

FNA 0873 - L'ange aux ailes de lumière

Thomas, Thomas

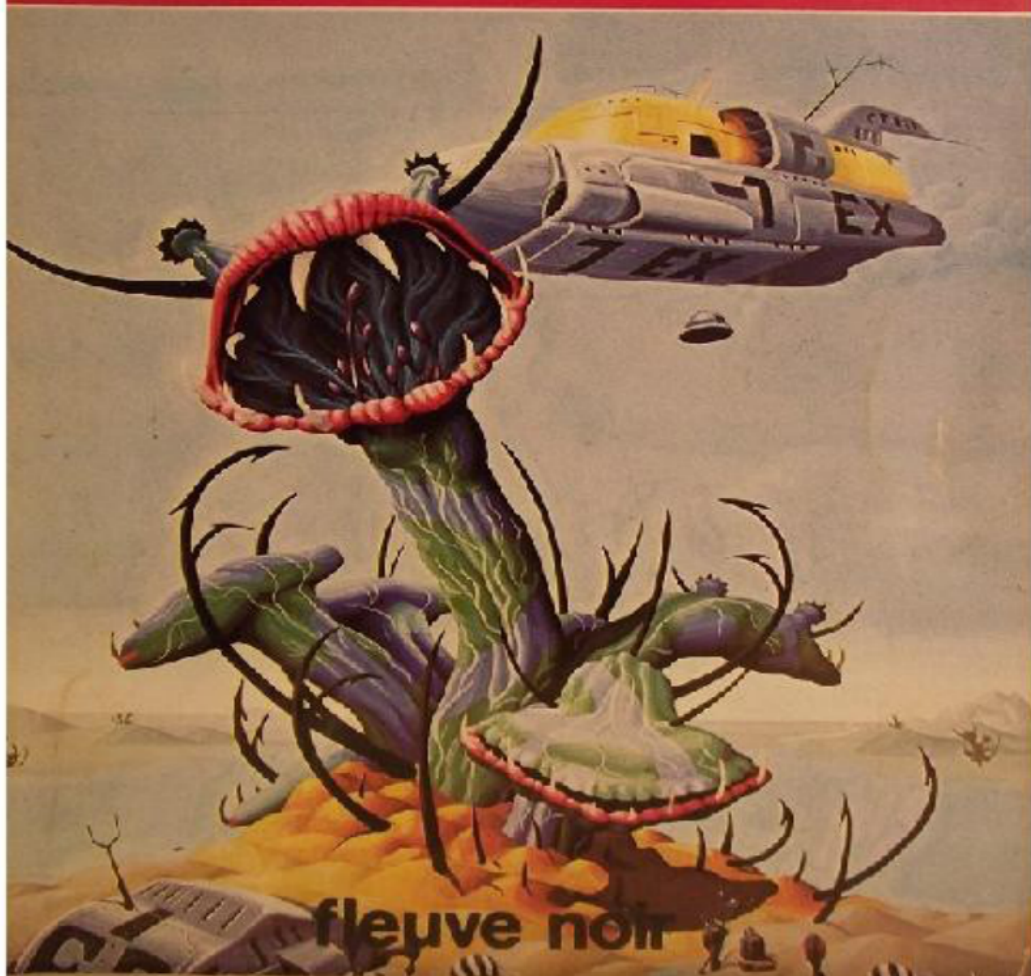
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

GILLES THOMAS

L'ANGE AUX AILES DE LUMIÈRE



ANTICIPATION

GILLES THOMAS

L'ANGE AUX AILES DE LUMIÈRE



L'ange aux ailes de lumières

Gilles Thomas

La condamnée était enceinte.

Son ventre distendu, qui tressautait aux cahots de la route, faisait remonter sur ses jambes balafrées une robe rigide de crasse. Les gardes, piques pointées, encerclaient la charrette d'un mur de vigilance. Ils progressaient avec une raideur mécanique, leurs pieds bottés soulevant des nuages de poussière rousse. Les grandes roues cerclées de fer du chariot grinçaient à chaque tour, et ce miaulement aigre semblait scander une question : pourquoi ?

La condamnée, attachée aux ridelles par les poignets, ne devait pas avoir beaucoup plus de dix-huit, dix-neuf ans. Avant que la détention et les mauvais traitements ne la transforment en un petit animal maigre, crasseux et meurtri, elle avait dû être jolie. Un visage fin, creusé par la famine, des yeux très bleus, fortement soulignés de cernes sombres, et de longues mèches noires qui pendaient, agglutinées par la saleté.

Assis à l'avant de la charrette, un Prêcheur du Culte de Jacris égrenait les boules de son sélique. Le chaperon noir qui cernait son visage accentuait un profil d'oiseau de proie, au nez busqué et aux yeux ronds. La tête inclinée, il faisait glisser entre ses doigts les sphères de bois sculptées, en marmonnant.

Pour laisser place à la charrette qui cahotait en longeant les grilles de l'Ambassade, les passants s'étaient tassés de chaque côté de la route. Ils jouissaient du spectacle, et se défoulaient en injures, et cris de dérision.

La condamnée semblait ne rien voir, et ne rien entendre. Ses yeux clairs regardaient dans le vide. Ils exprimaient une résignation morne, au-delà du désespoir.

Je jurai entre mes dents, maudissant une fois de plus le sort – et l'absence de relations – qui m'avaient valu ce poste d'Attaché d'Ambassade sur Malvie, la bien nommée. Une planète un peu plus qu'arriérée, qui en était encore à l'intolérance, au fanatisme religieux, et à la torture...

L'histoire terrienne regorgeait de séquences analogues à celle dont j'étais le témoin, mais elles appartenaient à un lointain passé. J'étais le produit d'une civilisation très policée, qui accordait une grande importance aux droits de l'être humain. Je ne m'habituais pas à ce monde médiéval, et à ses coutumes barbares.

Terra, qui commerçait avec Malvie, avait installé dans la capitale du Royaume d'Urriakan un Ambassadeur, sa suite, et des robots de service. Tout s'arrêtait là. Nous n'avions aucun droit d'intervenir dans les affaires intérieures d'une planète n'appartenant pas à la Fédération Terrienne.

Et chaque jour, ou presque, j'étais confronté à des situations qui me causaient des maux d'estomac.

Je m'interrogeais avec amertume sur mon avenir dans la Carrière. Les planètes aussi rétrogrades que Malvie ne manquaient malheureusement pas. Durant la Grande Expansion, la race humaine a essaimé très loin. Coupés de la Terre, les colons ont fréquemment régressé, et recréé des modes de vie peu conformes au modèle original. Dans combien d'années pourrais-je espérer un poste sur une planète plus civilisée ? Jamais, peut-être. Je ne disposais d'aucun appui à un échelon élevé.

La charrette avait poursuivi son chemin de grincements. Elle côtoyait à présent l'entrée de l'Ambassade. Deux de nos robots-soldats montaient la garde devant ses grilles, rigoureusement

immobiles. Les corps d'acier poli étincelaient, renvoyant le soleil.

Brusquement, l'un de ces mini-tremblements de terre qui ajoutaient périodiquement aux charmes de la vie malvienne me fit danser d'un pied sur l'autre, dans des efforts pour ne pas perdre l'équilibre. Un hourvari de clameurs terrifiées, de hennissements, d'invocations à Jacris naquit. Les gardes glapissaient en agitant leurs piques, le Prêcheur hurlait comme un loup malade, les chevaux se cabraient, les spectateurs bousculés criaient.

Dans cette confusion générale, je me cramponnais à la grille, tandis que le terrain vibrait et grondait sous mes pieds. Les deux robots-soldats, monolithes ancrés au sol par leur poids frémissaient, secoués d'une curieuse danse de Saint-Gui.

La houle trépidante s'apaisait quand apparut, entre deux barreaux,

un visage creusé, marqué d'ecchymoses, à la peau grisâtre, et aux lèvres décolorées. Des yeux bleus élargis de terreur et d'espoir plongeaient dans les miens.

Une voix suppliante gémit :

– Ersélia !

Ersélia. Asile, en langue urriakienne.

J'avais passé assez d'heures sous un casque d'enseignement pour la comprendre et la pratiquer parfaitement. Libérée par je ne savais quel coup de chance, la condamnée qui portait encore aux poignets des bracelets de corde réclamait l'asile dans notre enclave terrienne.

Je n'avais aucun droit de le lui accorder. Pas sans en référer d'abord à l'Ambassadeur. Mais j'agis sans aucunement raisonner mes actes, d'autant plus vite que le Prêcheur qui accompagnait la malheureuse se précipitait à ses trousses, en vociférant.

J'entrouvris la grille, juste assez pour permettre le passage de la fille. Un jeune garçon d'une douzaine d'années que je n'avais pas remarqué jusqu'alors se glissa vivement derrière elle.

Je claquai la grille au nez du Prêcheur, qui empoigna les barreaux pour les secouer rageusement. Les deux robots-soldats l'encadrèrent immédiatement.

Les yeux ronds de l'homme s'exorbitaient de fureur. Il clama :

– Cette pécheresse appartient à la Justice de Jacris ! Rends-la-moi !

J'utilisai un ton d'exquise suavité pour répondre :

– Elle a réclamé l'asile. Elle se trouve à présent dans une enclave terrienne. Je suis navré de devoir repousser ta requête.

Le laid visage encadré de noir se déformait de rage.

– Cette pécheresse a été convaincue d'un commerce charnel avec un Démon ! Renvoie-la pour qu'elle subisse sa juste peine, ou tu rendras des comptes aux Gardiens de la Foi !

– Certainement, dis-je, aimable. Par la voie diplomatique, si tu le veux bien.

J'utilisai un signe code pour les robots-soldats. Ils empoignèrent le forcené, et l'écartèrent de la grille comme ils auraient déplacé un fétu.

Le Prêcheur vociférait, appelant sur ma tête toutes les malédictions imaginables. Derrière lui, la foule s'était amassée, et elle grondait. Des projectiles commencèrent à voltiger.

Un autre signe code, et les robots utilisèrent leurs tétaniseurs. Les cris de haine se changèrent en glapissements de douleur. Il ne fallut

pas trente secondes pour disperser la horde, Prêcheur et gardes compris, et chasser tous les mécontents. Un tétaniseur ne blesse pas, mais il fait mal. Très mal.

Je m'occupai de ma protégée, qui était en train de s'évanouir. Je la rattrapai juste avant la chute.

Le garçon qui avait vainement tenté de la soutenir levait vers moi des yeux clairs, si semblables à ceux de la jeune fille que je connus leur parenté avant qu'il ne me la confirme.

– Ma sœur n'est pas coupable, tu sais. Jacris l'a bien montré en faisant trembler la terre juste au bon moment. Je suivais la charrette. J'ai pu couper les liens de ma sœur, et l'aider à descendre. Les gardes n'ont rien vu, ni le Prêcheur. Jacris est juste ! Il nous est venu en aide !

Je ne jugeai pas utile de lui dire qu'à mon avis, le hasard avait joué, en cette affaire, un plus grand rôle que Jacris. Et que gardes et Prêcheur avaient plus probablement été temporairement aveuglés par la peur que par une toute-puissante déité. De toute façon, je ne l'aurais pas convaincu.

Le Jacris en question (d'après nos ethnologues, une déformation probable de Jésus-Christ) n'était pas exactement, sur Malvie, un Dieu d'amour et de bonté. Un Dieu féroce, au contraire, fort peu chrétien d'inspiration, en dépit de l'origine de son nom, mais qui avait sur la population une emprise absolue, entretenue par les Prêcheurs.

La rescapée que je transportais n'était pas bien lourde, malgré sa grossesse avancée. Je l'amenai jusqu'à une chambre, et la remis, avec son frère, aux bons soins d'une servante robot. Je conseillai un bain et des vêtements propres en première urgence, tant pour la fille que pour le garçon. Tous deux souffraient d'un évident manque d'hygiène, et sentaient très mauvais. Mes narines de Terrien s'offensaient encore de ces odeurs de vieille sueur rancie qu'exhalait tout Urriakien, du Roi à ses plus modestes sujets.

Je quittai mes protégés, sans guère écouter les actions de grâce du garçon, qui jacassait avec une voix étranglée d'émotion. Je me préparais pour une entrevue avec Sabran Portive, et je la prévoyais houleuse. Mon Ambassadeur se classait plutôt brave homme, mais sa devise se résumait ainsi : surtout, pas de complications diplomatiques ! Il approchait de ses soixante ans, et de l'âge de la retraite. Son idéal consistait en une Ambassade où il ne se passerait jamais rien. Je doutais fort que ma conduite irréfléchie me valût son approbation.

Elle me valut, comme je m'y attendais, une diatribe polie, mais

très sérieuse. Je l'écoutai le nez baissé, en donnant tous les signes de la plus parfaite contrition. Ce qui transforma peu à peu les secs « M. Carren » en des « mon petit Jason » assortis de soupirs douloureux.

Quand le sermon en arriva à sa conclusion, je posai la seule question importante à mes yeux :

– Allez-vous la renvoyer ?

Portive soupira. Son visage de bébé joufflu, ses yeux bleus, sa personne replète, et jusqu'aux mèches blanches qui moussaient autour de sa calvitie, exprimaient la contrariété.

– Vous me haïriez jusqu'à votre mort, n'est-ce pas, mon petit Jason ? La sagesse le voudrait, pourtant... (Nouveau soupir, plus *senti* si possible que les précédents.) Enfin... J'ai eu votre âge... Je ferai mon possible pour qu'elle reste ici.

– Papa Portive, exprimai-je avec élan, vous êtes la crème des braves hommes !

Mon formaliste Ambassadeur n'appréciait guère que je l'appelle papa. Ses yeux bleus me foudroyèrent. Puis il secoua la tête, accablé.

– Vous ne ferez jamais un bon Ambassadeur ! Jamais !

Il avait parfaitement raison, hélas ! Pour clore l'entretien, il m'annonça qu'à son avis, cette histoire nous vaudrait de très gros ennuis.

Avis partagé, apparemment, par l'Ambassade entière. Toute la soirée, j'entendis le même genre de prévisions, en plus ou moins nuancé, suivant la personnalité de mes collègues. Seuls les robots m'épargnèrent les commentaires sur « mon action irréfléchie ».

Ma protégée, lavée, nourrie, soignée et engourdie par un calmant efficace, dormait dans une des chambres du premier étage. Son jeune frère, qui avait refusé de la quitter – Asile ou non, l'Ambassade l'effrayait un peu – dormait aussi, sur un divan proche du lit de sa sœur.

Je me couchai, avec la satisfaction d'être, pour la première fois depuis que j'avais débarqué sur Malvie, en accord avec moi-même. J'avais enfin réussi à arracher une victime à ses tourmenteurs. Cela suffisait, pour le moment, à me satisfaire pleinement.

Les ennuis débutèrent dès le matin.

Le grand soleil blanc-bleu de Malvie se dégageait à peine des brumes de Taube quand l'Ambassadeur reçut la visite d'une délégation de Prêcheurs mandatés par les Gardiens de la Foi (Une branche du

culte de Jacris fort proche de l'Inquisition : sondage des reins et des cœurs, et élimination des fidèles douteux.)

Dans ce Royaume d'Urriakan où se situait l'Ambassade Terrienne, l'éclairage se faisait encore à la chandelle. D'où des activités diurnes réglées sur le soleil.

Papa Portive, tiré de son lit douillet, dut s'habiller en hâte, et recevoir ses visiteurs avant de pouvoir prendre son café matinal.

Je n'eus des détails sur cette entrevue qu'après le départ de la délégation, visiblement furieuse. Même l'estomac vide, papa Portive avait vaillamment résisté, et refusé de rendre cette « pécheresse » réclamée par la Justice de Jacris.

Je félicitai chaudement mon Ambassadeur pour sa grande fermeté d'âme.

Il haussa les épaules, et grogna :

– Ne soyez pas stupide, Carren ! Nous n'avons pas encore gagné. J'ai fait parvenir hier un rapport à la Terre. Il est fort possible que je reçoive l'ordre de rendre cette coupable à la justice de son pays. Et que je sois en outre blâmé de l'avoir accueillie ici. Votre initiative ne vous vaudra pas une bonne note, mais je suis responsable de mes subordonnés, et c'est moi qui pâtirai de votre sottise. Si le Gouvernement Terrien me désavoue, je serai contraint d'obéir, et de chasser cette fille.

Je n'en doutais pas une seconde. A quelques années de sa retraite, jamais Sabran Portive n'admettrait de risquer une exclusion du Corps des Ambassadeurs pour désobéissance.

Il me restait, quand même, un tour dans mon sac : alerter l'opinion publique en racontant toute l'histoire à la Presse Terrienne. Je me gardai bien de mentionner cette possibilité là. Non seulement papa Portive aurait été horrifié par l'idée d'un tel manquement aux bonnes règles de la Diplomatie, mais, de plus, il aurait pris des dispositions pour m'interdire l'accès aux appareils de communication.

Au milieu de la matinée, une autre délégation se présenta, envoyée, celle-là, par le Roi Edruse, souverain de l'Urriakan. Une foule de personnages chamarrés, perroquets pleins de morgue aux plumages aussi criards que leurs voix, débarquèrent de carrosses ornements, devant les grilles de l'Ambassade.

Mécontent de lui-même et des autres, papa Portive les reçut. Et refusa, à nouveau, de rendre la coupable, en arguant du droit d'Asile, une coutume sacrée pour les Terriens.

La discussion s'éternisa.

Tandis qu'elle se poursuivait, traduite à travers les portes de la salle de réception par l'écho aigre de voix de psittacidés, j'allai rendre visite à ma protégée.

Adossée aux oreillers, perdue dans les plis d'une vaste chemise de toile, les mains posées sur la rotondité de son ventre elle me fit penser à un oisillon couvant un œuf trop gros pour lui. Un oisillon frileux, craintif, qui regardait toutes choses avec appréhension.

J'appris son nom, Sirane, et celui du jeune frère : Dakil.

Le garçon avait approché une chaise du lit de sa sœur. Il montait auprès d'elle une garde inquiète, et vigilante. Tous deux se ressemblaient beaucoup. Cheveux noirs, yeux bleus, et ossature fragile.

Frère et sœur commencèrent de suite à me remercier, en phrases fleuries, pour ma grande générosité. En m'appelant « Seigneur » tous les trois mots. Je tentais vainement de leur faire admettre que Jason aurait été plus approprié. Tout ce que j'en eus fut de devenir le « Seigneur Jason ». Je m'y résignai. Un conditionnement aussi enraciné que celui de ces deux Urriakiens ne se détruit pas aisément. Par rapport à la leur, ma position me classait « Seigneur », ni plus ni moins. Mon sens de l'humour en ricanait un peu.

Nous bavardâmes, et je les encourageai à parler d'abondance.

Ils me racontèrent un joli conte de Fées, parfaitement réel à leurs yeux : des orphelins très pauvres, qui subsistaient tant bien que mal, et plutôt mal que bien. Puis, le Prince Charmant. Un Prince Charmant qui s'épelaient « Ange ».

– Ce n'était pas un Démon, dit Sirane, avec une totale conviction. Jacris m'en soit témoin ! C'était un Ange, je le sais. Nous nous rencontrions sur la colline des Hurles. A sa dernière visite, il m'a dit qu'il devait partir, mais qu'il reviendrait. Les Prêcheurs n'ont pas voulu me croire... Ils m'ont forcée à dire qu'il s'agissait d'un Démon... Que Dieu me pardonne, je n'ai pu résister, ils me faisaient tellement mal ! mais j'ai menti pour ne plus souffrir. Ce n'était pas un Démon ! Les Démons sont laids, et lui avait la beauté des Anges du ciel !

– C'est vrai, approuva Dakil. Je l'ai vu une fois, de loin. Il ressemblait à une statue d'or. Et il avait des ailes !

– Des ailes de lumières et de couleurs, dit doucement Sirane, les yeux agrandis par son rêve. Mes voisines ont juré qu'elles avaient vu un Démon tout noir, mais elles mentaient, les mauvaises, elles mentaient... Crois-tu, Seigneur Jason, que mon fils aura des ailes, comme son père ? Ils seraient bien forcés de me croire, alors !

– Sûrement, dis-je, en m'efforçant de paraître aussi convaincu qu'elle-même.

Mais, à mon avis, un fils ailé n'arrangerait hélas rien du tout. Il n'existe rien de plus sceptique qu'un fanatique religieux, surtout en ce qui concerne son propre dogme. Mettez-lui sous le nez un ange couronné d'or, plus emplumé qu'un cygne, et il niera sa vision, avec un acharnement d'autant plus intense qu'il en aura été troublé.

Au reste, cette histoire d'ange.. La sincérité de Sirane ne pouvait être mise en doute, mais qui avait-elle réellement rencontré ?

Je pouvais bâtir une théorie, tout à fait vraisemblable.

La Terre est un monde ultra-civilisé, mais la notion de profit n'y a pas totalement disparu. Et certains de ses enfants, s'ils ne sont pas la majorité, se soucient fort peu d'éthique. Ceux qui se baptisent « Libres-Commerçants », ce qu'il est préférable de traduire par « trafiquants », visitent volontiers pour leur propre compte les planètes figées à un stade arriéré. Et utilisent à l'occasion toutes les ruses que leur permet la technique pour en retirer un quelconque avantage.

Pas difficile d'imaginer l'un de ces Libres-Commerçants se déguisant pour berner une petite fille naïve et jolie... Le fils de salaud ! J'aurais bien voulu mettre la main sur cet « ange » et lui dire deux mots.

Au repas de midi, que toute l'Ambassade prenait en commun, je racontai la belle histoire de l'« ange ».

Papa Portive soupira, en tamponnant ses lèvres de sa serviette. Il aimait manger, ce qui se traduisait par un aimable embonpoint, et surtout manger en paix. Toute cette histoire l'ennuyait horriblement. Mais il était honnête.

– Il y a toutes les chances, admit-il, pour qu'un Libre-Commerçant soit responsable de cette vilénie. Je signalerai le fait au Gouvernement Terrien dans mon prochain rapport.

Ma collègue Milva, jolie fille efficiente qui assumait avec compétence son poste d'attachée culturelle, intervint. Jusque-là, en dépit de son féminisme qui la poussait à défendre Sirane par solidarité, elle n'avait pas réellement pris parti. Elle bascula totalement dans mon camp.

– C'est ignoble ! s'exclama-t-elle. Cette petite a été victime d'un Terrien. Nous sommes moralement responsables. Nous *devons* la protéger !

Papa Portive déchiquetait à coups de fourchette nerveux un poisson pourtant particulièrement juteux. Ses mèches moussues

l'auréolaient de cornes réprobatrices.

– Ce n'est pas si simple, hélas ! Les Urriakiens sont furieux. Les envoyés du Roi Edruse m'ont fait part du vif mécontentement de leur souverain. Sa Majesté menace de rompre toutes relations, et d'exiger notre départ. Malvie est riche en minerais qui font défaut dans la Fédération. Je doute que Terra mette en balance le sort d'une indigène sans intérêt, et la fin de nos échanges commerciaux avec cette planète. En fait, je m'attends à recevoir l'ordre de rendre cette jeune fille à ceux qui la réclament.

– Je ne l'admettrai pas ! exprima Milva, menaçante. S'il le faut, j'alerterai la Ligue Féminine.

Mon collègue Ressien, l'attaché scientifique, vieux diplomate fatigué qui approchait lui aussi de l'âge de la retraite, prit parti pour l'opposition.

– Nous nous emballons sans savoir. Quel crédit accorder au récit de cette fille ? Ces primitifs ont une imagination débordante, et...

Les taches de rousseur de Milva – une rouquine s'il en est une – foncèrent de deux tons, et ses narines se dilatèrent. Elle explosa sans laisser Ressien terminer sa phrase.

– Primitif ! J'aimerais que vous n'appliquiez pas ce terme de mépris à un être humain ! La dignité de...

La discussion devint générale, et totalement confuse. Tout le monde hurlait.

Papa Portive prit la fuite, sans attendre le dessert, ce qui donnait la mesure de son trouble. Il prétexta la fatigue causée par les entretiens de la matinée.

« Personne ne prêta grande attention à son départ. La discussion se poursuivit, bruyante et désordonnée. Soixante pour cent de l'Ambassade se prononçaient pour la prudence, et la sagesse. Sous-entendu : qu'importe une indigène de plus ou de moins ! Les quarante pour cent de l'autre bord, dont j'étais, estimaient que Sirane devait-être défendue, envers et contre tout.

Au plus chaud de la dispute, je marquai un point en peignant, avec des couleurs très crues, le sort certain de cette jeune fille enceinte, de 19 ans, si elle était rendue à ses bourreaux : une mort par la torture, lente et atroce. Sort partagé par son frère, un garçon de 13 ans, qui avait commis le crime d'aider sa sœur à s'échapper.

Les soixante pour cent baissèrent le nez. Ils avalaient mal les laides images que j'avais brossées pour eux en appuyant. Ils se taisaient, un peu déconcertés, mais je n'avais quand même pas remporté la victoire.

Les robots desservaient, efficaces et silencieux. Eux obéiraient toujours aux ordres, en n'importe quelles circonstances. Leurs connexions électroniques ne se souciaient pas de motivations.

Je les enviais presque.

Durant l'après-midi, pendant que papa Portive faisait la sieste, espérant sans doute que les problèmes auraient la bonté de se résoudre d'eux-mêmes, un mouvement de foule « spontané » amena à nos grilles une multitude d'Urriakiens furieux. Des projectiles variés bombardèrent l'Ambassade, et plurent dans son jardin.

Nos deux robots-soldats habituels ne suffirent plus à assurer la garde, et il fallut augmenter leur nombre. A plusieurs reprises, ils refoulèrent aux tétaniseurs des mécontents particulièrement agressifs.

Je n'avais pas grand-peine à imaginer les Gardiens de la Foi prêchant contre nous la Croisade, et manipulant leurs fidèles comme des pions dans une partie qu'ils entendaient gagner.

Je n'étais guère optimiste. La faction pro-Sirane non plus, et l'opposition reprenait du poil de la bête.

A son réveil, l'Ambassadeur se montra très ennuyé. Me jugeant responsable de tous ses ennuis, il me marqua sa désapprobation par une politesse aussi froide que pointilleuse, et des « M. Carren » comme s'il en pleuvait.

Sirane et son frère se reposaient dans leur chambre, en toute confiance. Pas un instant, ils n'avaient envisagé que le droit d'Asile dont ils jouissaient pût être remis en question. Ils couvraient de bénédictions Terra et les Terriens. J'avais honte, et je me taisais. Comment leur avouer que ces Terriens les remettraient peut-être aux bourreaux ?

J'en étouffais de malaise.

Les pro-Sirane, Milva en tête, tempêtaient.

Sabran Portive, prudent, fit fermer sans nous en avertir l'accès aux appareils de communication.

Il planta devant la porte un robot-soldat, avec consigne d'interdire l'entrée à quiconque.

Je vouai mon Ambassadeur aux cent mille diables, et épuisai mon stock de noms d'oiseaux. Alerter l'opinion publique terrienne aurait sans doute sauvé Sirane et son frère. J'aurais dû m'y décider plus tôt. A présent, cette ultime ressource n'existait plus...

Quatrième jour.

La situation ne s'était pas améliorée. Une foule haineuse assiégeait

l'Ambassade en permanence, et devenait d'heure en heure plus agressive. La douleur infligée par les tétaniseurs la contenait encore, mais plutôt mal que bien.

D'innombrables délégations exigeaient d'être reçues par l'Ambassadeur, et Sabran Portive, épuisé, devait mobiliser toutes ses ressources de diplomate chevronné pour garder le ton courtois requis.

L'Ambassade restait divisée en deux camps, l'un et l'autre ancrés sur leur position.

La réponse de la Terre, qui trancherait dans le débat, se faisait attendre. Les communications avec la planète mère, passant par de nombreux relais, étaient loin d'être instantanées. Il fallait de plus compter avec la sage lenteur présidant aux décisions gouvernementales.

Contrairement à moi, Terra n'agirait pas sans avoir mûrement pesé ses actes.

Sirane, qui pouvait voir de sa fenêtre la foule hurlante proche de nos grilles, voyait aussi la riposte des robots-soldats. Sa confiance en nous, et en nos miracles de technique, était totale... Elle ne s'inquiétait nullement du lendemain. Pour la première fois de sa vie, elle mangeait chaque jour à sa faim, et n'était pas maltraitée. Elle jouissait du présent, avec une animalité que je lui enviais. Ses joues trop creuses se remplissaient, ses cheveux noirs luisaient de bonne santé, et ses pommettes se coloraient d'un rose doux. Elle s'épanouissait dans sa grossesse, parfaitement heureuse, et rêvait à ce fils ailé qu'elle espérait avoir.

Dakil avait les mêmes réactions d'animalité satisfaite. L'enfance reprenait en lui ses droits, et se manifestait en rires et en jeux.

Papa Portive leur rendit visite, bavarda longuement, les apprivoisa, et, son cœur de brave homme aidant, s'apprivoisa lui aussi. Il passa dans leur camp, avec armes et bagages. Et pria, avec ferveur, Saints du Paradis et Grands Galactiques pour que la décision terrienne ne le contraigne pas à devoir choisir entre son confort et sa conscience.

Je faisais les mêmes vœux. Je savais que je ne pourrais pas accepter passivement une décision contraire aux intérêts de mes protégés. Pas sans me renier moi-même. La confiance de Sirane et Dakil en la toute-puissance et en la bonté des Terriens était si totale, si absolue... S'il me fallait les voir poussés hors de leur refuge, et remis aux Gardiens de la Foi, je ne pourrais jamais me le pardonner. Jamais !

Sixième jour.

Situation inchangée. Pas de réponse du Gouvernement Terrien. Foule hurlante et agressive massée devant l'Ambassade, et succession de délégués de plus en plus braillards.

Puis vint l'ultimatum du Roi : ou nous remettons immédiatement la pécheresse à la Justice de Jacris, ou il rompait toutes relations, et exigeait notre départ.

Nous avons deux heures pour obtempérer. Passé ce délai, il enverrait ses troupes à l'assaut de l'Ambassade Terrienne. En leur donnant pour consigne de forcer nos défenses « à n'importe quel prix ! ».

– Mon petit Jason, me dit Sabran Portive, nous sommes au pied du mur. Les tétaniseurs ne contiendront pas un véritable assaut. Mes ordres, et plus encore ma conscience, m'interdisent l'emploi des énergys, qui déboucherait sur une monstrueuse tuerie. Mais s'ils ne tuent pas, nos robots-soldats seront vite débordés. Nous en avons une quinzaine. Combien de temps faudra-t-il pour qu'ils soient submergés par le nombre ? Les troupes du Roi les mettront en pièces. Ils les démantèleront, morceau par morceau, à moins que je ne donne l'ordre de tuer. Je n'en ai pas le droit.

J'ouvris la bouche pour protester, et il agita impatiemment la main.

– Taisez-vous ! La situation est trop grave pour que j'accepte vos élucubrations de jeune chien. Ecoutez-moi ! Je pense avoir trouvé une solution diplomatiquement satisfaisante. Vous allez prendre la navette, et emmener cette fille et son frère loin d'ici. Le plus loin possible. Dans n'importe quelle région de cette maudite planète rétrograde où les Gardiens de la Foi ne pourront pas les rattraper. Ensuite, moi, je ferai savoir au Roi qu'elle s'est enfuie je ne sais où, et j'autoriserai ses délégués à visiter l'Ambassade des caves au grenier pour prouver ma bonne foi. Je suis certain que Terra approuvera ma décision. Elle tient compte de tous les facteurs en jeu. Mécontent ou non que la proie se soit échappée, le Roi ne pourra pas m'en tenir pour responsable. Qu'y puis-je si cette fille a préféré s'enfuir ? Les coutumes sacrées des Terriens m'obligeaient à lui donner asile, mais elle n'était pas pour autant ma prisonnière. Sa première colère passée, Sa Majesté redeviendra réaliste, et admettra que je lui ai tiré une épine du pied. Les relations commerciales avec la Terre lui profitent autant, sinon plus, qu'à nous. Ce sont les hauts dignitaires du Culte de Jacris qui l'ont poussé à cet ultimatum. Dans un monde primitif, la religion a toujours un énorme pouvoir. Que disparaisse le corps du délit, et le Roi sera enchanté d'en revenir à nos bonnes relations... Je crois vraiment avoir trouvé une solution parfaite au problème, à vrai dire,

la seule solution existante.

Papa Portive jubilait, enchanté de lui-même. A juste titre. Son idée était excellente.

– Où vais-je l’emmener ? demandai-je.

– Aucune importance. Demandez-lui où elle veut aller. Le plus loin possible, j’espère. Installez-la, heu... hum... s’il faut un peu d’argent, j’y pourvoirai sur les fonds secrets... Et revenez ici sans délai, pour que je m’évertue à faire de vous un membre efficace du corps diplomatique. Une tâche irréalisable, à mon avis, mais peu importe...

Toute la personne rondelette de mon Ambassadeur exprimait le contentement. Sabran Portive

ressentait le soulagement d’un homme torturé par des chaussures trop étroites, qui vient de les remplacer par de confortables pantoufles.

Cher papa Portive ! Qu’il croisse et prospère !

Avertie par mes soins de la nécessité de son départ, et questionnée sur le lieu où elle aimerait se rendre, Sirane ouvrit de grands yeux incrédules et angoissés.

– Mais, Seigneur Jason, je ne connais que mon village, comment saurais-je où aller ? Faut-il vraiment que je parte ?

– Ceux qui te veulent du mal menacent d’attaquer l’Ambassade si nous ne te livrons pas...

Dakil intervint avec véhémence :

– Mais ! Seigneur Jason ! Les Terriens sont si puissants. Sûrement, vous avez des armes qui les arrêteraient ?

– Oui, admis-je, mais notre Gou... heu, notre Roi n’admet pas le meurtre. Pour les arrêter, il faudrait tuer. Notre Roi en serait très mécontent.

Les yeux clairs de Dakil exprimèrent un maximum d’incompréhension.

– Il n’admet pas le meurtre ? Devez-vous vous laisser tuer sans vous défendre ?

Expliquer au garçon la complexité d’une morale résultant de siècles de civilisation aurait réclamé des années d’effort. Je ne les avais pas.

– Le respect de la vie, résumai-je, est une de nos lois fondamentales. De plus, nous sommes liés à notre... heu, Roi. Quand il ordonne, nous devons obéir, comprends-tu ?

– Bien sûr. Le Roi est le maître. Mais ma sœur n’a rien fait de mal. Je suis sûr que le Roi Edruse ne le sait pas. Si tu lui expliquais ?

Tiens donc ! Comme chacun sait, justice et bon droit triomphent invariablement. Sirane n’avait rien fait de mal. C’était tout simple !

– Tu dois partir, Sirane, dis-je avec douceur. Pour ton bien, et pour le nôtre. Veux-tu me dire où tu voudrais aller ? Notre Roi permettra que l’on te fasse une donation. Je t’achèterai une ferme, ou quelque chose de ce genre. Dans le pays de ton choix.

– Je ne connais d’autre pays que l’Urriakan, Seigneur Jason... Cependant, s’il me faut partir... Le maître de mon cœur, l’ange aux ailes de lumière, m’a dit une fois qu’il venait des montagnes de Reïtz... Si je dois partir, c’est là que je voudrais aller. Mais je ne sais pas où elles sont...

– Si elles existent, dis-je, je les trouverai.

Je les trouvais, en effet. Sur une carte établie par un Terrien. Les montagnes de Reïtz. Une interminable chaîne de pics située dans l’hémisphère Nord de Malvie ! Pas loin d’une demi-planète de voyage, Grands Galactiques ! Pour poursuivre un « ange » qui n’avait de réalité que dans l’imagination de Sirane. Enfin ! Autant là qu’ailleurs. Sirane serait assez loin, au moins, pour ne plus craindre les Gardiens de la Foi...

Papa Portive vint me rappeler que le temps pressait. Ses mèches ébouriffées fumaient comme la vapeur d’une chaudière sous pression.

– Les montagnes de Reïtz ? Hum... Nous n’avons aucune documentation sur cette région. Malvie est loin d’avoir été totalement répertoriée... Mais peu importe. L’essentiel est qu’elle parte. La navette vous attend. Pour votre protection, vous emmènerez un robot-soldat. Et prenez ceci.

Sabran Portive me tendait une bourse de cuir gonflée.

– Des pièces frappées pour nous par Terra, dans cet or qui est ici monnaie d’échange. Je suppose qu’elles seront valables partout. Et, pour l’amour du Cosmos ! mon petit Jason, efforcez-vous de garder un comportement adulte ! N’allez pas nous lancer dans de nouvelles complications diplomatiques ! Celles-ci sont suffisantes, croyez-moi. Si je ne suis pas muté sur une planète au stade de l’âge de pierre, j’aurai de la chance. (Gros soupir.) Et n’oubliez pas de me faire un rapport quotidien par transmetteur.

– Papa Portive, je jure solennellement de me comporter en Ambassadeur modèle !

– Vous ferez bien ! Sinon, je m’arrangerai pour que vous soyez

muté sur le monde le plus arriéré de toute la Galaxie !

J'avais fait un long voyage, avec mes passagers, et j'étais fatigué.

Je cherchais, en suivant une longue ligne de pics et de vallées, quelque chose du genre ville ou village, prouvant que cette région était habitée, quand mon transmetteur stridula un appel d'urgence.

Je le branchai.

Le visage de Milva s'inscrivit dans le cadre étroit de l'écran. Un visage qui me surprit par son expression de panique. Ma collègue était livide, les yeux élargis d'effroi, la bouche grimaçante.

Elle hurla :

– Jason, ils at...

Mon écran était passé au noir, image et son soudainement coupés.

Je vérifiai rapidement mon transmetteur, pour le découvrir en bon état de marche. C'était celui de l'Ambassade, qui avait cessé brusquement d'émettre. Je jurai d'inquiétude. Bien le moment pour une panne. Mil va, une fille à la personnalité affirmée, avait montré des signes évidents de panique, alors que je la connaissais comme ne s'affolant pas pour des broutilles... Que se passait-il ?

Dakil, assis derrière moi, à côté de sa sœur, se manifesta :

– Quelque chose ne va pas, Seigneur Jason ?

Je n'eus pas le temps de répondre.

Sirane hurla.

Et choisit cet instant pour se lancer dans un superbe numéro de pythionisse.

Rigide sur son siège, blême, les lèvres raidies et les yeux exorbités, elle cria :

– Les Prêcheurs... Les Prêcheurs et la foule... Ils attaquent l'Ambassade ! Jacris ! Ils ont le Serviteur de la Colère avec eux !

Ses yeux bleus, énormes et fixes, semblaient réellement *voir* une scène toute proche.

– Ils... Oh non ! non ! Le vieux Seigneur...

Un cri d'angoisse... Un sanglot...

– Jacris ! Les piques... Ils l'ont tué ! Ils l'ont tué !

Sirane se tordait, crispant ses mains sur les accoudoirs. Ses lèvres remontaient sur ses dents. Une salive abondante débordait de ses commissures.

Elle gémit, hurla, pleura, en balbutiant des fragments de phrases.

– Non ! Non ! Ils... Jacris ! Ils ont été bons pour moi, viens à leur aide !

Un hurlement d'horreur. Il explosa dans la navette, et s'étira, amplifié par la caisse de résonance qu'elle formait.

Puis :

– Tous morts... tous morts... Le feu...

Sirane se tut, et s'affaissa dans son siège, évanouie.

J'avais la chair de poule, et les cheveux hérissés.

Je suis loin d'être crédule en ce qui concerne les phénomènes paranormaux. Les Terriens ont longuement exploré ce domaine, pour tenter de le codifier. Ils en ont finalement tiré cette conclusion : dans certains cas, des manifestations de ce genre peuvent se produire réellement, mais il est impossible de les enfermer dans un système. Elles n'obéissent à aucune loi mesurable.

Pour autant que je sache, il n'était pas impossible que Sirane eût vraiment assisté à distance à la mise à sac de l'Ambassade par une foule fanatisée. Mes collègues... Papa Portive...

Je réagis par une explosion de refus. J'étais en train de me laisser entraîner dans des délires d'imagination. Voyons, quelle preuve avais-je ? Absolument aucune !

Puis je revis le visage affolé de Milva, et j'entendis sa voix : « Jason ils at... »

Et l'écran noir, tout d'un coup...

J'essayai de me rassurer : « Une panne... Ils vont réparer. Ils te contacteront bientôt. » Une pensée ironique ricana pour répondre : « Les morts ne parlent pas. »

Jason Carren, Attaché d'Ambassade, luttait contre une panique croissante.

La navette plongea dans un trou d'air, qui me remua l'estomac. Je me sentis incapable de piloter une seconde de plus, et décidai de me poser d'urgence.

Dakil, qui tentait de ranimer sa sœur, gémit :

– Elle est malade, Seigneur Jason. Je ne peux pas la réveiller...

– Je vais m'en occuper. Retourne sur ton siège, et attache tes sangles. Nous allons atterrir.

La navette glissait vers une étroite vallée.

Nous étions presque au sol quand Sirane s'éveilla, pour hurler d'une voix terrifiée :

– Le Serviteur de la Colère ! Il nous voit ! II...

Un cri perçant, et, au même instant, mes moteurs me lâchèrent tous les deux.

J'actionnai fébrilement la commande de secours pour mettre en marche les auxiliaires. Elle ne fonctionna pas.

La navette tombait comme un caillou. Sirane et Dakil hurlaient. J'avais le plus grand mal à résister à la tentation de glapir, moi aussi, comme un chien à la lune. De terreur, je n'y voyais plus...

Un choc effroyable, et le noir.

Une voix insistante perçait des nuages cotonneux :

– Seigneur Jason ! Seigneur Jason !

Une sensation d'inconfort. J'avais la tête en bas. Des mains me tiraient par une ouverture qui me semblait trop étroite.

– Seigneur Jason ! Je t'en prie ! Je ne suis pas assez fort pour te porter. Vite ! Sirane dit qu'il faut sortir. Le Serviteur de la Colère va détruire la machine ! Vite !

Pas très conscient, mais poussé par le sentiment d'urgence que me communiquait cette voix angoissée, je me faufilai dans un passage resserré qui me râpa les côtes.

Je tombai. Mes mains s'écorchèrent sur des aspérités.

Pour obéir à la voix qui insistait :

– Plus loin, Seigneur Jason ! Vite !

Je rampai, maladroitement, sur les paumes et les genoux.

Un formidable fracas, un choc sur l'arrière du crâne, et je replongeai dans du noir, avec reconnaissance. J'avais dû rêver toutes ces absurdités.

Des pulsations rythmées tambourinaient dans ma boîte crânienne. Je m'agitai en grognant.

– Jacris soit loué ! Tu vis ! J'ai eu tellement peur !

Dakil se penchait sur moi, les yeux brillants.

Ma tête sonnait, martelée par un battant de cloche. Je levai la main pour tâter, mais Dakil retint mon bras.

– N'y touche pas, Seigneur Jason, ça saigne. Quand la montagne

s'est écroulée, un morceau de roc t'a frappé la tête. J'ai eu peur que tu ne sois mort. Tu vas bien ?

Je n'allais pas bien du tout. Je n'avais qu'une envie : être remis d'urgence aux bons soins d'une très tendre infirmière.

Je m'assis, péniblement, pour tenter de faire le point de la situation.

Je me trouvais dans un petit val tapissé d'une herbe à longs brins, d'un vert tirant sur le bleu. Une épaisse coulée de rocs, dont les cassures fraîches brillaient au soleil, s'étirait jusqu'à mes pieds. Sirane était couchée près de moi, si blanche et si inerte qu'elle semblait morte.

Dakil me rassura :

– Elle vit, Seigneur Jason. Mais elle s'est de nouveau évanouie, après avoir crié qu'il fallait sortir, vite, vite, que le Serviteur de la Colère allait détruire la machine.

Détruire la machine... Quelle machine ? Ma tête douloureuse ne fonctionnait pas.

– Je l'ai tirée dehors, et je suis revenu te chercher. Tu étais trop lourd, je ne parvenais pas à te faire franchir cette porte coincée. Heureusement, tu t'es réveillé. J'ai traîné Sirane plus loin, en insistant pour que tu te déplaces. Tu as avancé, à quatre pattes. Mais quand la montagne s'est effondrée sur la machine, tu as été touché.

La machine... la machine... Le mot flottait, dépourvu de signification.

Puis, avec une brutale soudaineté, la réalité s'imposa. La navette n'était nulle part en vue. Et se trouvait sûrement, à présent, sous cet énorme amas de rocs éboulés.

– La montagne s'est écroulée sur la navette ?

– Sur la machine volante, oui. C'est le Serviteur de la Colère qui l'a fait. Si Sirane ne l'avait pas vu, nous aurions tous été tués.

– Sottises, dis-je avec lassitude. Un être humain n'a pas le pouvoir de faire choir une montagne. Du moins pas si...

Je m'interrompis. A quoi bon tenter de lui faire admettre que seule la technique aurait pu obtenir un pareil résultat ? Et une technique très avancée.

– Le Serviteur de la Colère peut le faire, Seigneur Jason. Il a la puissance de Dieu.

Je ne me fatiguai pas à répondre. J'avais bien assez de problèmes sans y ajouter une discussion futile.

J'étais perdu dans une région inconnue, sur une planète très primitive, et sans le moindre espoir de secours. Même si Sirane avait eu des hallucinations, même si l'Ambassade existait encore, personne ne pourrait m'aider. Pour la bonne raison que je n'avais aucun moyen de réclamer de l'aide. Les Terriens ne savaient pas où j'étais, et ne le sauraient jamais.

J'en étais réduit à mes seules ressources, et, pour survivre dans un monde hostile, je ne disposais que du contenu de mes poches. Soit : un briquet, un petit couteau à lame vibrante, et un paquet de cigarettes entamé.

J'en allumai une, avec l'impression très nette d'avoir à fumer celle du condamné.

Je luttais pour ne pas sombrer dans l'absolu du désespoir, et éclater en clameurs d'angoisse.

Je trouvai au tabac un goût de vieux foin sec. Le soleil glissait derrière une crête, et le val assombri me semblait s'emplir d'ombres menaçantes. Le ciel d'aigue-marine virait au turquoise foncé, me rappelant par sa couleur, s'il en était besoin, que je me trouvais à des milliers de parsecs de ma planète d'origine. Il me persuadait un peu plus de ce fait : jamais je ne reverrais le bleu doux du ciel de Terra...

Dakil me rappela son existence, et celle de sa sœur.

– Ne veux-tu pas voir comment va Sirane, Seigneur Jason ? Elle m'inquiète...

Un poids supplémentaire s'ajouta à mon fardeau. Je n'étais pas seulement perdu dans un désert, j'avais aussi la charge de cette fille enceinte, et de son jeune frère. Grands Galactiques ! Pour un Ambassadeur novice de 24 ans, frais émoulu de son Ecole de Diplomatie, c'était trop !

Je me levai en soupirant. Ma tête, refusant la collaboration, répondit par des battements cruels. J'aurais beaucoup donné pour un comprimé de calmant. J'aurais beaucoup donné pour quantité de choses... A commencer par un tétaniseur en bon état de marche, sans parler d'un énerg.

Mon robot-soldat devait être aplati, avec ses armes, sous l'avalanche de rocs qui couvrait la navette. Pour espérer le dégager, il m'aurait fallu au moins un bulldozer.

Sirane était toujours inerte, mais ses joues livides avaient repris un soupçon de couleur. J'écoutai son cœur, qui battait régulièrement.

Pendant que je me penchais sur elle, l'enfant bougea dans son ventre, et je sentis, sous mes doigts, une petite secousse insistante. Le

poussin frappait sa coquille... Une vie aveugle, déjà existante, qui *voulait* naître. Et qui ne naîtrait peut-être jamais... En ce qui concernait l'avenir, je n'étais pas très optimiste.

Sirane ouvrit des yeux très bleus. Tout de suite, son regard s'attrista.

– Je prends part à ta peine, Seigneur Jason. Le vieux Seigneur... Il avait le cœur bon... Que Jacris lui accorde la Grande Paix... Et tous tes amis... Il me semble que tu dois me haïr...

Elle me présentait ses condoléances, avec une douceur tendre, et s'excusait de sa responsabilité. Pour elle, en tout cas, Papa Portive et mes collègues étaient morts. Elle n'en doutait absolument pas.

– Sirane, demandai-je, que crois-tu avoir vu, exactement ? Es-tu certaine de n'avoir rien imaginé ?

– Oh non ! Seigneur Jason. J'ai vu, je le jure. Jacris m'a envoyé une vision.

– En avais-tu déjà eu de semblables ?

– Jamais. Mais je crois que Jacris me vient en aide, parce que je n'ai rien à me reprocher. Il est juste, et bon. Ce sont les Prêcheurs, qui m'ont faussement accusée. Leur cœur est mauvais ! Ils déforment les lois de Dieu !

Elle exprimait l'absolu de la foi. J'aurais bien voulu en avoir une semblable. En ce moment, pouvoir remettre mon sort entre les mains d'une puissance tutélaire m'aurait bien arrangé.

– Raconte-moi ce que tu as vu. Depuis le début.

– Les Prêcheurs ont attaqué l'Ambassade, Seigneur Jason, en entraînant la foule. Le Serviteur de la Colère qui les accompagnait a paralysé vos machines de guerre...

– Qu'est-ce que le Serviteur de la Colère ?

– Je ne sais, Seigneur Jason. Il ne se manifeste que pour punir. Les Prêcheurs l'appellent « Envoyé de Dieu ». Mais je ne le crois plus. Jacris ne permettrait pas tant de mal ! Le vieux Seigneur est allé vers eux, les mains vides, et ils l'ont percé de leurs piques...

Sirane pleurait, et je n'étais pas loin d'en faire autant. Papa Portive, désarmé, les mains ou vertes, allant à la rencontre de ces fanatiques, pour faire ce qu'il avait fait toute sa vie : parlementer...

Sirane essuyait ses yeux.

– Est-ce que votre Roi ne va pas le venger ?

Non. Terra ne vengerait pas Sabran Portive.

Pas au sens où Sirane l'entendait... Une petite démonstration de force, pas plus, pour effrayer les primitifs avant de leur renvoyer un Ambassadeur tout neuf...

Mais cette réaction n'aurait pas lieu avant plusieurs mois. Quand la Terre, étonnée du silence de son Ambassade, enverrait sur Malvie un navire et des enquêteurs...

Surprise par mon silence, Sirane me regardait avec des yeux interrogateurs.

Je me décidai à répondre :

– Non. Notre Roi ne se vengera pas. Il n'aime pas le meurtre, je te l'ai dit. Il sera fâché, et triste, et il fera peur aux Prêcheurs pour qu'ils ne recommencent pas.

– C'est injuste ! s'exclama Dakil. Le vieux Seigneur était si bon !

Par son expression, Sirane approuvait totalement la remarque de son frère.

Une fois de plus, un abîme nous séparait. Comment leur faire admettre la politique de paix pratiquée par un monde très vieux, très civilisé, qui avait lui-même été assez longtemps déchiré par des guerres pour acquérir au moins un commencement de sagesse ?

Je changeai de sujet, et revins à ce surprenant Serviteur de la Colère, qui faisait plus que m'intriguer. « Il a paralysé vos machines de guerre. » Autrement dit : nos robots-soldats. Totalement incroyable !

– A quoi ressemble ce Serviteur de la Colère ?

– Nul ne le sait, Seigneur Jason, sauf les Prêcheurs. Ils l'amènent avec eux quand il faut punir. Ce n'est pas très fréquent. J'avais entendu parler de lui, mais je ne l'avais jamais vu auparavant.

– Mais justement, tu l'as vu. Alors décris-le-moi.

– Il était vêtu d'une longue robe qui traînait jusqu'à terre, et il portait des gants et une cagoule. Je n'ai rien vu d'autre qu'une grande silhouette noire.

– Comment a-t-il pu paralyser nos machines de guerre ?

– Il a tendu les bras, et elles n'ont plus bougé. Plus du tout.

C'était à se frapper la tête sur une roche ! Impensable ! Il n'y a que deux moyens pour stopper un robot : le déconnecter, ou lui retirer sa pile d'énergie...

Energie ?

Je sursautai.

– Qu'est-ce qui s'est passé, pour la navette ? Tu l'as vu ?

– Oui, Seigneur Jason. J'avais perdu conscience, mais une voix m'a réveillée. Une voix qui m'appelait. Et j'ai vu. L'Ambassade brûlait. Un Prêcheur s'est approché du Serviteur de la Colère, et lui a parlé. La silhouette noire s'est tournée. La cagoule faisait un masque aveugle, effrayant. Et j'ai su que le Serviteur de la Colère me regardait, moi. Je l'ai su. Il me regardait, et il regardait la machine volante. J'ai su qu'il allait la paralyser. J'ai crié. La machine est tombée, il nous regardait toujours. J'ai su qu'il allait faire tomber la montagne sur nous...

– J'ai su ! J'ai su ! Grands Galactiques ! Comment pouvais-tu le savoir ? Comment ?

Malgré moi, je criais.

– Je ne sais pas, Seigneur Jason. Je le savais. C'était comme si une voix, à l'intérieur de moi, me le disait. Je ne mens pas. Tu dois me croire !

J'étais bien forcé de la croire, même si je n'y tenais guère. « Il regardait la machine volante, j'ai su qu'il allait la paralyser. » Mes deux moteurs en panne, au même instant... Et la commande des auxiliaires, qui refusait de fonctionner...

Exactement comme si ma source d'énergie avait été soudainement coupée...

Une silhouette noire, à une demi-planète de distance, qui *regardait* la navette, et la paralysait ! Un exploit que même la technique terrienne n'aurait pu réaliser ! Autant parler de miracles, accomplis par un Dieu tout-puissant !

– Mais alors, dis-je à mi-voix, pourquoi ne nous a-t-il pas tués ?

J'avais posé cette question à moi-même. Sirane y répondit :

– Jacris ne l'a pas permis. Le Serviteur de la Colère agissait mal.

Mais comment donc ! C'était tout simple. Inutile de s'interroger. Jacris ne l'avait pas permis, et voilà tout !

J'essayai de refouler mon irritation croissante. J'avais un atroce mal de crâne, et le crépuscule venait, amenant une nette baisse de la température. J'étais légèrement vêtu, de même que Sirane et Dakil, et je pouvais parfaitement prévoir une nuit froide, en raison de l'altitude. A ajouter au passif : dans une région aussi déserte que celle où nous nous trouvions, je pouvais prévoir également une bonne quantité de prédateurs dangereux.

En fait d'armes défensives, je disposais en tout et pour tout d'un petit couteau...

Seule solution pour l'immédiate : faire du feu. Il aurait le mérite de nous réchauffer, et tiendrait vraisemblablement les prédateurs à l'écart. En règle générale, ils craignent les flammes.

Il y avait quelques arbres, çà et là. Rabougris, bleu verdâtre, ils évoquaient par leur forme des bouquets de coraux. Par voie de conséquence, il y avait aussi du bois mort.

Je me levai, en m'efforçant de nier les battements dans ma tête, et priai Dakil de m'aider à rassembler du combustible. Il approuva totalement l'idée d'un feu, de même que Sirane, qui frissonnait, serrant son ventre proéminent entre ses bras.

Je commençai à rassembler des branches, en refoulant cette pensée déplaisante supplémentaire : j'avais faim et soif, et j'ignorais absolument l'heure de mon prochain repas.

Je m'éveillai, les narines agréablement chatouillées par une odeur très plaisante, un instant surpris de me découvrir couché à même le sol dur, et non dans mon lit.

Le soleil du matin commençait à chauffer, il me tiédissait agréablement la joue. Je m'attardai un moment sur cette pensée réjouissante : les montagnes de Reïtz traversaient présentement leur période estivale. Une chance ! En hiver, toute cette région devait être enfouie sous la neige. Nous n'y aurions pas survécu trois heures...

La nuit avait été paisible, et si, en raison de l'inconfort inhabituel pour moi, j'avais mis longtemps à trouver le sommeil, j'avais fort bien dormi.

L'odeur agréable, qui parlait à mon estomac selon le code nourriture, provenait du foyer proche. Sirane et Dakil, assis côte à côte, le surveillaient. Tous deux avaient le teint rose et les cheveux légèrement humides. Ils ressemblaient à des gens qui, après avoir fait un brin de toilette, attendent le petit déjeuner.

Je m'assis, la bouche ouverte pour une question. Dakil y répondit avant que je ne l'aie formulée.

– J'ai trouvé des ralisés, Seigneur Jason. Elles sont presque cuites. Et il y a un ruisseau pas bien loin. As-tu faim ? Comment va ta tête ?

Ma tête allait à peu près bien, et mieux encore depuis que je pouvais envisager d'être nourri et abreuvé.

– Que sont les ralisés ? demandai-je.

– Des racines comestibles, dit Sirane. Celles-ci sont plus petites que les nôtres, mais il y en a bien davantage. Je suppose que personne ne doit les ramasser ici.

J'eus honte de moi en me rappelant que la veille, j'avais regardé Sirane et son frère comme un fardeau supplémentaire à porter. En fait, c'était plutôt moi qui serais une charge pour eux. Ils étaient parfaitement adaptés à un monde dur :, où les assiettes ne se remplissaient pas toutes seules. Par rapport à moi, le civilisé perdu sans ses gadgets techniques, ils disposaient de multiples ressources.

Ils s'étaient levés dès l'aube, et, pendant que je dormais, ils avaient trouvé de quoi manger et boire. Leur situation présente les inquiétait sûrement beaucoup moins que moi. Us la prendraient comme elle viendrait, heure par heure, remettant leur sort aux mains de Jacris, et comptant ferme sur son aide...

Sur ma demande, Dakil me guida jusqu'au ruisseau, un filet d'eau claire glissant sur un lit de cailloux.

Je m'abreuvai, et fis une toilette sommaire. Puis Dakil m'aida à nettoyer ma blessure, et à décoller mes cheveux empoissés de sang.

– C'est déchiré, dit-il, mais pas tellement profond. Ça ne me semble pas grave. Il vaudrait mieux, quand même, couper un peu tes cheveux.

Je sortis mon couteau. Dakil s'émerveilla de voir la lame jaillir du manche sur simple pression des doigts.

Avant de le lui donner, je lui expliquai en détail qu'une lame vibrante coupait très fort, et très vite, sans qu'il soit besoin de forcer. J'y joignis une démonstration, en tranchant une branchette, puis une touffe d'herbes, et le priai de faire quelques essais préalables. Je ne tenais pas à ce qu'il me coupe une oreille en même temps que les cheveux.

Il était adroit, et attrapa vite l'art de manier mon gadget. Je le laissai tailler mes mèches, ce qu'il exécuta en tirant vigoureusement dessus,

réveillant dans ma blessure des élancements fort peu agréables. J'omis de me plaindre. A la dure comme à la dure...

Nous retournâmes vers le foyer.

Je déjeunai de très bon appétit. Les ralisés, des racines brunies par la cuisson, rappelaient le navet par la forme, et l'artichaut par le goût. Je les trouvai exquises, et dévorai.

Le repas avalé, il me sembla qu'il convenait de faire un petit bilan de la situation.

– Qu'allons-nous décider ? demandai-je.

– C'est ton opinion qui compte, Seigneur Jason, me répondit Sirane. Moi, je sais ce que je veux faire, mais toi ? Penses-tu retourner

en Urriakan ? Ton Roi enverra sûrement d'autres Terriens à l'Ambassade, mais il faudrait que tu te caches jusqu'à leur arrivée, à cause des Gardiens de la Foi, et...

Je n'écoutais plus. Retourner à l'Ambassade ! Grands Galactiques et Saints du Paradis ! Imaginait-elle qu'il était question d'une petite promenade ? Par rapport à ma position actuelle, l'Urriakan se situait à des milliers de kilomètres, et au-delà d'un vaste océan par-dessus le marché !

Il est vrai que pour elle le rapide voyage en navette n'avait pas dû sembler tellement long. Elle ne pouvait avoir aucune idée de la distance parcourue.

—... que le Seigneur Jason devrait essayer de rejoindre les siens, disait Dakil.

Je l'interrompis :

— Nous avons fait un très très long voyage, même s'il vous a semblé court. Sans la machine volante, il m'est impossible de retourner en Urriakan.

— Mais alors, dit Sirane, les tiens ne sauront jamais que tu es vivant ! Ils te croiront mort, et ne te chercheront pas.

— Ils ne le pourraient pas même s'ils me savaient en vie. Un monde, c'est terriblement vaste. Ils ne parviendraient pas à me retrouver. Ce serait comme chercher un très petit insecte dans une grange emplie de foin.

— Tu ne pourras jamais rentrer chez toi, Seigneur Jason ? me demanda Dakil, surpris et peiné.

Je ne tenais pas à disserter sur ce sujet blessant, et je biaisai :

— Pas plus que toi-même.

— Oh ! dit-il, ce n'est pas la même chose. Je suis avec ma sœur, et nous allons rejoindre l'Ange qui est le père de son enfant.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ? demandai-je avec une ironie que je regrettai aussitôt.

— Nous chercherons, dit Sirane, paisible. Le maître de mon cœur a dit qu'il venait des montagnes de Reïtz. Nous y sommes, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! explosai-je. Nous y sommes ! Malheureusement, il y a quand même un petit problème ! Elles s'étendent sur près d'un millier de kilomètres. As-tu une idée de la distance que cela peut représenter ?

Mon objection glissa sur Sirane sans la toucher.

– Jacris m’aidera, dit-elle.

J’avais envie de piquer une bonne crise de nerfs, et de me rouler par terre en glapissant.

– Ne te fâche pas, Seigneur Jason, dit gentiment Dakil. Ma sœur a raison. Jacris guidera nos pas.

Un temps de silence, et il ajouta :

– Puisque tu ne peux pas retourner chez toi, ne veux-tu pas nous accompagner ?

Et pourquoi pas ? Autant la quête de l’Ange que n’importe quoi d’autre. De toute façon, nous ne pouvions demeurer sur place, dépourvus de tout. En marchant au hasard, nous aurions quelques chances de rencontrer des êtres humains installés dans la région. S’ils ne se montraient pas trop hostiles, nous pourrions tenter de cohabiter.

Et Jason Carren, Terrien, aurait à régresser pour devenir un parfait primitif...

– Je vous accompagnerai, admis-je en soupirant.

Sirane et Dakil se montrèrent ravis de ma décision. Et m’expliquèrent longuement à quel point une séparation les aurait chagrinés. Nul mensonge ne se cachait derrière cette simplicité chaleureuse. Ils m’avaient adopté, et me donnaient leur affection. Sans réserves.

– Partons-nous ? demanda Sirane, pleine d’ardeur.

Je me levai.

– Nous partons.

Et en avant pour la quête de l’Ange !

Durant plusieurs heures, nous avons suivi le cours descendant du ruisseau. J’avais tablé sur ce principe : les êtres humains s’installent volontiers à proximité des points d’eau, et préfèrent en général les vallées aux sommets.

Je m’émerveillais de la résistance de Sirane, qui ne semblait nullement gênée par sa grossesse avancée. Comme son frère, elle marchait d’un pas régulier, sans fatigue apparente. A réflexion, je reconnus que mon conditionnement de civilisé faussait mon raisonnement. La grossesse est, somme toute, un état naturel, qui ne devrait pas rendre une femme particulièrement vulnérable quand elle jouit d’une bonne santé.

Hormis des variations dans les teintes, le paysage ne différait pas tellement d’un décor terrien dans une région montagnaise. Herbe, mousse, roc, et petits arbres malingres. Le ruisseau abritait des

poissons, l'herbe logeait des insectes, et des oiseaux chantaient dans les branches.

Il faut tenir compte des exceptions, mais, en règle générale, sur les planètes habitables pour l'homme, la vie s'est développée de manière plus ou moins identique. La Terre est toutefois la seule à posséder une vie intelligente, ce qui accrédite, au moins en partie, la thèse de « l'accident ».

J'étais d'assez bonne humeur, et j'avais tendance à oublier ma situation précaire. J'ai toujours aimé les longues promenades pédestres. Même sur Malvie, j'avais gardé l'habitude d'en faire régulièrement. La marche ne me fatiguait pas.

Je regardais un étrange végétal à pédoncule, qui avait une vague allure de citrouille géante, posée sur un pied large et court. Son épaisse écorce gris-vert se striait de côtes régulières. L'énorme citrouille bougeait, faiblement balancée sur sa base, comme bercée par une houle lente. Ce curieux mouvement autonome évoquait plus la flore marine que terrestre.

Intrigué, je fis un pas en direction de la citrouille, désireux de l'observer de plus près.

Brusquement, elle se fendit, comme explose une graine trop mûre. Les côtes s'étalèrent, dégorgeant quelque chose de totalement invraisemblable.

Une gueule ? Une fleur ? Une gueule fleurie ? Une fleur-gueule ?

Cela tenait d'une orchidée de taille démentielle, et de la gueule d'un requin. C'était d'un vert intense de cuivre en fusion, maculé d'éclaboussures pourpres. Les pétales charnus se hérissaient d'une multitude d'épines carminées, aiguës et triangulaires, qui suggéraient une idée de dents.

La fleur-gueule s'agitait avec frénésie, béante, luisante d'un suc marron-rouge qui dégouttait comme de la salive.

Sirane hurla :

– Attention !

Et je sautai en arrière, dans un paroxysme de réflexe, juste à temps pour éviter le cinglement d'un long tentacule cramoisi, lui aussi hérissé d'épines. Un autre siffla, puis encore un...

En quelques secondes, un foisonnement tentaculaire et frénétique fusa du cœur de la plante.

Les lanières cinglaient, sifflaient, fouettaient, cherchant la proie. La fleur dansait avec folie, dégorgeant des flots épais de suc.

Je pouvais tout parier sur une plante carnivore, et je devais beaucoup au cri de Sirane. Sans cet

avertissement, j'aurais sûrement nourri ce végétal fou.

– C'est horrible ! dit Sirane, frissonnante.

La plante continuait sa danse frénétique. Les tentacules cravachaient avec rage. J'étais surpris de ne pas entendre cette gueule béante rugir de frustration.

Cette belle tueuse-là, surprenant mélange d'animal et de plante, était à classer parmi les « exceptions » dans l'évolution de la vie.

– Eloignons-nous, Seigneur Jason, supplia Sirane. Cette horrible chose m'effraie. Jacris soit loué, qui m'a fait prendre conscience du danger. Sinon, ce monstre t'aurait attrapé !

Jacris soit loué. Moi, je voulais bien.

Nous nous remîmes en route. Durant un temps, les sifflements enragés des tentacules nous poursuivirent, puis la distance les éteignit.

Je demandai à Sirane et Dakil s'ils avaient entendu parler de ce genre de plante.

– Jamais, répondit le garçon. Je n'aurais même pas imaginé une pareille horreur. Elle semble sortie de l'Enfer qui est réservé aux méchants.

Sirane approuva cette supposition.

Personnellement, j'avais l'intention de surveiller, à l'avenir, très attentivement le terrain. Et de passer très à l'écart de tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à une énorme citrouille pédonculée. L'idée d'être gobé comme un vulgaire moucheron par un drosera ne me souriait vraiment pas.

★ ★

On s'habitue assez bien à se passer de pendules. Ne les aimant pas, je ne portais pas de montre, mais, à mon avis, d'après la position du grand soleil blanc-bleu dans le ciel, il devait être environ trois heures, temps de Malvie, dont la rotation était un peu plus rapide que celle de Terra.

Nous avions déjeuné d'une profusion de baies bleues, assez analogues par la forme à des groseilles à maquereau. Leur saveur acidulée était plaisante, mais je n'avais pas tellement l'impression d'avoir eu l'estomac rempli. Je refoulais de mes pensées toute idée de viande. Sans arme pour la chasse, j'avais fort peu de chances de revenir à un régime carné.

Poursuivre notre ruisseau guide, nous avons pénétré dans une

forêt. Les arbres bleu verdâtre, qui évoquaient des bouquets de coraux, étaient de plus grande taille que ceux rencontrés jusqu'alors. Sans doute disposaient-ils ici d'un terreau nourricier plus riche.

Peu à peu, ils s'épaissirent, et nous cachèrent bientôt le ciel de leurs branches. Ils limitèrent aussi la visibilité. Ce qui nous amena dans l'immédiate proximité d'un camp de tentes dont nous n'avions pas soupçonné la présence.

Une vingtaine d'abris de peau, tendus sur un mât central, qui s'étiraient au long de la berge du ruisseau.

Le camp était peuplé. Très.

Quelques secondes, et nous étions efficacement encerclés, par des guerriers barbus-velus, vêtus de cuir, et armés d'une manière de petite faux. Une faux de taille réduite, au manche de métal terminé par une boucle tressée. La lame courbe, très acérée, formait avec le manche un angle droit.

Les guerriers n'étaient pas grands, je les dépassais d'une tête, mais ils se rattrapaient sur la carrure. Je n'avais jamais rien vu de plus trapu. En fait, ossature et poils les apparentaient très nettement au genre gorille. L'odeur accentuait cette impression. Ils avaient dû oublier de se laver depuis un siècle ou deux.

Les petites faux menaçaient de toute part, et je me tins très tranquille. Mon Ecole de Diplomatie avait au moins réussi à m'apprendre une chose : avoir la bonne réaction au bon moment. Les contacts avec des primitifs supposent un certain nombre de règles extrêmement simples à observer : garder son sang-froid, éviter toute manifestation de peur ou de colère, ne pas perdre la face, et faire preuve de courage. Le dernier point étant très important. Invariablement, les primitifs érigent le courage en vertu, et méprisent la lâcheté.

J'ignorais encore ce que pouvait valoir ma propre bravoure – entre la théorie et la pratique, il y a des abîmes – mais, si je voulais survivre, j'avais tout intérêt à me comporter, bon gré mal gré, en parfait Ambassadeur.

Sirane et Dakil n'étaient pas passés par l'Ecole de Diplomatie, mais leur instinct leur dictait la conduite idoine. Ils se taisaient, et ne bougeaient pas.

Une grosse voix de basse m'interpella. Malheureusement, je ne compris pas un mot de la phrase interrogative. Après avoir été nommé à un poste sur Malvie, j'avais appris les finesses de l'urriakien. Ma science s'arrêtait là. L'urriakien dérivait d'un terrien basique pratiqué à l'époque de la Grande Expansion. Mais, au fil des siècles, les

langages vivants évoluent. Dans cette nouvelle langue, différenciée par le manque de contacts, je pourrais sans doute reconnaître certains mots, venus du même basique originel, rien de plus. Et je me trouvais en face d'un gros problème : Tour de Babel, et barrière des langages.

La grosse voix répéta sa phrase, sur un même mode interrogatif.

Elle appartenait à un superbe guerrier roux. Une forêt de poils cuivrés s'échappait d'un gilet de cuir patiné de vieille crasse. Des jambes aussi musclées que velues surgissaient d'une culotte courte, très Baden-Powell d'inspiration. La tête explosait de chevelure et de barbe d'un rouge ardent. A mon avis, la carrure de ce rouquin dépassait les bornes de l'imaginable ! Il me semblait aussi large que haut.

Le long collier de boules de plastique bleu qu'il portait me parut dater des premiers âges de la Grande Expansion. Comme il était le seul à en arborer un semblable, j'en déduisis aisément qu'il s'agissait là de l'insigne du pouvoir. Au reste, si quelqu'un ressemblait à un *chef*, c'était bien Barberousse !

Des yeux couleur de silex se vrillaient dans les miens. Je m'efforçais de rendre mon regard bleu clair aussi dur et froid que possible, mais je craignais bien d'être loin du compte. Et j'avais beau avoir, moi aussi, des cheveux roux, je ne devais pas faire le poids...

Pour la troisième fois, la phrase interrogative se répéta. Une certaine dose d'aigreur s'y ajoutait. Les guerriers grondèrent positivement. A l'extérieur du cercle qui nous enfermait, Mesdames et enfants, qui s'intéressaient énormément au spectacle, exprimèrent quelques commentaires bien sentis.

Il fallait répondre, au moins pour prouver ma non-surdité, et je m'offris le luxe de le faire en terrien.   a ne ferait aucune différence.

– Désolé, mon cher Barberousse, les subtilités de votre langage m'échappent totalement.

Les yeux de silex s'  tonn  rent. Une autre phrase rocailleuse m'  corcha les oreilles.

– Mon pote, dis-je, je t'assure que je n'y comprends rien. Et crois-moi, tu ne peux pas le regretter autant que moi !

Expression de la vérité absolue. J'avais appris pas mal de choses,    l'Ecole de Diplomatie. En pratiquant le bon langage, j'aurais eu de bien meilleures chances. Je savais, très exactement, ce qu'il aurait fallu dire, et ne pas dire. Malheureusement...

Barberousse interrogea Sirane et Dakil, et en obtint un double :

– Je ne comprends pas, Seigneur.

Il revint à moi, pour exprimer deux ou trois phrases décidées. Elles ne m'apprirent rien, mais les yeux de silex m'avertirent d'une intention mauvaise.

La petite faux traça une élégante arabesque, et tailla prestement ma chemise et ma peau. Je réussis à ne pas sursauter.

La faux dansa. Rapide, légère, gracieuse, elle lacéra ma chemise, morceau par morceau.

Et lacéra mon torse, par la même occasion.

Je m'appliquai à rester immobile, et à ne pas grogner ou grimacer. C'était douloureux, mais supportable. J'essayai d'oublier qu'un caprice pourrait diriger le jouet d'acier vers mon cou, et le trancher net. J'avais peur, et j'étais extrêmement occupé à ne pas le montrer. Les morsures de la faux ne devenaient perceptibles qu'après son passage, quand l'air pénétrait dans la coupure.

Barberousse était très habile, et il prenait un vif plaisir à démontrer son talent. La petite faux tourbillonnait, zébrait, mordait, s'éloignait pour revenir, et revenir encore. Elle m'enveloppait dans le réseau d'un jeu subtil et féroce.

Je serrais les poings, et les dents. Mon conditionnement de civilisé s'était anéanti. Si j'avais disposé d'une arme, j'aurais tué Barberousse, sans la moindre hésitation. Mais faire une tentative futile d'agression ne m'aurait valu qu'une mort immédiate.

Barberousse me soumettait à un test, et ma seule chance était de le passer avec succès. Je me contraignais à une parfaite façade d'impassibilité.

Le jeu se prolongeait, et j'avais aussi à lutter contre ma rage. Une rage brûlante, viscérale, dont je ne me serais pas cru capable. *Garder son sang-froid, éviter toute manifestation de peur ou de colère, ne pas perdre la face, et faire preuve de courage.* La théorie, et la pratique... Pas si simple !

La faux interrompit soudain sa danse. Ma chemise était partie. Ses lambeaux déchiquetés jonchaient le sol, et voletaient au vent. J'avais l'impression d'avoir subi le supplice des mille coupures. Du cou à la ceinture, des épaules aux poignets, je saignais d'une multitude de croisillons. La tribu regardait, avec des yeux avides. Je rêvais d'une arme énergétique, qui les aurait tous transformés en particules.

Sirane et Dakil, livides, se serraient l'un contre l'autre, les yeux agrandis d'angoisse.

Barberousse me sourit. Une balafre coupa le rouge de sa barbe, et s'ouvrit sur des dents blanches et saines. Il parla, ses phrases

contenant une évidente note amicale. Apparemment, j'avais réussi l'examen.

Je le haïssais, avec une intensité jamais ressentie. Sous la carapace de civilisation, je découvrais mon héritage animal, toujours présent, toujours vivace. Un besoin frénétique de tuer me dévorait le ventre.
Œil pour œil, dent pour dent !

Barberousse fit un geste d'invite vers les tentes. Puis me tourna le dos, et s'en fut, certain que je le suivrais. Sa Majesté ouvrait les portes de sa ville,

pour admettre un visiteur jugé digne de cet honneur.

Je le suivis.

Sirane et Dakil m'encadrèrent. Sirane chuchota, plaintive :

– Oh ! Seigneur Jason !

Le Seigneur Jason n'avait qu'une énorme envie : être transporté sur la Terre, d'un grand coup de baguette magique...

Barberousse maniait sa petite faux, la kerka, avec une remarquable maîtrise. Il n'avait pas fait plus qu'entailler ma peau de la pointe de sa lame, et mes coupures, peu profondes, s'étaient parfaitement cicatrisées.

Je me promenais vêtu d'un short à jambes larges, et d'un gilet de peau. La kerka, accrochée à ma ceinture, se balançait au rythme de mes pas. Et j'étais chaussé de quelque chose d'analogue à des mocassins, très confortables, en dépit, ou peut-être à cause, de leur fabrication artisanale.

L'uniforme de la tribu, dû à la générosité de Barberousse.

Je disposais aussi d'une tente, que j'habitais en compagnie de Sirane et Dakil. D'évidence, ils avaient été classés comme ma femme et mon fils.

Sirane récoltait racines et baies, Dakil péchait,

ou piégeait le menu gibier. Moi, j'accompagnais les guerriers à la chasse.

Chasse à la grosse bête, qui se pratiquait à l'épieu. La tribu tirait ses principales ressources d'un herbivore unicorne qui vivait en troupes. Bien que les tentes n'aient pas bougé de place depuis mon arrivée, je supposais la tribu nomade. Très certainement, elle devait se déplacer pour suivre les migrations saisonnières des troupes.

Je n'étais pas trop mauvais chasseur, mais pas très bon non plus, évidemment. Cet apprentissage-là ne faisait pas partie des techniques enseignées par mon Ecole de Diplomatie. Toutefois, j'avais pratiqué

bon nombre de sports, et j'étais capable de lancer mon épieu avec suffisamment de force et d'adresse pour atteindre la cible, au moins de temps en temps. Le produit de ces chasses était partagé entre tous, fort équitablement.

Barberousse, Ikolaker de son vrai nom, semblait m'avoir pris en amitié, je ne savais trop pourquoi. Peut-être en raison de notre parenté de cheveux roux, encore que les miens n'atteignissent pas à la rutilance des siens. A l'occasion, il tirait mes mèches, en riant de bonne humeur. Et m'assenait aussi des claques sur le dos, si vigoureuses qu'elles me faisaient craindre pour mes vertèbres.

Nos conversations restaient très limitées. Par la force des choses, j'avais acquis un vocabulaire d'une cinquantaine de mots, et quelques verbes simples. C'était peu, et je continuais à ne pas comprendre grand-chose aux discours du chef de tribu, qui bavardait pourtant très volontiers. Que je lui réponde très rarement ne le gênait pas.

Il avait entrepris de m'enseigner le maniement de la kerka, que tous les guerriers utilisaient comme un prolongement de leur main. Mes efforts plus ou moins adroits le faisaient rire, ou exploser de colère, suivant l'humeur du moment. Il me houspillait, m'abreuvait d'incompréhensibles injures tonitruées, ou me félicitait de la rituelle claque sur le dos. Je préférais nettement les injures. Les détentes de ce battoir d'ours me cassaient littéralement en deux.

Mon calme habituel recouvré, j'avais cessé de haïr le chef de tribu. Lui garder rancune d'une action parfaitement logique suivant son propre code aurait été infantile. Depuis l'épreuve, il me traitait bien, à sa manière bourrue, comme un membre de la famille accepté une fois pour toutes.

Je m'habituais assez bien à ma nouvelle vie, et la trouvais, somme toute, plutôt vivable. Je m'arrangeais de mon présent, sans trop songer au futur.

Sirane aurait voulu que nous partions. Pour une unique raison : son « Ange », qu'elle entendait retrouver envers et contre tout. J'avais réussi à la maintenir sur place, en lui rappelant son accouchement proche. N'était-il pas préférable de mettre son enfant au monde ici, où elle aurait l'aide des femmes de la tribu, plutôt que dans la nature ? Elle avait fini par l'admettre, et patientait.

Je ne lui disais pas que moi, je n'avais nulle intention de poursuivre cette quête illusoire. Nous avions trouvé place dans une tribu qui nous acceptait. Ce qui sous-entendait une bonne dose de chance. Au lieu de couper ma chemise et ma peau, la kerka aurait très bien pu trancher mes carotides...

Je me trouvais bien là, ou à peu près bien. Pourquoi partir ? Le seul endroit où j'aurais vraiment voulu aller, la Terre, m'était à jamais inaccessible. Malvie était une planète arriérée. Nulle part je n'y retrouverais une civilisation analogue à la mienne. Alors ? La tribu de Barberousse était suffisamment accueillante pour moi.

L'être humain est éminemment adaptable. Je me faisais à tout. Au manque de confort et d'hygiène, à la puanteur des corps jamais lavés, à la nourriture frugale, à la totale absence de toutes les commodités de la civilisation... Je n'étais pas réellement malheureux.

J'eus des rapports étroits avec une petite brune pas trop laide, malgré une lèvre supérieure quelque peu moustachue. La tribu ne semblait pas souffrir de tabous sexuels. Appréciable avantage. La brunette, qui m'avait très délibérément choisi et capturé, me planta là une semaine plus tard, pour un jeune guerrier qui rapportait triomphalement au camp la dépouille d'un grand félin. Ainsi va la vie. Comme mon ignorance du langage avait limité nos rapports à des échanges strictement physiques, je n'en eus pas le cœur saignant.

Je m'installais dans la peau du parfait chasseur quand le hasard se chargea de modifier le cours des événements.

Retour de chasse. Une chasse mouvementée, et j'étais un peu las d'un excès de dépense musculaire. Les guerriers longeaient le ruisseau, en file indienne. Deux portaient sur l'épaule une perche où pendait le cadavre d'un grand mâle unicorne. Son pelage d'un gris verdissant, rayé de sombre, l'apparentait pour mon œil de Terrien à un zèbre bizarrement pourvu d'une corne de rhinocéros. Il se balançait au rythme des pas de ses porteurs.

Les guerriers bavardaient d'abondance. J'écoutais distraitement ces phrases mystérieuses, d'où émergeait de temps à autre un fragment compréhensible pour moi. Je ne devais guère être doué

pour les langues. Mes progrès étaient très lents. Il est vrai que, jusqu'alors, je n'avais jamais eu d'efforts à faire en ce sens. L'enseignement terrien se base sur l'emploi d'un casque hypnotique, qui grave les leçons dans la mémoire de l'étudiant sans aucune peine.

A son habitude, Barberousse était en tête de colonne.

L'explosion sèche qui retentit soudain le jeta à terre, étalé sur le dos, bras en croix, comme s'il venait d'être frappé par un assaillant invisible.

Je mis quelques secondes à admettre que le son entendu provenait d'une arme à feu. Elles ne sont plus usitées par les Terriens, et ma mémoire dut fouiller dans ses références, pour me rappeler le souvenir d'un son analogue perçu en regardant un film historique.

Ma lenteur de compréhension me desservit. Quelques guerriers, plus rapides que moi à réagir, réussirent à s'échapper, en se jetant, d'un réflexe instantané, dans les broussailles. La deuxième détonation en rattrapa un, qui resta visible un peu trop longtemps. Il plongeait, laboura le sol de ses mains, et s'immobilisa. Un gros trou saignant s'ouvrait dans son dos.

Barberousse avait le même dans la poitrine. Ses yeux de silex se figeaient dans la mort.

La séquence s'était déroulée si rapidement que je ne crois pas avoir ressenti la moindre peur. J'étais stupéfié jusqu'à l'imbécillité.

Une douzaine d'hommes à cheval, identiquement vêtus de rouge, surgissaient des arbres. Ils étaient casqués, et armés de fusils. Des fusils à longs canons ornementés, d'un modèle incroyablement archaïque à mes yeux de Terrien.

L'uniforme rouge se composait d'une chemise à grosse manches ballons, d'une culotte bouffante, d'une chasuble et de bottes de cuir teint. Les casques à pointes évoquèrent pour moi des teutons 1870.

En dépit de leur archaïsme, les fusils m'inquiétaient assez pour que j'évite de bouger. Même actionné par une platine à silex, un fusil est un fusil. Il faut certes du temps pour le recharger, mais j'en voyais une bonne douzaine, dont deux seulement avaient tiré...

Un autre guerrier joua sa chance d'évasion, et perdit. La balle le rattrapa et fit éclater sa boîte crânienne. Le tueur teuton – une barbiche à pointe et de superbes moustaches – rechargea son arme en y mettant tout le temps voulu. Il tira la poudre d'une poire accrochée à sa ceinture. Sur l'autre hanche, pendait une épée au fourreau.

Ce troisième mort démoralisa complètement les guerriers de la tribu. Ils s'immobilisèrent, et, lorsqu'une voix hargneuse aboya une phrase dure, ils jetèrent docilement leurs armes.

Je les imitai, et envoyai mon épieu et ma kerka rejoindre les leurs. A mon avis, l'heure n'était pas à la contestation.

L'ordre suivant concerna un alignement. Comme le premier, je le compris fort mal, mais je suivis l'exemple des autres, et me rangeai avec eux.

Le tueur à la barbiche passa la file des captifs en revue, très attentivement.

Et en élimina quatre, en les tirant à bout portant, avec une froideur détachée.

J'avais eu la chance d'être admis comme acceptable pour je ne savais quoi. Des guerriers de la tribu, il ne restait, en me comptant,

que huit hommes. Qui s'efforçaient de présenter une façade d'impassibilité digne. J'y avais du mal. Je n'étais pas terrifié, mais fou de rage. Cette révoltante tuerie à froid avait fait naître en moi une colère mordante, et un énorme désir de rendre les coups. Décidément, mon conditionnement de civilisé craquait vite... C'est une chose que d'avoir des principes, et c'en est une autre que d'être directement confronté à la violence et à la cruauté.

Si j'avais eu la possibilité d'abattre tous les soldats rouges, je l'aurais fait avec joie. Et je ne crois pas que j'aurais ensuite ressenti beaucoup de remords.

Une série d'ordres secs rassembla en troupeau les survivants. Ne les comprenant toujours guère, je continuai à imiter mes compagnons de misère, gardant ainsi mes chances de vivre encore, au moins pour un moment.

Les soldats rouges nous encadrèrent, et la troupe se mit en route.

Ma colère restait brûlante, mais la peur s'y mêlait. A quoi étions-nous destinés ? Mes compagnons n'osaient parler, même en chuchotant. De ne rien comprendre à ce qui m'arrivait rendait ma situation plus pénible. J'imaginai mille et un futurs, tous plus abominables les uns que les autres.

Nous arrivâmes au camp de la tribu, et la peur reflua au profit d'une rage démente. Les tentes avaient été incendiées. Des monceaux de cadavres, femmes, enfants, vieillards, s'épalaient partout. Le corps disloqué d'un bébé, proche d'une femme éventrée, me retourna l'estomac.

Sirane ! Et Dakil ! Où étaient-ils ?

Mes yeux fouillèrent, mais je ne les vis pas parmi les morts. Ils ne se trouvaient pas non plus avec les survivants : cinq jeunes filles, et quatre adolescents.

Tout ce qui restait, avec les huit hommes, de la tribu de Barberousse.

Je luttais contre deux envies, étroitement mêlées. Hurler de rage, et gémir de chagrin. Comme Barberousse, les membres de sa tribu m'avaient accepté en ami, sans s'interroger sur mes droits à partager leur nourriture. Ils vivaient paisiblement dans leurs montagnes, sans déranger quiconque. Et ces brutes en uniformes écarlates les avaient presque tous tués !

Le désir d'une vengeance rapide, expéditive, me dévorait. Mon héritage de civilisé s'anéantissait sous l'assaut d'une réalité nouvelle. Terra soigne ses criminels, mais elle en a fort peu. Les époques de

guerres et massacres remontent pour elle à un passé lointain, et sont impensables dans son présent.

Sirane et Dakil ! Etaient-ils morts, eux aussi ? Je ne voyais pas leurs cadavres, mais ils pouvaient se trouver plus loin, invisibles à mes yeux. J'avais beaucoup d'affection, pour le frère et la sœur...

Je priai un moment, je ne savais qui ou quoi, pour qu'ils aient eu la possibilité de fuir, et pour que Sirane retrouve, au bout de sa route, son Ange.

J'étais en train de devenir un parfait primitif.

Deux charrettes arrivaient, tirées par des chevaux à grosses croupes, du genre percheron. Les montures des soldats étaient plus fines, plus nerveuses, et beaucoup plus racées.

Pour obéir aux ordres, et aux fusils qui menaçaient, je grimpai dans une charrette, en compagnie des hommes. Les filles et les adolescents escaladèrent l'autre.

Grinçant, leurs grandes roues cerclées de fer cahotant aux inégalités du terrain, les charrettes se mirent en route. Vers quelle destination ?

Serrés les uns contre les autres, mes compagnons commencèrent à parler d'abondance, à voix chuchotante.

Je rassemblai quelques mots pour interroger mon voisin, Mirkat, un jeune guerrier aux cheveux crépus.

– Hommes rouges quoi faire ?

J'avais espéré une réponse en mots simples, et bien détachés. D'ordinaire, mes interlocuteurs, conscients de mes déficiences de langage, me parlaient petit nègre. Mais Mirkat était trop troublé pour se rappeler mes carences de vocabulaire. Il se lança dans une longue explication volubile, à laquelle, bien entendu, je ne compris presque rien. Quelques mots émergèrent : hommes mauvais, faire mal, tuer.

Ce qui ne m'apprit pas grand-chose. Que nos gardiens soient mauvais, capables de faire mal ou de tuer, j'en avais déjà l'absolue certitude...

Et, pour les contrer, je ne possédais qu'un très petit atout. Soucieux de ne pas perdre mes deux seuls souvenirs de la civilisation, j'avais prié Sirane de poser à l'intérieur de mon short, une pièce de peau formant poche. Poche logée contre ma cuisse, invisible à l'extérieur. Elle contenait mon briquet, et mon couteau. Pour affronter les tueurs et leurs fusils, j'avais une flamme, et une petite lame à vibrations...

Contrairement à ce que j'avais craint, ma prison n'était pas trop

abominable. Un cul-de-basse-fosse, évidemment, à peine éclairé de deux meurtrières fendues au ras du plafond, mais il était tapissé de paille fraîche, et il existait, dans un coin, une seille propice à l'évacuation des déchets. Le quasi-confort moderne ! Comble de bonheur, nous n'étions pas enchaînés, nous avons gardé nos vêtements, et la nourriture, délivrée deux fois par jour, était copieuse, et mangeable. Nous disposions également d'une cruche d'eau, régulièrement remplie. Mes souvenirs d'histoire terrienne m'avaient fait craindre bien pis.

Je marinai dans cette geôle, avec les sept guerriers. Ce qui caractérisait ma vie de prisonnier, c'était la morosité. Mes compagnons tuaient le temps en bavardage, mais, malheureusement, mes faibles connaissances de leur langage m'excluaient de ces conversations. Je n'étais pas tenu en ostracisme, ils m'auraient volontiers fait participer, mais ma non-compréhension limitait les échanges. En bons primitifs, mes compagnons prenaient la vie comme elle se présentait. Ils la jugeaient tolérable pour le moment, et l'acceptaient comme telle, sans trop penser au lendemain.

Il n'en était pas de même pour moi. Mon imagination, s'a joutant au silence auquel j'étais condamné, me poussait aux réflexions sinistres, et à l'angoisse. J'avais supposé, un moment, que les tueurs rouges nous destinaient à un quelconque esclavage. Il n'était pas question de cela, puisque nous étions enfermés, et nourris à ne rien faire. Alors ?

Nous avions débarqué, à la nuit close, dans un très vaste domaine, fermé de hautes murailles. L'éclairage assuré par des torches ne m'avait pas permis un examen très détaillé des lieux.

J'avais vu des murs épais, une large porte bardée de fer, des morceaux de bâtiments, frag-mentés par le manque de lumière, une cour pavée, ornée de statues, et d'arbustes en pots.

En compagnie des hommes, j'avais descendu un interminable escalier en colimaçon, suivi un couloir souterrain qui donnait une impression de caveau, et été introduit dans mon actuel lieu de résidence. Emmenés ailleurs, les adolescents et les filles avaient disparu.

L'angoisse de l'attente, et l'ignorance quant au lendemain sont pénibles. Je les supportais mal. Il m'arrivait de palper le couteau dans ma poche. Même de petite taille, une lame vibrante tranche plus vite et mieux qu'un rasoir. Dans le pire des cas, je pourrais toujours l'utiliser pour me couper le cou...

Je n'espérais rien, et n'imaginai pas de possibilité d'évasion. Si j'avais pu communiquer vraiment avec mes compagnons, elle aurait

pu être envisageable. Les soldats rouges qui apportaient notre pitance ne prenaient guère de risques, et n'oubliaient pas de braquer leurs fusils, mais une attaque groupée, et bien préparée, aurait pu laisser une petite chance. Impossible, hélas, avec la poignée de mots dont je disposais, de détailler pour mes compagnons un plan minutieux. Faute d'une éducation convenable, l'intelligence des membres de la tribu en était restée à un stade primaire.

Mais à quoi me servait la mienne, pour le présent, sinon à me tourmenter ?

Sixième jour de détention, identique à tous les autres.

Nous avions déjeuné, d'une soupe enrichie de viande, et d'un quartier de pain grossier. Mon estomac, au moins, était satisfait.

L'après-midi commençait. A cette heure, un rayon de soleil pénétrait par les meurtrières. Il faisait luire la paille, et rendait plus nettes les aspérités de la muraille. Des traînées de salpêtre tachaient la pierre rugueuse. Le plafond bas et voûté me causait une sensation de claustrophobie aiguë. Cette percée de soleil rendait haïssable ma situation de prisonnier.

Les cris éclatèrent brusquement.

Quoique émis à distance, ils entrèrent par les meurtrières, bien trop nettement. Des cris atrocement tranchants, vrillants, effroyables. J'essayai désespérément de les croire venant d'un animal, tout en reconnaissant, bien malgré moi, leur origine humaine.

Mon système pileux tout entier se hérissa, me couvrant de chair de poule. Mes compagnons étaient livides. Ils écoutèrent, muets, puis explosèrent en un flot de phrases à l'intonation terrifiée. Leurs voix ne suffirent malheureusement pas à couvrir la stridence de ces hurlements qui s'étiraient, s'éternisaient, de seconde en seconde plus perçants, et plus intolérables. Ils exprimaient un paroxysme de souffrance et d'horreur.

J'en devenais fou. Je me bouchai les oreilles, frénétiquement. Les battements de la pression artérielle éteignirent les clameurs, mais je les entendais encore, répercutées dans ma tête par le souvenir, et l'imagination.

Mes compagnons écoutaient toujours, leurs yeux trahissant la terreur qu'ils s'efforçaient de cacher. L'un d'eux dut plaisanter, les amenant à sourire, un peu faux, mais à sourire quand même.

J'endurais moins bien qu'eux cette abomination.

Mes index trop crispés relâchèrent involontairement leur pression, et les cris effroyables envahirent à nouveau ma tête, la martelant de

folie. Un flot de bile remonta dans ma bouche. Mon estomac révolté me contraignit à courir déverser dans la seille la totalité de mon repas. Plus, à en juger par l'impression ressentie, une bonne part de mes viscères en même temps.

Mes compagnons avaient l'habitude d'une existence d'où l'horreur pouvait surgir à chaque instant. Pas moi. Quelles tortures infligeait-on à cet être qui hurlait, concentrant dans sa voix l'absolu de l'atrocité ?

Mon imagination me plongeait dans des cauchemars intolérables.

Les cris avaient cessé, enfin. Je remerciais je ne savais quelle Déesse de miséricorde, quand la porte de notre geôle s'ouvrit, à grands renforts de verrous bruyamment tirés. Apparurent quatre uniformes rouges, et quatre fusils.

Par ma ceinture, je glissai la main dans ma poche intérieure. Mes doigts étreignirent convulsivement ma seule misérable possibilité de défense : mon petit couteau.

Mais le mauvais sort n'était pas pour moi. Pas cette fois pour moi. Les soldats rouges choisirent et emmenèrent Mirkat, le jeune guerrier aux cheveux crépus.

J'admirai son courage, et sa dignité. Il se leva, et suivit les bourreaux. Un peu pâle, mais sans trembler, sans supplier, le dos bien droit, le visage inexpressif.

Une seconde, je fus tenté de me ruer sur le soldat le plus proche, avec mon couteau ouvert. Mais la peur et le calcul du raisonnement combattirent cette impulsion, et je ne bougeai pas.

La porte refermée, je m'en voulus de cette lâcheté passive. J'essayai de tricher avec moi-même, en voulant me persuader de ceci : ils avaient emmené Mirkat pour une raison anodine, ils le ramèneraient bientôt, vivant.

Je n'y croyais pas. Et je me haïssais, plus encore que je n'exécrais les soldats rouges. Eux agissaient en suivant leur conditionnement. Je n'avais pas respecté le mien, qui aurait voulu que je tente au moins d'aider l'innocent persécuté. Et toutes les excuses imaginables, même celles en forme de longs fusils mortels, n'y changeraient rien.

J'attendais les cris, sachant que je les supporterais encore moins que les précédents.

Ils ne vinrent pas.

D'autres sons entrèrent par les meurtrières. Des sons très bruyants, indiscutablement d'origine animale cette fois. Pour mes oreilles terriennes, ils évoquèrent les rauquements d'un fauve furieux.

Et le soir arriva. Mirkat n'était pas revenu. Impossible pour moi de l'imaginer autrement que mort.

Mes compagnons parlèrent beaucoup, en prononçant son nom dans presque chaque phrase. Le verbe tuer revenait avec la même régularité. Eux non plus ne se faisaient pas d'illusions.

Je me couchai pour tenter de dormir. En sachant parfaitement que je passerais une nuit blanche, torturé par mes pensées.

Trois jours de plus. Trois jours pénibles, faits d'angoisse, d'heures interminables, et de dégoût.

A l'extérieur, il pleuvait. La grisaille du temps assombrissait la geôle, l'apparentant à un tombeau. Un froid humide s'était installé, plus pénétrant d'heure en heure. Une buée d'eau sourdait des vieilles pierres, et filtrait par leurs interstices. La paille s'agglomérait, collée au sol de terre devenu boueux.

La soupe quotidienne arrivait froide, couverte de graisse figée. Ce qui m'importait peu. Je n'avais pas faim. Après m'être forcé à en avaler une partie, je donnai le reste à qui le voulait. Présent accepté de bon cœur, avec un large sourire et des mercis. Mes compagnons continuaient à prendre la vie au jour le jour. Ils semblaient avoir oublié les cris et même Mirkat. Ils ne souffraient pas de mes états d'âme de civilisé. Ni apparemment du froid. Pas plus vêtus que moi, ils s'en accommodaient. Et riaient de me voir, de temps à autre, gesticuler pour rétablir ma circulation paralysée.

Je me sentais misérable, plus dégoûté de tout que révolté. Je croyais souhaiter n'importe quelle diversion.

Mais, quand elle arriva, avec le quatrième jour, elle apporta avec elle un flot de terreur nauséuse.

Les soldats rouges revinrent pour prendre une victime, et me choisirent.

Je ne le compris vraiment qu'après avoir reçu un coup de pied dans les côtes. Jusque-là, une phrase en forme d'ordre aboyé ne m'avait rien appris.

La panique contracta mes viscères. Et je dus contenir ferme cet animal qui, à l'intérieur de moi, voulait hurler et se débattre. J'essayai d'imiter Mirkat, pour ne pas laisser aux derniers hommes de la tribu le souvenir d'une débâcle honteuse.

Je suivis les soldats, l'échiné droite, le visage figé, en contraignant mes jambes molles à se mouvoir. Tâche qui me demanda de gros efforts de concentration.

En remontant, sous la menace des fusils, cet escalier tortueux, à

peine éclairé par la fente des meurtrières, je refoulai la panique, et obligeai mon esprit à une analyse logique de la situation.

J'allais à la mort, j'en avais l'absolue certitude. Le souvenir des cris, arrachés par la souffrance à un corps torturé, crispa mes muscles et mes mâchoires. La terreur est une dure compagne, exigeante et féroce...

Mais je possédais une arme, et ils l'ignoraient. Une arme dérisoire, compte tenu des faits, mais une arme tout de même. Elle ne sauverait pas ma

vie, mais j'en emmènerais au moins un avec moi ! Devais-je attaquer de suite ? La logique répondait non. « Attends de savoir, exactement, à quoi ils te destinent. N'oublie pas d'agir tant que tes mains sont libres, et choisis ton moment. Une balle de fusil vaut mieux que la torture. Tue, et fais-toi tuer. Proprement. Peut-être vas-tu rencontrer leur chef. C'est celui-là qu'il faudrait emmener avec toi ! »

En feignant de me gratter, je glissai la main dans mon short. Le couteau n'était pas bien grand. En le plaçant de biais, il logea juste dans mon poing fermé. Je le gardai là, et fermai l'autre poing, pour donner une idée de similitude, et de crispation due à une lutte contre la peur. Mais les soldats rouges ne se souciaient nullement de poings fermés ou non. Ils avaient des fusils, ils convoyaient un prisonnier, et n'imaginaient pas autre chose qu'une absolue docilité.

Je sortis d'une tour, dans la clarté diurne, et aspirai inconsciemment à grandes bouffées l'air qui sentait la végétation mouillée. Il ne pleuvait plus. Des failles d'aigue-marine s'ouvraient dans le gris du ciel. Un rai de soleil traversa les nuages. Je voulus y voir une promesse de chance.

J'examinai le décor avec curiosité, pour me distraire de ma peur. Je découvrais un vaste château, bâtiments allongés, tours, tourelles,

murailles, cours pavées, toits revêtus de pierres plates, exactement emboîtées. Un château paysan. Les cours s'encombraient de charrettes, d'outils agricoles, de tas de fumier, fouillés par des volailles et des porcs, parfaitement identiques à leur modèle terrien.

A mesure que j'avancais pour suivre mes gardiens, le décor se fit plus noble. Jardins soignés, fermés par des haies bien taillées, découpés de sentiers pavés de rondelles de bois. La mousse et l'herbe poussaient entre leurs cercles. Des statues, çà et là, érigées sur des socles, sculptées dans une pierre blonde. Le soleil filtrant entre deux nuages les rendait lumineuses. Purs de lignes, animaux et êtres humains rappelaient l'art naïf par un évident manque de proportions. Le talent de l'artiste ignorait l'A B C de l'anatomie.

Un être superbement ailé me rappela soudain Sirane. Vivait-elle ? Si oui, que son Jacris l'aide et la soutienne. Moi, je n'avais pas de Dieu à prier...

Ma terreur fit un retour offensif, plus sauvage d'avoir été un moment oubliée. L'instinct de conservation, totalement animal, exigeait, noyant toutes mes pensées. J'étais possédé d'un besoin frénétique de fuir, de glapir et de mordre, et surtout de me réfugier dans un trou inexpugnable.

Je dus reprendre la lutte contre moi-même, ma raison combattant pour refouler l'animalité. J'étais un Terrien, le fils d'une vieille civilisation, pas une bête. Je me fis honte en écoutant à nouveau le récit de Sirane : Sabran Portive, désarmé, les mains ouvertes, avançant vers les fanatiques déchaînés. Est-ce que, vraiment, je n'étais pas capable de plus qu'une réaction de rat acculé ?

Ma lutte m'avait fait perdre conscience du décor, et du chemin parcouru.

J'arrivai dans un jardin en pente douce, herbeux, planté d'arbres à branches retombantes qui évoquaient des saules pleureurs, et de massifs fleuris.

J'eus l'œil attiré par la teinte intensément rouge orange d'un dais de tissu brillant, tendu entre des poteaux de bois torsadé. Il abritait une douzaine de sièges, et des personnages en vêtements luxueux et criards, qui me rappelèrent les psittaci-dés du Royaume d'Urriakan.

Au premier rang, un homme et une femme voisinaient, sur deux trônes abondamment garnis de coussins. Je pouvais les classer, sans grands risques d'erreur, Seigneurs des lieux, Monsieur et Madame.

L'homme devait avoir une quarantaine d'années. Des yeux étroits, verdâtres, prolongés de ridules, des cheveux noirs, plaqués par une pommade, une barbiche pointue, et des moustaches en crocs, agressives et ridicules. Son visage avait une expression figée dans l'arrogance et le mépris. Ses vêtements, surchargés de rubans et broderies, étaient uniformément écarlates, de même que ses bottes, sa cravate, et jusqu'aux pierres de ses bagues.

Je le baptisai le Baron Rouge, en devinant en lui le responsable du massacre de la tribu, des cris, de la disparition de Mirkat... et de mon propre sort.

Si j'avais la moindre chance de l'approcher, je le tuerais, ou, du moins, j'essayerai de le faire. Je le haïssais, avec une terrifiante intensité. Je n'en étais plus du tout à la civilisation, et au pardon des injures. Que je réussisse à emmener avec moi ce potentat paranoïaque, et je mourrais content !

M^{me} la Baronne ne me parut pas assortie à son époux. Elle était jeune, très belle, et vêtue avec une élégante simplicité. Sa longue robe de soie fauve, dépourvue de toute surcharge, n'aurait pas été déplacée dans une réception terrienne. Elle mettait en valeur un teint crèmeux, un visage triangulaire au front bombé, des cheveux très noirs, et des yeux magnifiques, couleur d'ambre clair.

Ce regard de bière blonde me détailla, contrairement au Baron, qui, lui, ne semblait pas me voir.

Les soldats me poussèrent d'une sèche bourrade, en direction d'une cage proche. Une vaste cage métallique, dont les barreaux dessinaient de gracieuses arabesques.

Je croyais avoir, au moins en partie, dominé ma terreur. Je me trompais. Quand je vis clairement ce qui m'attendait là, derrière ces barreaux en fines volutes de métal, la peur me stoppa sur place.

Au centre de la cage, l'énorme citrouille gris-vert se balançait doucement, bercée sur son pédoncule.

J'étais tétanisé, le cerveau brûlé de panique, la gorge gonflée de cris fous.

Le canon de fusil qui frappa, me traversant le dos d'un trait de douleur mordante, me rendit de la lucidité.

L'instant était venu d'essayer de tuer avant de mourir.

Mais celui que je *voulais* tuer restait hors de portée. Je n'avais pas la moindre chance de l'atteindre...

Les flots d'adrénaline que charriait mon sang me soufflèrent une idée. Une idée délirante, imbécile, mais que, sur le moment, je jugeai excellente. « Tu as un couteau à lame vibrante. La plante est vulnérable, au moins sur ce point : son pied. Coupe-le, et tu vivras. Assez longtemps peut-être pour Rapprocher du Baron, et le tuer. Qu'est-ce que tu risques ? Une chance sur cent ? Et alors ? Si tu n'es pas capable de l'emporter sur un végétal stupide, tu ne vaux pas grand-chose. Essaie, au moins. Le couteau est une réalité. Si tu perds la partie, il tranchera ton cou avant que la plante ne commence à t'absorber. »

Et, ma décision prise, je laissai les soldats me faire franchir une porte dans la cage, et la refermer derrière moi.

Je n'eus pas de temps pour le regretter.

La citrouille explosa. Dans un délire de pétales verts et pourpres, d'épines-crocs, de gueule béante et juteuse.

J'avais prévu les tentacules. Le premier qui cingla en sifflant me

surprit quand même. Ce coup de fouet sauvage m'arracha un grognement, malgré ma ferme volonté de contenir les cris. Mes vêtements n'offrirent pas grande protection contre la morsure des épines, qui se vrillèrent dans ma chair.

La tentacule se contracta, et tira, avec une force extraordinaire. J'étais accroché d'une main à un barreau. Je tranchai le lien vivant qui m'enlaçait, et remis vivement mon bras armé au-dessus de ma tête, tendu comme pour un salut. Si je voulais vivre, ce bras-là *devait* rester libre...

La fleur-gueule s'agitait avec une frénésie d'avidité, étincelante de vert et d'écarlate. La salive brun-rouge dégouttait.

Les tentacules fouettaient, mordaient, m'enlaçaient. Je les coupais à mesure, abaissant mon bras armé, le relevant. Pour résister à la traction, je me cramponnais à la grille. Une arabesque de métal s'incrustait dans ma paume.

J'avais oublié les spectateurs. Et je ne voyais rien, sauf les lianes à trancher, vite, très vite, les unes après les autres. Avant de pouvoir seulement essayer de tuer la plante en coupant son pied, je devais éliminer un maximum de tentacules. Taillée, la liane repliait son tronçon, s'agitait brièvement, puis s'affaissait, flasque et inerte. Les morceaux enroulés à mon corps y restaient accrochés par leurs épines. Je n'avais pas la possibilité de les arracher.

J'étais vide de pensées, réduit aux seules sensations : souffrance, peur, réflexes de lutte. Une idée devenue obsessionnelle surnageait : « Tue la plante, et tu pourras tuer le Baron. »

Peu à peu, ces tentacules qui me semblaient foisonner, innombrables comme les serpents sur la tête de Méduse, diminuèrent en face de moi. Ceux qui restaient, attachés à l'arrière de la plante, cinglaient avec férocité, mais sans pouvoir m'atteindre.

Le moment était venu de passer de la défense à l'agression, ce qui me rapprocherait dangereusement de cette gueule baveuse...

Je m'obligeai à ne pas calculer, et je plongeai.

Ma détente me projeta à plat ventre sous les côtes étalées. Elles me protégèrent partiellement des derniers tentacules, mais pas de la bave brun-rouge, qui coula sur mon dos. De l'acide, comme il fallait s'y attendre. Il me fit grincer des dents.

Ma petite lame à vibrations taillait et taillait, et je l'aurais souhaitée considérablement plus grande. Ses dimensions restreintes faisaient durer la tâche, étirant les secondes sur des siècles. Expérimentation directe de la théorie de la relativité...

Le pédoncule enfin tranché, la plante s'écroula.

Je me dégageai des pétales baveux avec un maximum de rapidité, et me déshabillai de même. J'arrachai mes vêtements imbibés d'acide, et les morceaux de tentacules encore incrustés dans ma chair, frénétiquement.

La fleur morte se ternissait, perdant ses couleurs rutilantes. Les pétales flasques se tachaient de brun, comme touchés par une pourriture intérieure.

Les spectateurs jacassaient. Leurs voix stridentes faisaient un bruit de fond, que j'écoutais à peine, et qui ne m'intéressait pas.

La conscience de ma victoire m'emplissait d'une ivresse exaltée. J'étais saignant, brûlé, épuisé, mais vainqueur ! De ma vie, je n'avais ressenti sensation plus grisante, plus intense. Un triomphe animal de vie sur la mort. J'avais envie de hurler.

Les soldats rouges se chargèrent de me ramener à la réalité. Mon plan bâti sous l'emprise d'une violente poussée d'adrénaline avait omis de tenir compte d'un fait.

S'ils n'avaient pu – une lame vibrante ressemblant à n'importe quelle autre – deviner les particularités de mon couteau, aucun des spectateurs n'ignorait à présent que j'en possédais un. Sans cette arme, j'aurais été tué par la plante, et non le contraire.

Les soldats rouges me mirent en joue, aboyèrent un ordre, et le répétèrent en l'accompagnant de gestes expressifs.

Ils voulaient le couteau.

Je le serrai dans mon poing, férocement. Non ! Ils ne l'auraient pas. Pour affronter un monde hostile que je haïssais comme il me haïssait, il ne me restait rien d'autre...

Le Baron écarlate se leva, et s'approcha, sans hâte. Ses yeux verdâtres regardaient à travers moi. De toute sa personne, se dégageait une impression de froideur distante. Je n'agaçais pas Sa Majesté,

pas encore. Simplement, j'avais attiré son attention.

Il exprima une courte phrase, sur un ton uni.

Ma haine s'enflait jusqu'à la démence. J'aurais voulu être une bombe pour exploser en détruisant le Baron. A lui tout seul, il symbolisait Malvie.

Je me ruai vers lui, avec une rage aveugle. Je m'aplatis sur les barreaux, les agrippai, et hurlai dans ma propre langue :

– Charognard galeux ! Porc vérolé ! Mouche à merde ! J'espère que tu mettras très longtemps à crever !

Le Baron ne comprit pas les mots terriens, mais l'intonation était bien suffisante pour qu'il devine des injures. Son regard s'étonna.

Il exprima un ordre sec à l'intention des soldats, et j'attendis, cramponné aux barreaux, la balle qui m'enverrait dans le néant.

Je me trompais. Je ne reçus qu'un coup de crosse en plein front. J'avais atteint, et même largement dépassé, mes limites. Le choc, bien que peu violent, m'expédia dans un gouffre velouté et noir.

Réveil extrêmement agréable. Merveilleuse sensation de détente, de confort... Je n'avais mal absolument nulle part. Je savourai un moment, les yeux clos, et sursautai.

C'était impensable !

La plante que ma mémoire me restituait, frénétique, baveuse, foisonnante de tentacules, m'avait durement malmené. J'avais perdu conscience après avoir reçu, en prime, un coup de crosse sur le front. Logiquement, j'aurais dû me réveiller dans un corps abominablement meurtri. Or je ne sentais rien du tout...

Je me découvris entortillé de bandelettes de toile, parfait spécimen de momie.

J'étais couché sur un matelas agréablement souple, dans un lit de bois sculpté. Ma tête reposait sur un moelleux coussin.

Le soleil, qui entrait par une baie rectangulaire,

dépourvue de vitres, éclairait une pièce très haute de plafond. La cheminée proche de mon lit était assez vaste pour contenir un tronc d'arbre. Le pavage vert et blanc du sol luisait de cire.

J'avais changé de lieu de résidence. Et gravi, sans que j'en devine la raison, beaucoup d'échelons dans la hiérarchie sociale. La pièce où j'étais logé, avec son élégant dallage, ses murs et son plafond peints de fresques naïves à dominante de rouge cru, appartenait, d'évidence, aux lieux nobles du château. Rien à voir avec mon précédent domicile, ni de près, ni de loin.

Qu'est-ce qui me valait cet honneur ?

Je doutais que le Baron eût apprécié mes injures, même s'il ne les avait pas comprises. Je doutais aussi qu'il ait pris grand plaisir à me voir tuer sa plante, au lieu d'être mangé par elle. Ce n'était sûrement pas le but recherché. Je n'avais survécu que parce que je disposais d'une arme clandestine. Alors ?

Je pouvais imaginer le Baron me gardant en vie pour une vengeance raffinée, plus satisfaisante pour lui qu'une banale mort par balle, mais cette théorie-là ne cadrerait pas avec le décor, ni avec ces

bandelettes qui prouvaient que j'avais été soigné.

Deuxième bizarrerie, plus surprenante encore. Même soigné, j'aurais dû me réveiller plus tôt, et souffrir de mes blessures. La thérapeutique, sur

Malvie, était inexistante. Confié aux bons soins d'un praticien local, je me serais retrouvé en plus mauvais état qu'avant son intervention.

La porte qui s'ouvrit interrompit le cours de mes réflexions.

Entra, d'un pas léger, la belle aux yeux d'ambre : M^{me} la Baronne. Ravissante, vêtue d'une longue robe bleue qui avivait l'éclat doré de ses prunelles, et souriante.

Sa première phrase me causa un choc. Assez violent pour que j'aie l'impression de recevoir le plafond sur la tête.

– Alors ? En bonne forme ?

La belle dame s'était exprimée en parfait terrien.

Je dus avoir l'air totalement ahuri, ce qui fit rire cette beauté aux yeux de miel.

– Surpris ?

– On le serait à moins ! Je te prenais pour la Dame de ce château. Qui es-tu ? C'est insensé !

– Valika Brunode, Libre-Commerçante, pour vous servir, mon doux Seigneur.

Le sourire moqueur s'effaça, et la belle dame changea de ton pour demander :

– Et toi ? Qui es-tu ?

– Jason Carren, Attaché d'Ambassade.

Ma réponse fit naître un éclat de rire clair.

– Attaché d'Ambassade ! C'est bien la dernière chose que j'aurais imaginée ! Mais, ça ou autre chose, tu es plutôt du genre chanceux. Si tu n'avais pas insulté Gresselk en terrien, à l'heure actuelle, tu ne serais pas dans ce lit confortable. Gresselk tenait beaucoup à sa plante. Il n'a pas supposé une seconde que tu pourrais gagner, même avec cette petite lame qui brillait dans ta main. Ta victoire l'a désagréablement surpris. Il t'aurait fait payer son mécontentement. Très très cher...

– Que je sois terrien l'a fait changer d'avis ?

– Il adore positivement les Terriens, bien qu'il n'en connaisse qu'un

seul représentant : moi. Mais je lui ai prouvé que tu en étais un, indiscutablement, en ajoutant au fait que tu t'exprimais dans cette langue une démonstration du fonctionnement de ton couteau à lame vibrante. Depuis, il t'a classé gentilhomme. Et un gentilhomme a tous les droits, y compris celui de se défendre lorsqu'il est attaqué. Quand il te verra, il te présentera des excuses pour t'avoir déclassé par erreur. Mais aussi, que faisais-tu avec ces sauvages ? Et vêtu comme eux ? Ne me dis pas que la Terre t'avait envoyé là en mission diplomatique, je ne te croirais pas.

– Non, dis-je, en soupirant, l'histoire est plus compliquée, hélas.

Je la racontai, en commençant par le début.

Valika l'écouta sans faire de commentaires, puis dit en souriant :

– Invraisemblable ! Mais, sur Malvie, l'invraisemblable arrive tous les jours.

– A ton tour, dis-je. Raconte-moi ce que toi, tu fais là ?

– Je suis Libre-Commerçante, mon bon. Gresselk est mon fournisseur. Nos transactions s'effectuent suivant un système d'échange. Et ne crois pas que je le plume. Il a une âme de Shylock, et marchande à mort...

Une évidence me frappa, et je criai :

– C'est toi qui lui as donné ces fusils !

– Spécialement fabriqués sur Terre à son intention. Et pas la peine de t'indigner à ce point. Tu remarqueras que je les ai prévus très archaïques. De plus, il n'en possède que 20, et je suis extrêmement avare en ce qui concerne la fourniture des balles et de la poudre. Pas question que je lui laisse la possibilité de matérialiser des rêves de conquête...

– C'est en effet bien suffisant, dis-je, avec une aigreur ironique. Cette ordure s'en sert pour tuer des êtres sans défense, et en capturer d'autres, destinés à ses distractions sadiques !

L'ironie avait laissé place à la colère, et je criai :

– Et tu assistes à ces spectacles ! Comment peux-tu ! C'est monstrueux !

– Je suis Libre-Commerçante, mon petit Jason. Malvie est une planète arriérée. Qu'y puis-je ? Ces « spectacles », comme tu dis, sont ici monnaie courante. Je...

– Mais comment peux-tu *regarder* ça ? Comment ?

– Cela fait partie des inconvénients du métier. Il y en a d'autres... Il y a aussi des avantages... Il faut savoir être réaliste. Ne me confonds

pas avec une dame d'œuvres, cela vaudra mieux.

La voix de Valika restait très calme. Mes reproches ne l'avaient pas touchée. Ce qui m'indignait la laissait froide. Elle était Libre-Commerçante, et voilà tout. Ce qui supposait beaucoup de choses : le goût du risque, du courage, de l'intelligence, de l'habileté, des capacités de défense poussées, et une totale absence de scrupules...

Je changeai de sujet, et demandai :

– Tu as un navire ?

– Evidemment.

– Tu peux me ramener sur Terra ?

– En échange de quoi ?

– Et que voudrais-tu ? Un œil ? Une main ? Je ne possède rien.

Valika réfléchissait, en jouant avec une mèche de ses cheveux qu'elle enroulait sur son doigt.

– Si je te prends, dit-elle, je prendrai moins de fret.

– Et si tu me laisses sur Malvie, je crèverai.

– Oh ! je suis sûre que tu pourras t'y faire une place. Tu ne manques pas de défense... Il te suffira de surmonter ta sensibilité de jeune fille.

– Qu'est-ce que tu veux de moi ? explosai-je. Une pinte de mon sang ? Je te signerai une reconnaissance de dette.

– C'est ça ! Et j'aurai toutes les chances de rentrer dans mes frais si l'affaire doit être réglée par un tribunal ! Je ne verrai jamais un centime ! Me prends-tu pour une idiote ?

Je commençais à haïr ce joli visage lisse. Ma seule chance de rentrer chez moi, et j'allais la perdre parce que cette garce n'envisageait jamais rien sans une contrepartie de bénéfices.

Je m'efforçais de mater la colère, pour faire une nouvelle proposition.

– Accepte au moins de me signaler à la Terre. Si elle me sait vivant, la Diplomatie Générale m'enverra un navire.

– Ce ne serait pas avantageux pour moi. Tu pourrais raconter trop de choses. Je ne tiens pas à avoir des ennuis. Cette histoire de fusils...

– Je te jure, sur tout ce qui m'est cher, que je n'en soufflerai mot. Je te le jure !

– Oui, oui, on dit ça...

Il ne me restait que les supplications. Je m'y refusai.

– Va te faire fourrer par ton Baron Rouge ! crachai-je. Vous êtes bien assortis ! Et sors d'ici ! Je t'ai assez vue.

Valika souriait. Elle s'assit sur le lit, étalant les plis de son ample jupe, et croisa les jambes.

– Dommage que tu ne sois pas Libre-Commerçant, mon petit Jason. Quand j'ai compris que tu étais terrien, après t'avoir vu te battre contre cette plante, je t'ai cru des nôtres. Tu as un sacré courage ! Et une bonne dose d'amour-propre en prime. Je me demandais si tu allais supplier... Rassure-toi. Je t'emmènerai. Sans contrepartie.

Je ne savais que croire. Cette jolie garce était trop déroutante.

– Pourquoi joues-tu ainsi à me retourner sur le gril ?

– C'est amusant.

J'avais envie de la frapper.

Valika s'allongea, se rapprochant de moi d'un souple mouvement de hanches. Les yeux ambrés avaient une expression moqueuse.

– Gresselk ne vaut rien, pour faire l'amour. Est-ce que tu es meilleur ?

Je l'embrassai, avec une bonne dose de hargne, qui se transforma assez vite en quelque chose d'autre.

Valika se dégagea.

– Pas mal pour le début, dit-elle. Voyons la suite. Et tâche de ne pas oublier les raffinements d'une sexualité civilisée. Je suis lasse des étreintes primitives.

Je l'aurais aussi bien envoyée au Diable ! Mais mon corps, lui, réagissait à sa beauté, à ses lèvres et ses mains expertes, et à un besoin beaucoup plus *primitif* que *civilisé*...

Les échanges culturels terminés, ma jolie partenaire s'estima satisfaite.

– Tu as vraiment tout pour plaire, mon petit Jason. Tu es beau garçon et tu...,

– Cesse de m'appeler ton *petit* Jason. Tu n'es pas ma mère !

– Tsst, tsst, je pourrais presque l'être. J'ai trente-six ans. Au moins dix de plus que toi, non ?

– J'en ai vingt-quatre, et il t'aurait fallu, quand même, entrer en gestation un peu tôt.

– Oh, dit-elle, j'étais précoce !

Tout à la fois, Valika m'agaçait, et me plaisait. Je retrouvais une

femme de mon époque, et des rapports d'égalité. Même son ironie me restituait une atmosphère terrienne. Nous étions très loin des « Seigneur Jason », heureusement.

Mes bandelettes de momie avaient beaucoup souffert de notre gymnastique amoureuse. Elles m'enveloppaient de rets lâches, et comme elles ne recouvraient qu'une peau saine, je demandai :

– Pourquoi ces bandes ? Tu m'as soigné avec du cicatrisant, non ?

– Bien sûr, mais ces pansements font partie du décor, et il va falloir les refaire. Gresselk n'a pas besoin de tout savoir. Je lui ai dit que tu étais encore très malade. Il voulait te voir. Mais je ne l'autoriserai à te rendre visite que dans quelques jours. Je pensais bien qu'il serait agréable d'avoir un peu de temps à nous. Gresselk est assommant... Mais méfie-toi de lui ! Il a l'âme tortueuse, et aussi noire que le cul de Satan.

– Ce qui doit grandement faciliter vos rapports ! Comment peux-tu fréquenter ce rat d'égout ?

– Oh, je sais le manœuvrer. Et il m'est très utile. Tu n'imagines pas tout ce qu'il me rapporte.

– Que si ! J' imagine très bien. Et je suppose, en effet, qu'il n'est pas de taille. Pourrais-tu obtenir une faveur de lui ?

– Ça dépend... Que te faut-il encore ?

– La liberté des survivants de la tribu. Ces gens ont été bons pour moi, et...

– Et voilà notre Don Quichotte qui recommence à attaquer les moulins à vent !

– Valika ! Je t'en prie...

Les yeux d'ambre perdirent leur ironie, et me scrutèrent.

– Tu n'as pas voulu supplier pour toi, dit-elle, rêveuse. C'est si important ?

– Oui.

– Très bien. Je lui demanderai. En présentant cela comme un souci de gentilhomme bien né, qui entend aider les petites gens dont il était l'hôte, ça devrait marcher.

– Je les veux tous, dis-je, pas seulement les guerriers. Les filles et les adolescents aussi. Et il faudra leur donner de la nourriture et des armes pour...

– C'est tout ? Tu ne souhaiterais pas que je te décroche la lune, par-dessus le marché ?

– Valika... Je ne pourrais pas supporter... Je t'en prie...

Elle capitula, en soupirant comme une mère indulgente à un caprice d'enfant.

– Très bien, cœur tendre ! Il les relâchera, et il pourvoira à leurs besoins... Mais je te préviens, il en attrapera d'autres pour les remplacer !

– Je sais... Il faudrait tuer ce monstre...

– Mon petit Jason, tu es gentil, et je crois que je t'aime bien, mais ton manque de réalisme est effarant ! Crois-tu pouvoir changer ce monde à toi tout seul ? Et que tout s'arrangera si tu supprimes un bourreau ? Ils sont innombrables, ici... Médite un peu, ça te fera du bien. Je dois m'en aller.

Elle me quitta, et je suivis son conseil. Je méditai. Elle avait, hélas, tristement raison. Je ne pouvais changer les coutumes de Mal vie. Une poignée de colons s'y était installée. Trop peu nombreux, coupés de la planète mère, ils avaient régressé. Et leurs descendants s'étaient multipliés, oubliant la technique pour repartir de zéro. A présent, Terra s'intéressait de nouveau à ses enfants perdus. Mais la civilisation ne s'attrape pas comme une maladie contagieuse, par simple contact. Avec le temps, par ses rapports avec l'extérieur, Malvie progresserait, mais lentement.

Ce qui n'était quand même pas une raison pour renoncer à toute intervention personnelle, là où elle pouvait être utile. Que je puisse, au moins, modifier ce qui se passait juste sous mes yeux...

Dûment vêtu d'écarlate, M. le Baron présidait une longue table de psittacidés. J'en faisais partie, y compris sur le plan plumage. J'étais harnaché d'un costume à broderies et rubans, d'un vert atroce. Avec mes cheveux roux, le résultat était croquignolet ! Je m'étais vu, dans une glace prêtée par Valika. A rire ou à pleurer, suivant les goûts...

Les perroquets jacassaient d'abondance. Grâce au casque d'enseignement que Valika transportait dans ses bagages j'avais appris leur langue. En ce moment, j'avais tendance à le regretter. Je n'aurais rien perdu à ignorer le sens de ces propos basés sur le snobisme et la suffisance.

Les psittacidés, parents et amis du Baron, se ressemblaient tous à mes yeux. Mêmes tenues rutilantes, même morgue, et même comportement servile dans leurs rapports avec le maître du château.

Certains d'entre eux avaient dû assister à la séquence Jason-contre-la- plante, mais j'ignorais lesquels. Personne ne faisait jamais la moindre allusion à ce qui semblait être un épisode peu ragoûtant de

mon passé. Sujet tabou, et le Baron lui-même s'était excusé en quelques mots à peine de « s'être mépris sur ma qualité ». Rien de plus.

Depuis, j'étais son hôte, considéré comme un égal. Un égal à qui l'on avait accordé volontiers la satisfaction d'un petit caprice : la libération des derniers membres de la tribu. Quelle importance ? Les « sauvages » sont nombreux, et faciles à capturer...

Mes contacts avec Gresselk me contraignaient à employer la totalité de mes ressources de diplomatie. Je le haïssais. J'avais pu pardonner à Barberousse la séance des coupures. Il s'agissait d'un rite de passage, non d'un acte gratuit. Et sous sa férocité de primitif, Ikolaker avait eu un cœur généreux. La cruauté du Baron, par contre, s'enracinait dans une âme marécageuse.

Je ne supportais Gresselk qu'avec difficulté. Il me répugnait, comme m'aurait répugné un animal vicieux logeant dans un cloaque. Je cachais haine et dégoût sous un masque de politesse gelée, qui convenait d'ailleurs fort bien. Dans ce milieu de nobles pétris de suffisance, une courtoisie distante semblait être de règle.

Valika avait accepté de me ramener sur Terra, mais elle ne modifierait en aucun cas ses projets pour moi. Elle attendait la livraison de marchandises commandées par le Baron, ce qui, compte tenu d'un mode de transport à base de charrettes et chevaux, prendrait du temps. Bon gré mal gré, il faudrait bien que je patiente aussi. Je ne savais où se trouvait le navire de Valika, dissimulé « quelque part dans une zone déserte des montagnes de Reitz ». Mon sort était lié au bon vouloir de ma Libre-Commerçante, et elle ne hâterait certes pas son départ d'une minute pour me faire plaisir.

Elle m'appréciait comme amant. Etant donné son caractère, cela n'allait pas loin. Elle aurait apprécié exactement de la même façon n'importe quel mâle satisfaisant sur le plan sexuel. La sentimentalité ne s'inscrivait pas dans les mœurs de Valika. Je n'avais jamais rencontré femme plus dure, plus sûre d'elle, et plus totalement indépendante. Quelles que soient les circonstances, Valika n'agirait jamais que pour servir ses propres intérêts. Je la ménageais, la sachant parfaitement capable de m'abandonner sur place si elle le jugeait préférable. Sans regrets comme sans remords.

Elle-même ménageait le Baron, et m'avait sèchement prié de ne pas « compliquer mes relations avec Gresselk ».

J'avais une énorme envie de rentrer enfin chez moi, et, en conséquence, je ménageais moi aussi le Baron, et m'obligeais à lui faire relativement bonne figure.

Heureusement, depuis mon accession à la gentilhommerie, il n'y avait pas eu de nouveau « spectacle ». Même mon intense désir de retourner sur la Terre n'aurait pu me pousser à cette tolérance-là. Je supposais que Valika avait dû freiner le Baron dans ce domaine, en prétextant qu'il serait plus courtois de ne pas m'imposer une représentation me rappelant ma honteuse situation précédente.

Valika occupait l'autre bout de la table, face au Baron. Elle parlait aux invités, avec la bonne grâce d'une parfaite hôtesse. Ses rapports avec Gresselk me surprenaient tout de même un peu. Quelques mois par an, Valika habitait ce château malvien, dans un but strictement commercial. Et, durant son séjour, elle jouait les maîtresses de maison, exactement comme si elle avait été l'épouse de Gresselk. Une épouse vagabonde, qui ne résidait que bien peu de temps dans son domaine.

Gresselk semblait accepter de bonne grâce cette situation de mari quelque peu délaissé. En fait, il était célibataire. Subjugué par les merveilleux gadgets terriens qu'elle lui procurait, le Baron avait placé Valika sur un piédestal glorieux. Et il devait être flatté qu'une si noble Dame, jolie de surcroît, consentît, même occasionnellement, à présider sa table, recevoir ses invités, et partager son lit.

Etonnante situation quand même, au moins à mes yeux. Les psittacidés la trouvaient d'évidence toute naturelle, et ils s'adressaient à Valika avec la même déférence que celle réservée au Baron. Parmi la noblesse du lieu, Gresselk se classait au moins à l'équivalent d'un Duc, pour autant que je pouvais en juger. Mais il restait et resterait pour moi le « Baron ».

Pour échapper aux voix criardes des convives, je me concentrais sur mon assiette. La nourriture était bonne, plutôt raffinée compte tenu du lieu, mais d'une abondance à écœurer. Je bornais mon appétit, et évitais les excès.

Le repas achevé, Baron et invités, congestionnés par l'abus de solide et liquide, se retirèrent pour une sieste digestive.

Valika et moi, qui mangions raisonnablement, et n'avions pas l'habitude de dormir après le déjeuner, nous décidâmes pour une promenade dans les jardins.

Nous musardâmes au hasard des allées, en bavardant.

La succession des jardins descendait en pente douce vers le mur d'enceinte. Le ciel était clair, le soleil tiède, et un petit vent folâtrait dans la longue jupe de Valika. L'aumônière accrochée à la chaîne qui encerclait ses hanches se balançait au rythme de ses pas.

Valika portait du rouge, moi du vert, et la grande lumière rendait plus agressif le heurt de ces couleurs crues.

– Nous devons, dis-je, ressembler à un couple de perruches.

– A Rome, mon petit Jason, dit en riant Valika, il vaut mieux s'habiller comme les Romains. D'ailleurs, ces vêtements ne sont pas laids. Tu trouves que ma robe ne m'avantage pas ?

– Tu es belle à pousser un régiment d'ascètes dans l'hédonisme, et tu le sais très bien.

– Un peu de charme est utile, pour une Libre-Commerçante.

Valika ne plaisantait qu'à peine. Sa beauté faisait partie de ses atouts, et elle l'utilisait comme telle si nécessaire.

Nous arrivions à proximité du mur d'enceinte. Une âcre odeur de ménagerie nous assaillit. Le Baron gardait là une douzaine de fauves en cages.

Mirkat envahit ma mémoire, avec une pénible acuité. Le Baron utilisait à l'occasion ces fauves pour pimenter ses distractions. Le jeune guerrier avait été dévoré par l'un d'entre eux. En cet instant, ma haine pour le Baron se dilatait jusqu'à m'emplir les yeux de taches rouges. Mon désir de quitter ce château maudit se faisait frénétique.

– Valika, suppliai-je, quand partirons-nous ?

– Quand j'aurai réceptionné les marchandises que j'attends. Et à ce propos, mon petit Jason, je voudrais te donner un conseil. Tu hais Gresselk. Tu ne le caches pas trop mal, mais, à l'occasion, ça se devine quand même. Je te le répète : sois prudent ! Gresselk est un remarquable salaud, mais pas un imbécile. Il t'a classé gentilhomme. Un caprice dicté par la mauvaise humeur pourrait te déclasser... Si nous devons en arriver là, il me serait impossible de t'aider...

– Je suis persuadé, dis-je, que tu caches un énérg quelque part.

– Possible, mais je ne l'utiliserai pas contre Gresselk. J'ai pris des risques pour établir avec lui de bons rapports, et comme fournisseur, il me sert bien.

– Les Gresselk sont rares, dis-je, et les Jason nombreux.

– Exactement, répondit ma cynique compagne. Tâche de ne pas l'oublier !

– Je me demande, dis-je, malgré moi un peu amer, pourquoi tu prends la peine de me mettre en garde ?

– Mais parce que je t'aime bien, mon petit Jason.

– Comme étalon ?

– Entre autre.

– Et si je n'étais plus à ta disposition ?

– Tsst, tsst ! C'est vilain de bouder ! D'ailleurs, je n'aurais pas grand-peine à te faire changer d'avis, non ?

– Tu es vraiment très sûre de toi, hein ?

– Je ne devrais pas l'être ?

La garce ! Irritante, excitante... Elle me manœuvrait à sa guise. Je n'étais pas de taille... Aucun homme ne le serait jamais.

Elle me souriait, ses yeux d'ambre clair emplis d'une feinte innocence.

– Ne te fâche pas, Jason, ça n'en vaut pas la peine. Viens plutôt faire un tour dans le labyrinthe.

Le labyrinthe, un entrelacement de haies trop petit pour que l'on risque vraiment de s'y égarer, abritait à l'occasion nos rapprochements intimes.

J'aurais pu refuser la proposition, et mon amour-propre m'y poussait, mais à quoi bon ? Valika obéissait à sa nature, ni plus, ni moins. Pourquoi l'aurais-je voulue différente ? Elle ne jugeait pas utile de porter un masque pour moi.

Mieux valait y voir un avantage. Et par-dessus tout, j'avais envie d'elle. Sur le plan sexuel, elle était irrésistible.

Nul tranquillisant chimique ne vaut une séance de gymnastique amoureuse. J'étais totalement détendu, et ma belle compagne avait cessé de m'irriter. Je la regardais se baisser pour ramasser sa robe. Elle avait un corps harmonieux, parfait dans les proportions. Ses mouvements faisaient jouer sous la peau des muscles longs de pouliche.

– Rhabille-toi, Jason, dit-elle. Gresselk dort peu. Il ne prolonge jamais sa sieste. Il vaut mieux rentrer.

– Est-il jaloux ? demandai-je.

– Je ne sais pas. Il n'a jamais manifesté le moindre symptôme de jalousie, mais, jusqu'ici, je ne lui en avais pas donné l'occasion. Ces petits nobliaux bouffis de vanité qui composent sa cour ne m'ont jamais tentée... De plus, je ne connais pas réellement Gresselk. Il est beaucoup trop tortueux. Je peux prévoir certaines de ses réactions, mais pas toutes...

– En ce cas, dis-je, peut-être prends-tu un risque excessif pour une histoire épidermique.

– C'est possible... Mais le risque pimente l'action, mon petit Jason... Tu as peur ?

Elle souriait, moqueuse, ses yeux d'ambre clair étirés d'ironie.

Je renouais les innombrables rubans de ma veste, à nouveau envahi d'irritation.

– Oui, dis-je sèchement. J'ai peur. Je voudrais rentrer chez moi. Bien vivant.

Valika rattachait sur ses hanches la chaîne de son aumônière.

– En ce cas, dit-elle, filtrant son regard sous ses cils, tu vas me repousser vertueusement la prochaine fois que je te ferai des avances ?

– Le risque pimente l'action, répondis-je, ironique à mon tour.

Je m'éveillai avant l'aube, tiré du sommeil par une sensation de malaise : acidité stomacale, et oppression. Pas difficile d'attribuer cette gêne à des problèmes de digestion.

La veille au soir, j'avais participé à un banquet offert par le Baron à une multitude d'invités. Et pour tromper l'ennui d'un repas interminable, j'avais nettement trop mangé et trop bu.

J'allumai ma chandelle et me levai, pour vider à demi une cruche d'eau. Le liquide gargouilla dans mon estomac, sans m'apporter grand soulagement. J'avais l'impression de ne pas pouvoir respirer.

Je m'approchai de la fenêtre. La lune de Malvie brillait dans le ciel noir. Une lune de grande taille, qui devait posséder une atmosphère. Elle se présentait sous l'aspect d'un disque coloré de blanc, de bleu et d'ocre, et non sous l'éclat doré d'un monde mort.

Les étoiles clignotaient, lointaines et froides. La mienne, Sol, n'était pas visible d'ici. Ce ciel aux constellations étrangères fit naître en moi un intense sentiment de nostalgie. La terre... La retrouverais-je jamais ?

Je me secouai. Décidément, j'avais trop mangé. Et ma digestion pénible me poussait aux idées noires.

La flamme de la chandelle projetait sur les murs des ombres mouvantes qui me semblaient hostiles. Je décidai de sortir, et de chasser la mélancolie par une promenade à cheval.

Le Baron m'avait aimablement fourni une garde-robe adaptée à ma nouvelle situation de gentilhomme. Je tirai d'un placard un costume de peau et une chemise mousseuse de dentelles baptisés vêtements de chasse, et je m'habillai.

Quand je sortis dans la cour, une ligne plus claire dans le sombre du ciel annonçait la venue de l'aube. Les oiseaux commençaient à pépier.

La domesticité était déjà levée. Un palefrenier me sella une jument

grise, et alla dire aux soldats de m'ouvrir la petite porte.

Les uniformes rouges s'empressèrent également à me satisfaire. Un possesseur de grade me demanda si j'avais déjeuné. Sur ma réponse négative, il multiplia des propositions en vue de me remplir l'estomac. Mes refus le surprirent, mais il s'inclina, un peu inquiet.

Des soldats aux lingères, tous les serviteurs du Baron se comportaient de la même façon : attitude déferente, sinon servile, et réactions d'esclaves soumis. Mes quelques tentatives d'approche amicale avaient déclenché des réflexes de peur. En essayant de les traiter en êtres humains, je les terrifiais. J'avais renoncé. Leur conditionnement était trop profondément enraciné. De plus, la cruauté de leur maître les faisait vivre dans la crainte.

Chaque fois que mes pensées me ramenaient à la monstruosité de Gresselk, j'avais davantage envie de serrer son cou jusqu'à ce que toute vie soit éteinte.

Ma jument trottait, en descendant une pente herbeuse. Le ciel se colorait de rose-mauve. Une buée de vapeurs diffuses montait du sol humide.

Je prenais plaisir à la promenade, au calme frais de l'aube, au parfum de la végétation mouillée. Le soleil levant exaltait la gamme des verts bleuissant. La rosée emperlait les longs brins de l'herbe.

Ma jument, d'humeur gaie, ne se contentait plus de son trot régulier, et je lui permis de se lancer dans un galop joyeux. Soudé à ma monture, en parfaite liaison avec elle, je devenais centaure.

Sur terre, j'avais appris à monter dès l'enfance, et j'en avais gardé le goût. Les promenades à cheval figuraient au nombre de mes distractions, et j'étais bon cavalier. Au reste, si je n'avais rien su de la science équestre, mon Ecole de Diplomatie me l'aurait enseignée. Elle s'inscrivait parmi celles que devait connaître un jeune ambassadeur destiné à des mondes arriérés. Comme bien d'autres animaux terriens, le cheval a suivi l'homme dans ses déplacements. Et, invariablement, sur les planètes rétrogrades, il a repris sa première place comme moyen de transport.

J'entrais avec ma jument dans une forêt, sans lui faire ralentir l'allure. Je me couchai sur l'encolure pour éviter les branches.

Quand ma monture se fatigua de serpenter entre les troncs, de sauter par-dessus buissons et arbres morts, je me découvris bel et bien perdu, sans la moindre idée de la direction à suivre pour revenir au château. Et je maudis ma stupidité. Les bois où j'étais entré s'étendaient sur des kilomètres, et nul chemin ne les traversait.

J'aurais sans doute pu me repérer à peu près au soleil, s'il n'avait eu, durant sa promenade, la malignité de s'enfouir sous une épaisse couche de nuages.

Je fis une tentative de petit poucet : après avoir attaché ma jument à une branche basse, je grimpai au sommet d'un grand arbre. Mais je ne vis pas le château de l'ogre. Rien n'apparut, qu'une mer de feuillage, bercée par le vent d'une houle paisible...

Je passais la majeure partie de la matinée à errer au hasard dans ce désert feuillu. La forêt me semblait devenue hostile et sombre. Elle se figeait, dans son immuable décor d'arbres coralliens, de bois mort, de mousse, de plantes rampantes aux feuilles d'un rose frais d'églantine. Le sol rocheux montait et descendait. J'espérais un ruisseau, dont je pourrais suivre le cours. J'espérais une trouée dans les nuages, une sente, un chasseur ou un bûcheron...

Ma jument obéissait docilement aux rênes, mais elle devenait un peu nerveuse. D'évidence, la promenade commençait à lui sembler longue. J'étais du même avis.

Je finis par comprendre l'étendue de ma sottise. Les chevaux ne se perdent pas, leur instinct leur tient lieu de repères. Ma monture connaissait sûrement mieux que moi la direction de son écurie.

Je lâchai les rênes, et laissai ma jument choisir son chemin.

Elle se lança dans un petit galop souple, en ayant l'air de très bien savoir où elle voulait aller. Et me ramena, pas très vite mais plus rapidement que je ne l'avais espéré, à l'orée du bois. Devant moi, le château se découpait sur l'horizon.

Décidément, j'avais encore beaucoup trop de réactions *civilisées*. Un Malvien aurait pensé de suite à laisser la jument retrouver le chemin. Conclusion : j'étais un Terrien stupide.

Le château se dressait sur une butte. Je remontai la pente, en suivant un tracé d'ornières qui creusaient une piste dans l'herbe. Ma jument, qui sentait le picotin proche, aurait volontiers galopé. Je ne le lui permis pas. Elle s'était suffisamment fatiguée comme ça.

J'arrivai près d'un bosquet quand une voix sortit des arbres :

– Seigneur Jason !

J'arrêtai la jument, qui rechigna.

Méline, la jeune domestique qui servait de chambrière à Valika, me faisait des signes affolés.

– Vite ! Seigneur Jason, fais entrer ton cheval sous les branches. Il ne faut pas qu'on te voie du château !

Le visage rond de Méline exprimait l'angoisse.

Ses yeux rouges et ses paupières enflées témoignaient d'un chagrin récent.

J'étais très étonné. Je mis pied à terre, et tirai la jument sous les arbres pour l'attacher à une branche.

– Que se passe-t-il ? demandai-je.

Je n'avais eu avec Méline que des rapports lointains. Toutefois, lors de nos quelques contacts, elle m'avait semblé moins effarouchée que le reste du personnel. Elle souriait volontiers, et ne paraissait pas, comme les autres, terrifiée en permanence. J'avais supposé que Valika l'avait habituée à des rapports plus humains. Méline donnait, du reste, l'impression de beaucoup aimer sa maîtresse.

En ce moment, la petite servante blonde était affolée. Assez pour me tirer par la manche.

– Il faut te cacher, Seigneur Jason. J'ai prié Jacris pour que tu reviennes au château par ce chemin. Je te guette depuis des heures...

– Mais pourquoi ? Qu'est-il arrivé ?

– Les soldats t'attendent. Le Seigneur Gresselk a donné l'ordre de t'arrêter...

La petite blonde se mit à pleurer, et balbutia une phrase incompréhensible. Je réprimai une envie de la secouer, et contrôlai ma voix pour questionner :

– Qu'est-ce qui se passe ? Raconte-moi !

– Oh ! Seigneur Jason !... Je ne sais pas comment te dire... Dame Valika... Elle est morte... Le Seigneur Gresselk l'a tuée !

Méline éclata en sanglots désespérés, et cacha son visage dans ses mains.

J'étais pétrifié. Et envahi par un flot de chagrin aigu. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas su à quel point Valika m'était chère...

Tuée par Gresselk... Gresselk ! Le fils de putain maudit ! Une flambée de colère se mêla à ma peine.

Je dus me contraindre pour parler doucement à Méline, afin de tirer d'elle des explications. Ses sanglots bruyants s'apaisèrent peu à peu. Elle raconta :

– Pardonne-moi, Seigneur Jason, si je te parle de... Enfin, je veux dire... Un jardinier t'a vu avec Dame Valika dans le labyrinthe. Il l'a raconté. Ça a fait jaser, tout le monde en parlait, aux cuisines, aux écuries, à la lingerie, partout... C'est venu aux oreilles de l'intendant...

Il est mauvais comme un rassul. Il a tout répété au Seigneur Gresselk. Mais cela, je ne l'ai su qu'après...

– Après quoi, Méline ?

Mes nerfs m'obéissaient mal. Et l'effort que je m'imposais pour ne pas secouer brutalement la petite blonde faisait frémir mes mains. Je craignais de l'effrayer, et de ne plus rien tirer d'elle.

Méline levait vers moi des yeux à nouveau débordants de larmes. Elle était petite, potelée, et ne devait guère avoir plus de 16 ans.

Malgré sa jeunesse, elle comprit quand même en partie ce que je ressentais.

– Pardonne-moi, Seigneur Jason. Je ne raconte pas bien. Mais j'ai tant de peine que je n'ai plus ma tête... Voilà. Je brossais les cheveux de Dame Valika. Nous étions dans sa chambre. Le Seigneur Gresselk est arrivé. Il était furieux ! Il m'a chassée de la pièce. Il m'a ordonné d'aller à la lingerie, mais je suis restée derrière la porte, pour écouter. J'avais peur pour Dame Valika !

Pour désobéir aux ordres de son cruel Seigneur, et rester aux aguets derrière la porte, Méline avait sûrement beaucoup aimé sa maîtresse.

– Dame Valika était si bonne ! Jamais elle ne m'a battue. Et quand elle revenait de ses voyages, elle me rapportait toujours un présent.

Un présent. Une babiole terrienne... Et un peu de gentillesse... « jamais elle ne m'a battue ». Si peu de chose, pour enchaîner ce cœur si simple... Une caresse à un chiot qui n'avait l'habitude que des coups de pied...

– Ils se sont disputés, reprit Méline. Oh ! une dispute terrible ! Le Seigneur Gresselk criait. Il insultait Dame Valika. De vilains noms... Il disait qu'elle était libre d'agir à sa guise durant ses voyages, mais qu'il n'admettrait pas qu'elle se souille sous son toit en... Je préfère ne pas répéter...

Méline me ménageait, mais je devinais aisément les commentaires du Baron.

– Continue, Méline.

– Le Seigneur Gresselk a dit qu'il te ferait écorcher vif, et que Dame Valika serait fouettée comme la chienne qu'elle était. Dame Valika a répondu par des railleries. Elle s'est moquée du Seigneur Gresselk. Elle l'a accusé de... de ne pas être un homme.. Elle riait.

J'imaginai fort bien la scène. Valika ironique, mordante, reprochant au Baron ses faibles capacités amoureuses... Sachant la

partie perdue pour elle sur le plan commercial, elle s'était offert le luxe de dire à Gresselk ce qu'elle pensait réellement de lui, sans se soucier de le pousser à bout... Elle ne le craignait pas. Elle avait un énérg dans son aumônière. Elle ne me l'avait pas avoué, mais la soupçonnant d'en avoir un, et supposant que, pour assurer sa protection, elle le porterait sur elle en permanence, j'avais palpé l'aumônière discrètement. L'énerg était bien là, fort reconnaissable au toucher.

– Dame Valika n'avait pas peur du Seigneur

Gresselk, continuait Méline. Mais moi, en l'écoutant se moquer ainsi, j'étais folle de tersetir. Ce qu'elle lui disait... Aucun homme ne l'aurait supporté... Il y a un petit trou dans la porte, là où un nœud de bois a sauté. J'ai regardé. Ils étaient l'un en face de l'autre comme des bêtes qui vont se battre. Le Seigneur Gresselk était livide. Dame Valika riait. Ses yeux... On aurait dit ceux d'un démon... Elle a mis la main dans son aumônière. Soudain, le Seigneur Gresselk a avancé d'un pas. Si rapidement que j'ai à peine eu le temps de le voir bouger. Dans le même mouvement, il a frappé Dame Valika au visage. Un coup très violent ! Dame Valika a été projetée en arrière, et son crâne a heurté l'angle de la cheminée...

Pauvre Valika, morte d'une erreur. Pour avoir sous-estimé la rapidité du Baron... Elle l'avait rendu fou de rage, délibérément, et lui l'avait frappée au moment même où elle cherchait son énérg... Son crâne avait été projeté sur un angle de pierre...

Méline sanglotait. Elle fit un effort pour continuer son récit.

– Je n'ai pas compris tout de suite qu'elle était morte. Le Seigneur Gresselk non plus. Il lui a donné des coups de pied. Dame Valika ballottait... Quand le Seigneur Gresselk l'a retournée, j'ai vu ce trou, avec de la cervelle et du sang... Je pleurais trop fort... J'ai eu peur d'être entendue, je me suis sauvée... Dame Valika... Elle était si bonne...

Non, pas méchante, mais pas bonne comme le croyait cette petite servante. Terrienne, simplement, et sans aucun goût pour la cruauté. Ce qui faisait toute la différence...

A présent, elle était morte. Sa beauté... Son rire moqueur... Ses yeux d'ambre limpide... Son joli visage au front têtue... Son corps fait pour prendre et donner du plaisir...

La blessure faisait très mal.

– C'est après que j'ai pensé à toi, Seigneur Jason. Dame Valika n'aurait pas voulu que tu sois écorché vif... Je t'ai cherché. Un palefrenier m'a dit que tu étais sorti à cheval, et que les soldats

avaient l'ordre de t'arrêter dès que tu reviendrais. Alors je suis venue t'attendre ici, pour te prévenir...

Tout simplement, dans la générosité de son cœur. Et en prenant de gros risques, compte tenu de l'âme noire de Gresselk.

– Méline, dis-je, je te dois ma vie. C'est bien peu que de te dire merci. Je voudrais pouvoir faire plus, mais je n'ai rien pour...

– Je l'ai fait pour Dame Valika et pour toi, Seigneur Jason, parce que tu es bon aussi.

Méline repoussait avec indignation toute idée de récompense.

– Que vas-tu faire, Seigneur Jason ?

Faire ? Jusque-là, je n'y avais pas pensé. La

question de Méline me fit prendre pleine conscience de ma situation. Je ne savais où était caché le navire. Mon espoir de retourner sur la Terre était aussi mort que Valika. J'étais à nouveau perdu dans le désert, démuné de tout...

Mais non ! Pas démuné de tout ! Valika avait eu des bagages terriens. Et un énerg. Dans ce monde, une arme énergétique ferait de son possesseur l'égal de Dieu. Il *fallait* que je récupère cette arme surpuissante. Et pour d'autres raisons que ma protection personnelle. Que Gresselk découvre l'énerg, et lui deviendrait un Dieu du Mal très représentatif...

Méline attendait ma réponse, les yeux inquiets.

– Sais-tu, demandai-je, où se trouve à présent l'aumônière de Valika ?

– Non, Seigneur Jason. Est-ce important pour toi ?

– Très. Elle contient quelque chose que Gresselk ne doit absolument pas découvrir. Quelque chose qui le rendrait encore plus mauvais qu'il ne l'est. Il faut que je trouve un moyen pour rentrer au château sans être vu. En connaîtrais-tu un ?

– Seigneur Jason ! Tu n'y penses pas ! S'ils te prennent... Je vais chercher l'aumônière !

Pouvais-je accepter cette offre ? La solution était parfaite pour moi, évidemment, mais pour elle ?

– Ne courrais-tu pas trop de risques ? demandai-je.

– Je ne crois pas.

– Essaye, alors. Mais je t'en prie, n'attire pas l'attention de Gresselk ! Je ne me pardonnerais pas de t'entraîner dans mes ennuis.

– C'est un mauvais maître, Seigneur Jason, mais je sais comment faire pour qu'il ne me voit pas. Ne t'inquiète pas, je serai prudente. Attends-moi ici. Je reviendrai le plus vite possible.

– Prends ton temps, Méline, et surtout, évite les risques !

La petite servante s'en fut, au pas de course, en remontant sa jupe sur ses jambes nues. Je la suivis des yeux jusqu'à ce que sa silhouette, rapetissée, disparaisse derrière un angle de muraille.

Méline n'avait pas franchi le grand portail où veillaient les soldats. Elle devait connaître une entrée plus discrète.

Je lui souhaitai bonne chance, avec ferveur.

Deux bonnes heures avaient dû s'écouler. Le ciel restait sombre, masqué d'épais nuages. J'avais

trouvé l'attente longue, tout entière faite de pensées sinistres.

Je ne parvenais pas à admettre la mort de Valika. Il me semblait la sentir toute proche, vivante, moqueuse : « Alors, mon petit Jason ? » Le *petit Jason* désespérait. Par moments, j'avais la certitude d'avoir envoyé Méline à la mort, et de n'être moi-même qu'en sursis. Que Gresselk en vienne à la soupçonner, et il saurait tout ce qu'elle savait...

Mais la petite blonde revint, pour l'heure saine et sauve, essoufflée et rouge d'avoir couru.

– Vite, Seigneur Jason ! Tu dois partir d'ici. Le Seigneur Gresselk est surpris que tu ne sois pas rentré. Il suppose que tu as eu un accident. Il a donné aux soldats l'ordre d'attendre encore une heure, puis de partir à ta recherche.

– As-tu trouvé l'aumônière ?

– Non, mais je sais où elle est. Le Seigneur Gresselk a fait transporter dans sa chambre toutes les affaires de Dame Valika, sauf ses robes.

Le maudit fils de garce ! Qui entendait fouiller attentivement dans les possessions de Valika, pour ne pas laisser échapper le plus infime gadget terrien. Si ce n'était déjà fait, il trouverait l'énerg ! En plus, j'allais être traqué... « Partir d'ici ». Excellent conseil, mais pour aller où ?

– Hâtons-nous, Seigneur Jason ! Il faut libérer la jument. Elle rentrera seule aux écuries, ils penseront qu'elle t'a désarçonné, et ils chercheront loin d'ici. En attendant qu'ils abandonnent les recherches, je pense que le mieux serait que tu te caches dans les caves du château. Je t'y conduirai. C'est la meilleure solution.

Pas seulement la meilleure, mais à mon avis la seule. Méline n'avait sûrement jamais lu Edgar Poe, mais son idée se basait sur l'astuce de *La lettre volée*. Quelle meilleure cachette que celle où nul ne penserait à me chercher ?

Méline libéra la jument, lui mit les rênes sur le cou, et lui cingla la croupe d'une branchette. La bête partit au galop, droit sur le château.

La petite blonde m'entraîna vers l'arrière du bosquet. Nous commençâmes par nous éloigner du château, et revînmes ensuite vers lui en l'abordant sous un autre angle, ce qui nous masqua aux yeux des gardes du portail.

– Ne prends-tu pas trop de risques, Méline ?

– Je suis sûre que non. J'ai la clé de la petite porte de la Tour Nord. Par son escalier, on peut descendre directement aux caves.

– Tu as volé cette clé ?

Méline rit.

– Oh non ! Le ferronnier a fait ce double depuis longtemps. Nous le cachons dans un creux que nous connaissons tous, et quand nous voulons sortir sans être vus... Notre maître est mauvais, Seigneur Jason, alors nous nous entraïdons.

« Nous ». Nous les petits, nous les humbles, qui n'avons que la ruse pour nous défendre. Et l'entraide...

Merci à ce « nous », et à la chance !

Odeur de vin et de moisissure, fraîcheur humide, trottements de rongeurs. J'attendais, assis derrière un foudre vide, en compagnie d'un tronçon de bougie. Je guettais les bruits, prêt à souffler la flamme si nécessaire. J'avais mon briquet terrien dans une poche, mon couteau à lame vibrante dans l'autre. Peu de choses, pour affronter Malvie, dont je sentais bien la cruelle hostilité... Avec ceci en plus, quand même : l'aide d'une petite servante au cœur généreux.

Méline m'avait promis de revenir à la nuit, avec de la nourriture et de l'eau. Elle m'avait assuré qu'elle ne volerait rien (la cuisinière gardait des restes pour « nous »), mais je l'imaginais courant de grands risques. Pire, je me proposais de lui demander d'en courir de plus grands encore.

Seul dans cette cave, à ruminer mes pensées, j'étais parvenu à cette conclusion : je *devais* au moins tenter de récupérer l'énerg. Et tenter, par la même occasion, de tuer le Baron. Valika aurait voulu que je la venge, mais surtout, Gresselk^vait accumulé bien suffisamment de mauvaises actions. Il s'était lui-même déclassé, passant de Tête humain à la vermine. En ce qui le concernait, mes scrupules de civilisé

n'étaient plus de mise. Au reste, je n'en avais plus tellement. Je ne pouvais rencontrer Gresselk sans ressentir, chaque fois, une violente envie de tuer... Lorsque la justice n'existe pas, il faut la faire soi-même, sinon le mal s'étale, et contamine tout. Gresselk était un « nuisible », au vrai sens du terme. L'éliminer serait faire œuvre de salubrité.

Je connaissais une partie du château, pas sa totalité, et il était très vaste. Je pensais demander à Méline de me guider.

Je patientais, refoulant cette voix égoïste qui répétait avec insistance : « Tu vas courir le risque non seulement de mourir, mais de mourir par la torture. Et pourquoi ? Gresselk aura l'énerg. Et après ? S'il l'utilise souvent, en quelques mois, un an au plus, il en épuiera la charge. Venger Valika ? Elle était avant tout réaliste. Elle te dirait de renoncer. Le danger est trop grand, et le prix à payer si tu échoues trop élevé. »

L'autre voix, celle qui ne s'appuyait pas sur des bases de peur, répondait : « En quelques mois, l'énerg tuera des milliers d'innocents, et le Baron Rouge installera dans ce pays une dictature qui durera autant que lui. Valika était réaliste, mais pas lâche. Elle n'aurait pas renoncé par couardise. »

Mes pensées s'opposaient, mais je n'étais pas indécis. J'allais essayer, rien de plus, rien de moins... J'avais toujours mon petit couteau. Il était devenu un fétiche, et un symbole de chance.

Mais, chance ou non, je pensais à nouveau qu'il trancherait mon propre cou, s'il devait ne me rester que cette ressource-là...

Je n'entendis pas arriver Méline, qui circulait très silencieusement sur ses pieds nus. La clarté de sa bougie qui approchait me fit souffler la mienne, et je me tapis derrière mon gros tonneau.

Je reconnus la petite blonde lorsqu'elle fut assez proche, et je sortis de ma cachette.

– Je t'ai apporté à manger, Seigneur Jason.

Elle me tendait un sac de toile. J'y trouvai du pain, un morceau de venaison, et un cruchon bouché d'une cheville de bois.

J'étais affamé, et je commençai à manger, durant que Méline me racontait à voix murmurée les dernières nouvelles.

– Le Seigneur Gresselk a été très déçu quand les soldats sont revenus sans t'avoir retrouvé. Il leur a ordonné de reprendre les recherches demain dès l'aube, et de ne pas rentrer sans toi. Il te veut de préférence vivant, et a promis une grosse récompense en cas de réussite.

Le cher Baron ! Quelle envie il devait avoir d'exercer sur moi ses fantaisies de sadique.

Je déglutis une grosse bouchée de viande hâtivement mâchée, et demandai :

– Méline, je dois entrer dans la chambre de Gresselk. Vois-tu comment je pourrais m'y prendre ?

Les yeux clairs de la petite blonde s'élargirent d'effroi.

– Tu ne peux pas faire ça ! Ce serait affreusement dangereux ! C'est pour cette aumônière ?

– Pour l'aumônière, et aussi parce que j'ai l'intention de tuer cette vermine !

Méline resta un moment muette, puis son visage s'éclaira de compréhension.

– Tu veux venger Dame Valika ! Tu l'aimais beaucoup ?

L'avais-je aimée ? Sans doute, d'une certaine façon et sans en être vraiment conscient. J'aurais pu jurer qu'elle m'était indifférente, et sa mort m'avait appris qu'en réalité, elle comptait pour moi. Sa disparition me blessait, profondément.

Méline comprit que le sujet m'était pénible, et ne reposa pas la question à laquelle je n'avais pas répondu.

– Je ne sais pas, dit-elle, comment tu pourrais entrer chez le Seigneur Gresselk. Qu'il soit dedans ou dehors, il ferme sa porte à clé. Et il garde dans sa poche une arme qui tue à distance comme celle des soldats, mais toute petite. Dame Valika la lui avait offerte...

Un petit pistolet de gousset. Fabriqué sur Terre, mais sûrement aussi archaïque que les fusils. Valika n'avait certainement pas pris plus de risques là qu'ailleurs. Il ne tirerait qu'une balle à la fois... Je n'en étais pas effrayé. Si je devais échouer, mieux vaudrait cette mort-là que celle que me réserverait Gresselk s'il me prenait vivant.

La serrure close m'ennuyait davantage. Tailler le bois autour avec mon couteau était envisageable, mais, même avec une lame à vibrations, l'opération prendrait du temps, et serait bruyante.

Je calculais...

– Méline, demandai-je ; sais-tu quelle heure il est ?

– Plus de dix heures, Seigneur Jason. Avant de venir, j'ai attendu que tout le monde soit couché.

Plus de dix heures. Tard, en effet, pour des Mal viens vivant au rythme du soleil. Le château tout entier devait dormir. Essayer de bâtir un plan

à distance était inutile. Il fallait que-je me rende sur place, pour examen, avant de pouvoir prendre une décision.

– Méline, je voudrais que tu me guides jusqu'à la partie du château que je connais. Est-ce possible ? Par un chemin discret ?

– Oui. Les caves communiquent toutes, on peut passer par là.

– Il n'y a pas de gardes ?

– Uniquement à la grande porte, Seigneur Jason. Pas ailleurs.

Evidemment. Gresselk était bien trop puissant Seigneur pour craindre quoi que ce soit dans sa propre maison. Il faisait garder la grande porte de son domaine, mais plus probablement en raison de coutumes que par peur d'une attaque.

Je suivis mon guide au long d'interminables couloirs souterrains, pour aboutir à une vieille porte qui protesta en furieux grincements contre notre intrusion. Le couloir suivant nous amena à un escalier.

– Voilà, dit Méline, cet escalier monte vers les appartements des Seigneurs. Mais si tu crains de ne pas t'y retrouver, je peux t'accompagner plus loin.

– C'est inutile, Méline, je me débrouillerai. Tu as couru bien assez de risques pour moi, et je t'en remercie, du fond du cœur. Nos chemins se

séparent ici, définitivement. Que je gagne ou perde, nous ne nous reverrons plus. Si je réussis à tuer Gresselk, et à retrouver l'aumônière, je partirai. Sinon...

– Tu gagneras, Seigneur Jason, j'en suis sûre. Jacris t'aidera. Et nous serons tous libérés de ce mauvais. Son frère cadet héritera, et lui est un homme juste.

J'ignorais que le Baron eût un frère. Il ne figurait pas, en tout cas, parmi les psittacidés. Mais s'il s'agissait d'un homme juste, comment

aurait-il pu, évidemment, vivre en compagnie de cette incarnation du Mal que représentait Gresselk...

– Seigneur Jason, supplia Méline, ne veux-tu pas me permettre de t'attendre ici ? Jamais je ne pourrai dormir sans savoir si...

Elle frémissait d'angoisse. Et demandait ma « permission » ! Mais j'avais peur pour elle...

– Je te jure, insista-t-elle, que je ne risque pas plus ici que dans mon lit. Personne ne va jamais aux caves de nuit. Laisse-moi t'attendre, Seigneur Jason, je t'en prie...

Une petite part de tendresse. La seule pour moi dans ce château maléfique... Je capitulai :

– Attends-moi si tu veux. Mais pas pour longtemps. Retourne dans ton lit avant le matin, et efface toutes les traces qui pourraient mener à toi. S'ils me prennent, je ne te trahirai pas. Quoi qu'il arrive !

– Je le sais, Seigneur Jason.

Une absolue confiance. J'aurais aussi bien pu être Jacris en personne. Mais je n'étais qu'un homme, et j'avais terriblement conscience de mes faiblesses...

Je me penchai pour embrasser brièvement ses lèvres.

– Je vais prier pour toi, Seigneur Jason. Que Jacris t'aide et te protège !

J'avais grand besoin, en effet, d'aide et de prières...

Le long couloir aux murailles peintes était vide, mais les statues qui logeaient dans des niches me faisaient quand même sursauter. Derrière les portes qui se succédaient, les psittacidés dormaient, trahissant leur présence par des ronflements occasionnels.

J'avais retiré mes bottes, mes pieds nus se glaçant sur les dalles froides. La petite flamme de ma bougie, que j'abritais de la paume, n'éclairait qu'à peine le chemin hostile. J'aurais beaucoup donné pour une plus pratique lampe de poche terrienne. Je me sentais seul, et misérable. Je me contraignais à progresser, refoulant une énorme envie de retourner sur mes pas, et de renoncer.

Trop de dangers se tapissaient dans l'ombre, prêts à me happer au passage.

Je parvins pourtant sans encombre à la chambre du Baron. Je collai mon oreille au battant, et n'entendis rien. Pas le moindre bruit. Le trou de serrure était noir, ne laissant filtrer nulle clarté. Gresselk dormait-il ?

Avec une lenteur prudente, j'essayai la poignée. Elle joua, peu à

peu, sans grincer, mais me révéla que la porte était bien close. Comme me l'avait annoncé Méline, Gresselk s'enfermait. Tenter de découper le bois autour de cette serrure massive me semblait impossible. Le battant très épais ne céderait pas vite, et pas non plus sans bruit...

Un temps de réflexion me donna une idée. La chambre de Valika touchait celle du Baron. Pouvais-je risquer un passage acrobatique entre les deux fenêtres ? Peut-être... Les pierres de la façade offraient des interstices, que je pourrais au besoin agrandir au couteau. Le risque de tomber n'en ajouterait qu'un à ceux que je courais déjà.

En examinant la porte voisine, je découvris une infime clarté filtrant sous son battant. Je cherchai le trou annoncé par Méline, et me baissai pour y coller mon œil.

Valika, rigide, les mains croisées dans une posture de gisante, était allongée sur son lit, vêtue d'une somptueuse robe de soie dorée. De grosses

chandelles, disposées aux quatre coins de la couche, moiraient le tissu de lumière. Le joli visage figé, plus blanc d'être encadré de mèches noires lissées, me blessa. Valika semblait dormir, les yeux clos, mais la rigidité des lignes disait la disparition de la vie.

Un homme seul présidait à cette veillée funèbre : Gresselk. Il était assis sur une chaise à haut dossier, les mains à plat sur les genoux, si totalement immobile qu'il en paraissait statufié. Pour la première fois, je le voyais vêtu non d'écarlate, mais d'un blanc pur, éblouissant comme une coulée de gel. Il regardait la morte, avec une effrayante concentration. Son visage maigre exprimait une douleur de Satan tourmenté, figé dans son orgueil.

A travers la haine qui me dévorait, la compréhension s'infiltra. Gresselk avait aimé Valika, intensément, profondément, et sa mort le torturait. Il n'avait pas *voulu* la tuer. Peut-être l'aurait-il battue, mais j'en doutais. Elle avait été, dans sa vie, le seul être sur qui jamais il n'aurait exercé son sadisme. Un être à part, unique, irremplaçable... Et il l'avait tuée, accidentellement, pour n'avoir pas su réfréner sa colère.

Lui qui avait tant de crimes sur la conscience, sans s'en être jamais soucié, regrettait atrocement celui-là. Sa Déesse était morte, par sa faute...

Ma haine s'enflait, balayant l'idée même de pitié. Qu'il crève ! Et paye !

La poignée, testée avec une infinie prudence, me révéla une porte aussi close que la précédente. Je m'appuyai sur le battant, vibrant d'exaspération. Comment entrer ? Gresselk avait sûrement en poche la clé de sa propre chambre. Que je le tue, et je pourrais fouiller dans les

affaires de Valika. L'énerg en main, ni soldats ni fusils ne m'arrêteraient plus.

A force de retourner le problème, je trouvais une astuce.

Je sortis mon couteau pour couper un morceau de tissu dans le col de ma chemise. J'en fis une boulette, et la tassai dans ma bouche. Avec un peu de chance, elle devrait modifier suffisamment ma voix pour la rendre méconnaissable.

En guettant le Baron, l'œil collé au petit trou, je frappai, avec la timidité prudente ordinairement manifestée par les serviteurs du château.

Gresselk tourna la tête vers la porte. J'eus l'impression de plonger droit dans ses yeux verdâtres. Le regard froid était imperceptiblement agacé.

– Oui ?

J'exprimai, avec une timidité apeurée :

– Pardonne-moi de te déranger, Seigneur, mais...

L'agacement s'accrût dans le regard verdâtre.

– Mais quoi ?

– Je crois que je sais où se cache le Seigneur Jason.

Gresselk se leva d'une détente, les yeux allumés de convoitise. Ma ruse prenait. Il n'avait pas reconnu ma voix déformée, et croyait ce que je voulais lui faire croire : désireux de toucher la récompense promise, un serviteur venait se confier directement à lui, pour éviter tout intermédiaire.

Le Baron marcha vers la porte, à grandes enjambées.

Le battant s'ouvrait, heureusement pour moi, vers l'intérieur. J'attendis que la clé ait tourné dans la serrure, puis exerçai une poussée soudaine et brutale.

Gresselk, sans méfiance, reçut le choc de plein fouet sur le visage. Il hurla. J'entrai, sans qu'il oppose la moindre résistance. Il titubait en geignant, les mains sur le visage. Le lourd battant de bois avait dû lui casser le nez.

Le Baron avait une faiblesse. Lui qui infligeait si volontiers la souffrance ne savait pas la supporter. Sa position de grand Seigneur l'avait toujours préservé des affrontements directs. Il ne se défendit pas, et ne pensa même pas à utiliser son pistolet. Il gémissait, sur un ton aigu, comme un chiot malade.

Je l'égorgeai. Très vite.

La lame à vibrations tailla son cou, d'une oreille à l'autre, faisant naître une fontaine jaillissante de sang.

Avant de s'effondrer, ses doigts crispés essayant de se raccrocher à la vie qui fuyait, Gresselk eut le temps de me reconnaître. Mais je ne crois pas qu'il m'entendit dire :

– De la part de Valika !

La mort entraînait dans ses yeux, élargis d'un immense étonnement.

Puis j'eus honte de moi, parce que j'avais pris, à le tuer, un plaisir beaucoup trop intense, et parce qu'à regarder les yeux qui se figeaient, la gorge ouverte, et le lac de sang qui teignait d'écarlate le blanc des vêtements, je ne ressentais pas le moindre remords.

L'homme civilisé que j'étais avait péri en même temps que Gresselk.

Des bruits dans le couloir me ramenèrent à ma situation. Le hurlement poussé par le Baron en recevant la porte en pleine figure avait réveillé les psittacidés. Il me restait très peu de temps.

Je fouillai les poches de Gresselk. J'y trouvai un pistolet joujou à crosse de cornaline, et la clé que je cherchais.

J'ouvris la porte. Les psittacidés encombraient le couloir, effarés, les yeux clignotants. Vêtus de longues chemises de toile, un bougeoir à la main, ils glapissaient. Leurs moustaches agressives, soigneusement enfermées pour la nuit dans de petits filets protecteurs, les rendaient grotesques. Des ombres projetées par les flammes tremblotantes des bougies dansaient sur les murs.

Mon apparition déclencha un concert de clameurs horribles. J'étais éclaboussé de sang, et devais donner une parfaite image de tueur.

Ils reculèrent en se bousculant, et coururent vers l'escalier. Ils appelaient à l'aide avec des voix déchirantes.

Il ne faudrait pas plus de quelques minutes pour qu'arrivent les soldats, et leurs fusils. Le pistolet miniature du Baron ne me sauverait pas. Je fonçai vers la chambre de Gresselk, et y entrai. Personne ne tenta de m'arrêter.

La porte claquée sur moi m'enferma dans du noir. J'avais oublié ma bougie. Mon briquet me permit d'en découvrir une autre, que j'allumai. Je poussai un gros verrou, qui maintiendrait le battant clos, au moins pour un temps. Je ne m'attardai pas à détailler la chambre du Baron. Mes yeux fouillaient, cherchant le salut.

Je trouvai très vite le grand sac de cuir souple où Valika enfermait

ses trésors terriens. Déversé en cascade sur le lit, il révéla beaucoup de choses, mais pas l'aumônière.

Du couloir, venaient des phrases hurlées : « Ce maudit rassul a égorgé notre bon Seigneur ! » « Il s'est enfermé là ! » « J'ai appelé les soldats, ils arrivent ! » « Ne le laissez pas fuir, surtout ! » « La fenêtre ? » « Il ne peut pas sauter deux étages ! » « Je veux qu'on le prenne vivant ! »

J'écoutais à peine. Je saccageais la chambre, arrachant tiroirs et tentures, bousculant les meubles, vidant les armoires, avec une rage destructrice. Des objets s'écrasaient au sol, s'y fracassant. Je piétinais dans les débris, rejetant à coups de talon furieux les tissus qui s'accrochaient à mes chevilles.

Derrière la porte, les phrases désordonnées s'étaient tues. Vint un martèlement de pas, puis une série d'ordres secs :

– Enfoncez cette porte ! Ne tirez pas, je le veux vivant ! Si l'un de vous le tue par maladresse, je le fais pendre !

Je reconnus la voix aigre de Chombel, un psittacidé d'âge vénérable, qui était l'oncle de Gresselk.

Un coffret de bois marqueté explosa au sol. Entre ses esquilles, l'aumônière apparut. Je la déchirai avec une hâte frénétique. L'énerg tomba dans ma main, en même temps d'un petit mouchoir qui me restituait le parfum de Valika.

Le soulagement me faucha les jambes, m'obligeant à m'asseoir sur le lit. La porte, martelée de coups, se gonflait. Elle céderait bientôt. Les points d'ancrage du verrou commençaient à s'arracher.

Je sortis de ma poche le pistolet de Gresselk, et tirai dans le plafond. J'obtins le résultat escompté. Un beau silence effrayé.

– Chombel ! criai-je, j'ai en main une arme terrienne qui peut faire crouler le château sur ta tête. Pour te le prouver, je vais faire une petite démonstration. Eloignez-vous de cette porte ! Tous !

Un bruit de pas précipités me prouva que ma menace était prise au sérieux. Je réglai la puissance de l'énerg assez bas pour ne pas, tout de même, faire s'effondrer le plafond sur mon crâne, et je tirai.

La décharge volatilisa la porte, et creusa dans le mur d'en face un très joli trou.

Plus que suffisant. Les spectateurs, hurlants, se lancèrent dans une fuite éperdue. Uniformes et chemises de nuit luttaient de rapidité, se bousculant, chacun désireux de devancer les autres dans l'évasion.

Le couloir vidé des ses occupants, je pus m'occuper, très

tranquillement, de mes propres affaires.

Je rassemblai dans le sac les gadgets terriens de Valika. Ils pourraient m'être utiles. Puis je passai par ma chambre, pour y changer de vêtements. Le sang qui engluait les miens me répugnait.

La suite fut tout aussi paisible. Je descendis rejoindre Méline, qui manifesta une joie délirante, et allai prendre aux écuries la jument grise. Personne ne me barra le chemin. Soldats et psittacidés s'étaient terrés, je n'en vis pas un seul.

La petite servante blonde m'accompagna jusqu'à la porte du domaine. Je l'embrassai pour lui dire adieu.

L'automne mettait des taches vert-noir dans les arbres coralliens, et accumulait les feuilles mortes. Les nuits étaient plus froides, le temps souvent pluvieux. Je n'avais d'autre abri qu'une couverture prise aux écuries, d'autre compagne que ma jument.

J'errais depuis longtemps, au hasard des bois, collines et vallons, sans but. Je ne savais où aller, ni que décider.

Durant les premiers jours, j'avais cherché les survivants de la tribu de Barberousse. Libérés, pourvus de vivres et d'armes, ils avaient dû reprendre leur existence nomade ; je ne les avais pas retrouvés. Je le regrettais. En leur compagnie, j'aurais pu envisager une vie de chasseur, primitive certes, mais tolérable pour moi, puisque j'en avais fait l'expérience. Je craignais de ne trouver nulle part ailleurs une place.

Dans la quasi-totalité des cas, je ne réussirais jamais à cohabiter avec mes semblables sur Mal-vie. Encore moins depuis que je disposais d'un énerg. Je ne voulais pas devenir un justicier porteur de foudre, voué à détruire les méchants, encore et encore, jusqu'à épuisement de la charge. J'étais, tout à la fois, encore trop civilisé pour tolérer certaines atrocités coutumières sur un monde primitif, et plus assez pour contrôler mes actes. Emporté par la rage, j'en viendrais, inévitablement, à abuser de ma puissance ; à détruire aveuglément, frappant les coupables, mais sans doute aussi les innocents...

J'avais pu quitter le château du Baron sans rencontrer d'opposition, mais je savais que, dans le cas contraire, j'aurais tué sans hésiter. Mes propres réactions m'effrayaient. J'avais appris la haine, et c'est là une leçon qu'il vaudrait mieux ne jamais recevoir...

Valika me manquait. Il m'arrivait de la recréer proche, et presque de l'entendre. Impressions nées de la solitude ; et d'une profonde nostalgie. Je regrettais la Terre, en sachant très bien que je ne la reverrais jamais. Le navire de Valika, « dissimulé quelque part dans une zone déserte des montagnes de Reitz », était un rêve inaccessible.

Je ne pouvais espérer que des recherches, même très longues, puissent me mener au but. Le calcul des probabilités jouait contre moi. Je pourrais errer toute une vie sans avoir la chance de tomber juste sur cette aiguille, perdue non dans une botte mais dans un océan de foin...

J'étais découragé, creusé d'un énorme vide intérieur. Je vivais de gibier, de racines, de baies ; je dormais roulé dans ma couverture, à proximité d'un feu. Je n'avais pas toujours la chance de trouver l'abri d'un pan de roc, et les jours pluvieux me rendaient l'existence plus dure. C'était encore tolérable, l'automne restait assez doux, mais l'hiver approchait...

J'avais pleine conscience de la nécessité de prendre une décision concernant le futur, et j'en étais incapable.

Je vagabondais, avec ma jument. Je l'avais baptisée Grisolde, sans grande recherche d'imagination. Il m'arrivait de lui parler, comme je me serais adressé à un être humain. Elle acceptait, docile, cette errance que je lui imposais, se contentait de se nourrir d'herbe et de feuilles, et ne semblait pas regretter le confort de son écurie. Je l'enviais. Le souci du lendemain ne la tracassait pas.

L'énerg assurait mon ravitaillement. Réglé à sa plus basse puissance, il tuait le gibier. L'expérience m'avait appris à ne pas choisir de trop petites proies, et à viser la tête, si je ne voulais pas voir mon repas réduit à quelques lambeaux de chair éparpillés.

L'arme assurait aussi ma protection. Les prédateurs étaient nombreux. Grisolde les repérait invariablement bien avant moi, et m'avertissait de leur approche par des manifestations de terreur.

Un réflexe incontrôlé me fit un jour gaspiller une décharge sur une citrouille gris-vert. Un détour aurait suffi à éliminer tout risque, mais je tirai avant d'avoir réfléchi. Mon expérience dans la cage s'était trop profondément gravée pour que je ne développe pas une réaction allergique. Les félins gris-vert, maculés de sombre, me semblaient beaucoup moins terrifiants. Illogisme des sentiments, où la raison n'avait pas part. Les fauves n'étaient pas plantés en terre. Ils se déplaçaient, furtifs, leur pelage les intégrant totalement au décor, ce qui les rendait beaucoup plus dangereux que la plante tueuse. Quelque jour, l'un d'entre eux dégringolerait peut-être d'un arbre sur ma tête, résolvant d'un seul coup tous mes problèmes...

Je m'adaptais à ma vie sauvage, ne comptant que sur moi pour être nourri et abreuvé. Je mangeais d'abondance quand la chance me procurait du gibier, et dormais le ventre creux dans le cas contraire. Je buvais au hasard des ruisseaux, et restais sur ma soif si je n'en trouvais pas. Je me couchais vêtu, et me contentais d'occasionnelles toilettes

très sommaires, à base d'éclaboussures d'eau froide. J'empestais la vieille sueur, et je n'en étais pas gêné. L'être humain est éminemment adaptable ; j'avais oublié toutes mes habitudes terriennes.

De la civilisation, ne me restait que le sac de Valika, et ses gadgets. Certaines choses, la trousse de secours, par exemple, pourraient m'être très utiles. D'autres non, mais je les conservais quand même, sans trop savoir pourquoi. Peut-être parce qu'elles me rattachaient au passé, et à une jolie fille moqueuse... J'avais fixé le sac à l'arrière de ma selle. Le cuir fauve se patinait, et sentait le cheval. Une odeur qui m'imprégnait moi-même, et qui ne me dérangeait pas davantage que ma crasse.

Des retours en arrière me ramenaient à Sirane et Dakil, et à mes collègues de l'Ambassade. Avec le recul, toute l'aventure devenait encore plus invraisemblable. Le « Serviteur de la Colère », les visions de Sirane... Je n'y voyais plus la moindre réalité, mais plutôt le délire d'une fille hystérique. Je ne croyais plus à la mort des Terriens de l'Ambassade, et j'imaginais Papa Portive, attristé, retirant ma fiche de l'ordinateur, et avertissant la Terre de mon probable décès... Je n'avais plus de famille ; sur ma planète d'origine, personne ne me pleurerait.

J'aurais peut-être dû tenter de rejoindre le Royaume d'Urriakan, même au prix d'un voyage durant des années. J'aurais pu, aussi, entamer un patient quadrillage de la région, en prenant pour centre le domaine de Gresselk. Entre son navire et la demeure du Baron, Valika avait circulé à cheval. Quelle distance avait-elle pu ainsi parcourir ? Quelques centaines de kilomètres, mais pas des milliers...

Pour entreprendre l'une ou l'autre de ces aventures hasardeuses, il m'aurait fallu plus d'espoir, plus de fermeté d'âme aussi, que je n'en possédais en ce moment...

J'étais devenu un bon primitif. Je me satisfaisais de vivre au jour le jour...

Je m'éveillai dans la clarté rose de l'aube, les membres engourdis. La nuit avait été très froide. Les braises de mon feu rougeoyaient encore, j'y remis des branches sèches. Les flammes naquirent, en craquements et projections d'étincelles. Je m'accroupis pour me chauffer, mains tendues vers la chaleur, l'esprit vague.

Grisolde, attachée à un arbuste, tira sur ses rênes, et hennit une petite protestation. Elle devait avoir envie d'un trot matinal.

– Oui, ma belle, répondis-je, on va s'en aller.

Grisolde n'appréciait les étapes que limitées au repos, ou à l'alimentation. Ensuite, elle insistait pour que nous partions.

J'avais fait étape au sommet d'une colline. Je dominais la vallée, noyée dans un lac de brumes. Le soleil levant dorait ce moutonnement cotonneux, et l'étirait en volutes légères.

Le ciel brillait, verni d'aigue-marine. Le disque du soleil projetait des éclats de lumière rouge-rose, rendant plus nettes les découpures d'une chaîne de pics sur l'horizon. Les sommets neigeux ruisselaient de flammes mauves, roses et violettes. Le fil d'un torrent plongeait dans la vallée brumeuse, en un arc irisé. La pureté cristalline de l'air démultipliait le bruit froissé de l'eau.

La beauté du décor exprimait une perfection hors du temps, très apaisante. Je m'y perdais, vide de pensées.

Soudainement, un éclair roux sortit des vagues brumeuses qui cachaient la vallée. Il me frappa les yeux, comme l'éclat de lumière renvoyé par un miroir.

Incrédule, je vis un étincelant triangle de cuivre escalader très rapidement le ciel, pointe de flèche décochée par une arbalète géante.

Une machine volante, *fabriquée*, pur produit d'une évolution technique !

Un navire, ou une navette spatiale.

Le triangle disparut dans l'aigue-marine du ciel, et je restai, tête renversée, à regarder ce vide bleu où il s'était englouti. Je n'étais pas sûr du témoignage de mes yeux. Il n'était pas question d'un navire terrien. Les nôtres ont tous une teinte acier, et la forme d'un ballon ovale, très effilé aux deux bouts. Quel était cet étrange vaisseau en triangle de cuivre ? Certains Malviens avaient-ils pu conserver la technique ancestrale ? J'en doutais. Une civilisation capable de produire un navire spatial aurait dominé sa planète, et les rapports établis avec la Terre auraient été bien différents.

Alors ? Un monde proche de Malvie, où une colonie terrienne avait progressé, et non régressé, et qui n'avait pas été repérée par nos explorateurs ? Ou des extra-terrestres ? Nous n'en avons jamais rencontré, et la Terre en était venue à se croire seule possédant une vie intelligente. Hypothèse, mais non fait. L'immensité de l'espace autorisait toutes les surprises...

Je jonglais, de supposition en supposition, et je jonglais aussi avec l'espoir. Un navire spatial sur Malvie... Des êtres hyper-civilisés, quelque part, et la possibilité de rentrer chez moi... J'y croyais, et je n'y croyais pas. Un espoir chimérique de plus.

Quels étaient les êtres qui utilisaient ce vaisseau de cuivre ? Qu'étaient-ils venus faire sur Malvie ? Ils l'avaient quittée, en tout cas.

Je ne pouvais les poursuivre dans l'espace. Espérer leur retour ? Folie ! Je n'étais même pas certain du témoignage de mes yeux. Comme un naufragé perdu sur une île déserte, j'avais peut-être imaginé la découpe d'une voile sur l'horizon.

Grisolde me tira de ma méditation en hennissant avec impatience. Je la sellai.

– Oui, ma jolie, dis-je, nous partons. Nous allons chercher un chemin pour descendre dans cette vallée. D'ordinaire, un vaisseau spatial laisse des traces. J'aimerais énormément les voir.

Grisolde approuva en secouant sa crinière.

Il me fallut presque toute la matinée pour trouver, après avoir longé une faille abrupte, une pente assez douce où ma jument ne risquerait pas de se briser les membres. Je déjeunai en selle, d'un reste de venaison rôtie. La viande froide était dure, et avait la saveur forte d'un cuissot de sanglier. Je la dévorai pourtant de très bon appétit. Ma vie en plein air me valait un estomac solide, et des digestions sans problèmes. J'avalais avec grand plaisir à peu près n'importe quoi.

Grisolde descendit sans se hâter, choisissant son chemin avec élégance.

Libérée de la brume, la vallée se précisait, herbeuse, coupée par le fil brillant du torrent qui la creusait au centre. Les arbres dépouillés par l'automne étalaient leurs branches dégarnies. Quelques feuilles oubliées bruissaient dans le vent.

Un soleil encore tiède me chauffait les épaules avec une douceur tendre. Je rêvassais, engourdi, heureux d'un bonheur physique, bercé au rythme de Grisolde. Mes cuisses se fermaient sur ses flancs par un jeu de muscle machinal. J'avais été bon cavalier, mais mon errance actuelle me soudait à ma jument, en totale symbiose. Nos réactions se conjuguèrent parfaitement.

Une bonne part de l'après-midi s'écoula, durant que j'explorais, en une lente promenade. Je ne découvris nulle trace laissée par un navire. J'en vins à croire à une hallucination : ce triangle doré n'existait pas.

Lassé de cette quête infructueuse, j'y renonçai pour m'occuper de l'immédiat : le repas du soir. Je suivis le cours du torrent fouillant la broussaille, à la recherche d'un éventuel gibier. Trop obliques, les rayons du soleil ne chauffaient plus, et l'âpreté du vent annonçait une nuit froide. Très bientôt, gelées et premières chutes de neige rendraient impossible mon existence actuelle. J'allais être contraint de prendre une décision. Il me faudrait, en tout cas, quitter cette région montagneuse pour une autre, au climat plus clément. Si je voulais

survivre... Je ne le savais pas. Demain n'était qu'un mot, à peu près dépourvu de sens.

Un bouquet d'arbustes m'obligea à un détour.

Lorsque le torrent revint dans mon champ de vision, je découvris une silhouette humaine.

Agenouillé sur une pierre plate, un jeune garçon se penchait sur un creux d'eau claire. Je ne voyais que son dos, et une masse très embroussaillée de cheveux noirs. Trois poissons sur la berge témoignaient de ses occupations : la pêche. Il portait des vêtements identiques à ceux que j'avais connus dans la tribu de Barberousse, gilet et short de peau.

Alerté par le bruit des sabots de Grisolde, il se retourna brusquement, muscles tendus, et sa main chercha la kerka qui s'accrochait à sa ceinture.

Quelques secondes, nous nous dévisageâmes, incrédules l'un et l'autre, puis deux hurlements se croisèrent :

– Dakil !

– Jason !

Le choc de la surprise avait fait oublier au garçon son « Seigneur » habituel.

Il courut vers moi, le visage illuminé de joie, et je sautai à terre pour l'étreindre et l'embrasser. Je le trouvai grand, mais trop maigre, les joues creuses, les membres osseux. Il souriait, extasié.

Il renifla, essayant furtivement deux larmes de joie.

J'étais aussi heureux que lui.

– Seigneur Jason ! C'est un miracle ! Sirane était sûre que Jacris te protégerait, mais...

Mais... en effet.

Nous échangeâmes des phrases emmêlées, chacun plus désireux de questionner que de donner des informations.

Peu à peu, du récit embrouillé de Dakil, émergea ceci : quelques instants avant l'agression des soldats rouges, Sirane avait reçu un avertissement.

– Nous étions sous la tente, Seigneur Jason. J'aidais Sirane à assembler des peaux. Tout d'un coup, elle s'est dressée en criant qu'il fallait fuir, vite, vite, et nous cacher dans les bois. Elle était toute blanche, ses lèvres tremblaient. J'ai eu très peur. Nous avons tout laissé pour courir, et nous nous sommes dissimulés sous des buissons.

Peu après, nous avons entendu des cris affreux, et des bruits très étranges, comme des éclatements...

J'expliquai à Dakil l'origine de ces bruits.

Il continua :

– Nous sommes restés cachés très très longtemps. Nous nous faisons beaucoup de souci pour toi. J'aurais voulu aller voir, mais Sirane me l'a défendu... La nuit est venue. Nous avons dormi où nous étions. Je me réveillais sans cesse. Sirane aussi...

Le garçon revivait sa peur, et cette nuit d'angoisse, qu'ils avaient passée serrés l'un contre l'autre, trop effrayés pour trouver vraiment le sommeil.

Puis Dakil me raconta à voix basse leur découverte du matin : les tentes incendiées, et les cadavres... Horrifiés, désespérés, ils avaient longtemps cherché mon corps parmi les morts.

– Nous avons prié pour toi, Seigneur Jason. Nous ne pensions pas te revoir jamais...

– Je ne pensais pas vous revoir non plus, Dakil.

– Jacris nous a aidés, dit le garçon, très convaincu. Et plus encore en nous réunissant aujourd'hui. Je suis dans l'ennui, Seigneur Jason. Sirane est malade. Elle a été mordue au bras par un gros insecte, la blessure ne veut pas guérir. Elle souffre, et elle a des accès de fièvre. Elle craint que son lait ne devienne mauvais, Antras pleure tout le temps, et...

– Ta sœur a eu son bébé ?

– Oui. Oh ! c'est un beau garçon ! Il ressemble à son père. Mais il n'a pas d'ailes...

Dakil en était très déçu. Sirane aussi, sans doute... Mais l'enfant était là. Comment avaient-ils vécu, tous les trois, seuls et sans aide ?

J'interrogeai Dakil, qui m'expliqua qu'ils logeaient dans une grotte, se nourrissant de racines, baies, poissons et menu gibier. Si j'en jugeais par la maigreur du garçon, cette alimentation avait dû être assez réduite.

– Sirane, dit Dakil, aurait voulu continuer à chercher Tange aux ailes de lumière, mais il y a eu le bébé, et ensuite cette morsure d'insecte, si bien que nous n'avons pas pu repartir. Mais tu verras, la grotte est très agréable, nous sommes bien à l'abri, et j'ai tout arrangé. C'est aussi confortable qu'une maison. Jacris a été bon pour nous. Et pour toi. Que t'est-il arrivé, après que ces mauvais soient venus ?

Je racontai à Dakil, en expurgeant passablement mon récit, mes

aventures chez le Baron.

L'histoire achevée, le garçon s'exclama :

– Quelle malchance ! Seigneur Jason. Cette pauvre Dame Terrienne... Et tu aurais pu rentrer chez toi...

Il demanda ensuite, avec une part de timidité, s'il n'y aurait pas, dans les possessions magiques de la Dame, de quoi soigner Sirane.

– Oui, dis-je. Je trouverai sûrement un remède.

– Allons vite à la grotte, alors ! Sirane va être si heureuse... Et tu verras Antras. Il est merveilleux !

Véritablement le bébé était *merveilleux*. Merveilleusement étrange... Sa peau avait une teinte de cuivre chaud, sans aucun rapport avec un hâle dû au soleil. La couleur était satinée, un peu luisante, intermédiaire entre le jaune et l'orange. Quant à ces yeux... Je n'en avais jamais vu de semblables. Des yeux safranés, aussi éclatants qu'une fleur de souci. Un moment d'examen m'apprit que les pupilles pouvaient se dilater jusqu'à faire disparaître l'iris.

Heureuse de me voir absorbé dans la contemplation, Sirane dit fièrement :

– Il est beau, n'est-ce pas ?

– Très beau.

– Il ressemble à son père. Est-ce que tu crois que ses ailes vont pousser ?

– Peut-être, dis-je distraitement.

Sur le petit dos potelé, nulle promesse d'ailes, même embryonnaires, n'apparaissait. Mais j'avais révisé mon opinion première sur « l'Ange ». Il n'était plus question de Terrien déguisé. Les gènes transmis à Antras par son père avaient connu une modification de base.

J'y pouvais trouver une explication logique, sans faire intervenir un peu probable extraterrestre, dont l'union avec Sirane aurait sûrement été stérile. Sous l'action de rayons cosmiques différents, certains parmi les premiers colons ont vu des transformations se produire dans leur héritage génétique. Depuis que la Terre cherchait à recenser ses enfants perdus, elle avait rencontré des êtres qui, indiscutablement humains d'origine, ne ressemblaient plus tellement à l'homo sapiens type.

Je ne parlai pas à Sirane de ma nouvelle théorie. Pour elle, Antras était le fils d'un ange. Cette illusion la rendait très heureuse. Pourquoi tenter de la détruire ?

Le bébé commença à pleurer, et Sirane le prit pour le bercer dans ses bras.

– Il ne va pas bien, dit-elle, les sourcils froncés. Je crois que c'est à cause de mon lait. Depuis que je suis malade, il pleure tout le temps.

– Ça va s'arranger, promis-je. Les médicaments que je t'ai donnés te guériront vite.

J'avais fait avaler à Sirane des comprimés anti infectieux, et soigné une vilaine plaie enflammée sur son bras. Les remèdes agiraient bientôt, en effet, mais, pour le moment, la jeune femme avait bien mauvaise mine. Je la trouvais plus maigre encore que Dakil. Sa peau était trop sèche, ses lèvres craquelées par la fièvre, et ses yeux se soulignaient de grands cernes sombres.

Elle paraissait heureuse, pourtant, et ne se plaignait pas du sort qui l'obligeait à vivre dans une caverne, avec son bébé, et son jeune frère.

Elle m'avait accueilli avec une joie indiscutable, sans s'étonner du hasard qui nous réunissait à nouveau. Jacris guidait la destinée des hommes. Cette foi indéracinable permettait à Sirane, comme à Dakil, d'accepter n'importe quel événement, bon ou mauvais, avec la même égalité d'humeur.

– Dès que j'irai mieux, dit Sirane, je recommencerai à chercher le père de mon fils. Viendras-tu avec nous, Seigneur Jason ?

La jolie voix claire suppliait un peu.

– Tu devrais venir, Seigneur Jason, appuya Dakil. Jacris peut guider tes pas, et t'amener à ce navire caché, comme il nous guidera vers l'Ange.

Mais comment donc ! Il pouvait aussi faire un miracle en ma faveur, et me projeter sur Terre d'un claquement de doigts. Le tout était d'y croire.

Je faillis ironiser, et me tus. En fait, qu'importait que je cherche l'Ange ou autre chose ? Ma solitude me devenait bien trop pesante pour que j'accepte de quitter Sirane et Dakil après les avoir retrouvés. Chercher l'Ange... chercher le navire de Valika... Ou même ce vaisseau de cuivre ?

– N'avez-vous jamais vu, demandai-je, un triangle doré qui vole dans le ciel ?

– Si, répondit Dakil. Je l'ai vu plusieurs fois ces derniers jours. On dirait une pointe de flèche

géante. J'ai été intrigué. Est-ce une machine volante terrienne, Seigneur Jason ? – Non. Et je suis aussi intrigué que toi.

J'avais dormi, sur une épaisse litière d'herbes sèches et craquantes. La grotte était, comme me l'avait annoncé Dakil, très confortable. Ses deux occupants l'avaient aménagée avec un maximum d'ingéniosité, improvisant des sièges, des lits, toute une vaisselle d'écorce. Des récipients faits d'une sorte de calebasse contenaient une réserve d'eau. Le foyer, installé au fond de la grotte, évacuait sa fumée par un conduit naturel. Un stock de bois sec avait été entassé à proximité. Cette caverne offrait, certes, un excellent abri. Durant mon errance, je n'avais rien connu d'aussi agréable.

Une aube grise et brumeuse entrait par l'ouverture de la grotte. Je traînais, peu décidé à me lever. J'en étais encore à réfléchir sur la signification de demain. J'avais accepté la veille de suivre Sirane et Dakil dans leur quête, mais il me faudrait rediscuter ce problème avec eux. Ils ne semblaient pas s'être souciés de l'hiver proche, mais moi, je savais très bien qu'il rendrait impossible une vie en plein air. L'unique solution basée sur le bon sens était celle-ci : tenter de rejoindre un groupe humain, et essayer de s'y intégrer. Que je le veuille ou non, j'étais à présent responsable de Sirane et Dakil, sans compter le bébé. Perdus dans leurs rêves, les deux Urriakiens n'étaient pas suffisamment réalistes pour prendre une décision vraiment raisonnée. Celle que j'avais pu repousser quand elle me concernait seul devait à présent être prise. Je ne pouvais plus agir pour des motifs purement personnels.

Antras explosa en hurlements coléreux. Il interrompit le cours de mes réflexions, et réveilla sa mère et son jeune oncle.

Sirane le calma en lui donnant ce qu'il réclamait avec vigueur : la tétée.

J'examinai ensuite la jeune femme, et eus le plaisir de la trouver presque totalement guérie. Elle n'avait plus de fièvre, et l'enflure de son bras s'était résorbée.

Dakil s'extasia sur l'excellence des remèdes terriens. J'en avais malheureusement assez peu. La réserve de Valika, déjà entamée pour me soigner après l'épisode de la plante, ne durerait guère...

Repu, les lèvres tachées de lait, Antras s'était rendormi dans son berceau d'écorce. Sa couverture, patient assemblage de menues peaux fourrées, était un symbole d'amour et d'ingéniosité.

Dehors, le matin brumeux fondait en bruine. Un froid humide entrait par l'ouverture de la grotte. Sirane gratta les cendres du foyer, et remit des branches sur les braises. Les flammes montèrent.

Nous déjeunâmes, d'une poignée de baies séchées. Dakil me proposa de l'accompagner à la pêche. A son avis, le temps pluvieux

serait peu propice à la chasse, mais favorable par contre pour prendre du poisson. Sa science sur le sujet dépassant certainement la mienne, je ne discutai pas.

Sirane s'assit, jambes croisées, pour écosser des gousses brunes. Les graines rondes, couleur de café torréfié, cascadèrent dans une jatte d'écorce posée entre ses cuisses.

Je souriais en suivant Dakil hors de la grotte. La journée s'annonçait conforme aux bonnes règles d'une vie primitive : les hommes allaient au ravitaillement, la femme gardait le foyer, et s'occupait à des tâches ménagères.

Grisolde, installée sous un bouquet d'arbres, disposait d'un abri relativement sec. Le crachin ne traversait pas l'épaisseur des branches. Elle hennit quand je passai, mais j'avais décidé de ne pas l'emmener. Marcher un peu me changerait de mes éternelles promenades cavalières.

L'humidité du matin aigre me saisit, pénétrant, à ce qu'il me semblait, jusque dans mon squelette. L'habitude m'avait rendu moins sensible au froid, mais je n'en étais pas encore à l'indifférence de Dakil, qui, très peu vêtu, paraissait tout à fait à l'aise dans cet univers mouillé. J'avais encore beaucoup à apprendre.

La séance de pêche me renforça dans mon sentiment d'humilité. Malgré les bons conseils de Dakil, je me montrai incapable d'attraper un seul poisson. Lui se déplaçait comme une ombre, guettant les creux entre les roches. Il y glissait une main précautionneuse, et la ressortait vivement, tenant la proie par les ouïes. Les corps écailleux, tachetés de rouge et de vert, se tordaient, queues claquantes.

L'eau courait, bruissante, sur un lit de cailloux. La brume mouillée estompait les contours du paysage. Les arbres nus, tapis dans ces jeux de vapeur, en surgissaient soudain, fantomatiques, le relief de l'écorce se dessinant avec une netteté rugueuse.

Vers le milieu de la matinée, les poissons disparurent, comme pour obéir à un mystérieux signal. Le torrent me parut soudainement vidé de toute vie, de même que la berge. Plus un pépiement d'oiseau dans les branches, plus un frémissement dans l'herbe. Un silence épais s'installait, à peine troublé par le froissement de l'eau. La nature semblait retenir son souffle. Une peur irraisonnée me raidit l'échiné.

Un lourd soupir monta, comme exhalé par la planète elle-même.

Sous mes pieds, le sol se mit à vivre. La houle qui le gonflait me fit perdre l'équilibre. Je plongeai à plat ventre. Dans le lit du torrent, juste sous mes yeux, une longue bouche de roc s'ouvrit. Elle avala une cascade d'eau, et se referma, avec une lenteur onirique.

Puis le monde entra en convulsions, grondantes et frénétiques.

Je fus bousculé, roulé, secoué comme un rat dans les mâchoires d'un dogue. Bombardé de fragments pierreux, les oreilles pleines d'un fracas apocalyptique, une part lucide de mon esprit affolé avait conscience d'expérimenter un violent tremblement de terre.

Le sol dansait, me ballottant dans ses vagues. Je flottais sur les crêtes, plongeais dans les creux. La roche bousculée s'arrachait à ses pentes, pour exploser en orages de pierre.

Une fulgurante douleur mordit dans ma jambe droite. Elle tailla dans ma cervelle, avec l'impact d'une lame de feu, emplissant mes yeux de pulsations cramoisies.

Lorsque j'émergeai de ce tourbillon noir et pourpre, le sol avait repris sa stabilité.

Je m'assis, avec beaucoup de difficultés, pour examiner ce brasier de souffrance qu'était ma jambe. Je fendis au couteau, avec une précautionneuse douceur, mon pantalon et ma botte. Pour découvrir, entre genou et cheville, une fracture ouverte qui nécessitait une intervention chirurgicale d'urgence.

Dakil, égratigné, balafré, terreux, se penchait sur moi, en parlant d'une voix aiguë, sans que je l'entende.

J'étais condamné, je le savais. Cette blessure mâchée, saignante, où luisaient des fragments d'os, aurait demandé, pour guérir, une thérapeutique beaucoup plus sérieuse que celle dont je disposais. Les remèdes contenus dans ma trousse m'éviteraient peut-être l'infection, mais ils ne répareraient pas l'os déchiqueté. Si je réussissais à survivre, il me faudrait accepter d'être infirme...

Malvie gagnait.

Je la percevais comme une entité douée d'intelligence, qui me tourmentait par plaisir. Et je la haïssais. Assez féroce pour en oublier la douleur qui palpitait dans ma blessure.

– Seigneur Jason, suppliait Dakil. Sirane et Antras... S'ils étaient dans la grotte...

Ma rage haineuse se retourna contre le garçon. Lui et sa sœur ! Ils étaient à l'origine de tous mes ennuis. En cet instant, je les vouais au Diable ! Qu'ils disparaissent, tous, et me laissent mourir tranquille...

– Seigneur Jason... Ta jambe... Il faut utiliser ta boîte de remèdes.

Pas une seconde, il ne doutait de leur efficacité. Ils suffiraient à tout, bien sûr, voire à ressusciter les morts.

Je me taisais, et Dakil insista, en phrases précipitées.

– Va la chercher, admis-je avec une résignation lasse. Et ramène aussi la jument. Si j'arrive à me hisser sur son dos, elle me transportera jusqu'à la grotte.

Dakil partit, en courant.

Je restai seul, angoissé, amer, fatigué à mourir des autres et de moi-même. Je n'osais remuer, le plus infime mouvement déclenchant une sauvage agression de douleur. J'étais mi-assis mi-couché, la tête et les épaules appuyées à un quartier de roc. J'avais froid. Le brouillard me semblait plus dense, la bruine plus serrée. Mes vêtements mouillés collaient à ma peau. J'aurais voulu ne plus penser, et dormir... dormir...

Je palpai l'énerg dans ma poche, tenté, non réellement par la mort, mais par une idée de sommeil, noir et définitif.

Dakil émergea de la brume, le visage crayeux, les yeux fous d'angoisse. Il cria :

– La grotte s'est effondrée ! Sirane et Antras sont dedans ! Ma sœur ne répond pas, et Antras crie ! Oh ! comme il crie ! Ma sœur... Que dois-je faire, Seigneur Jason ? L'entrée est bouchée par des rochers énormes ! Jamais je ne pourrai les remuer...

Que faire ?... Mes pensées se diluaient, inconsistantes. Ma tête se brouillait, refusant d'intégrer ce nouveau problème.

– Seigneur Jason ! Je t'en prie... Jacris ! Toi qui n'abandonnes jamais les affligés, viens à notre secours !

La prière angoissée du garçon me ramena à lui, m'obligeant à un effort de raisonnement. Que faire ? Essayer, bien sûr, de dégager la grotte en découpant la roche avec l'énerg. Un travail lent, très précautionneux. Même ainsi, il aggraverait peut-être le désastre au lieu d'y remédier...

Il fallait le tenter, quand même. Antras vivait. Sirane ? Elle pouvait être évanouie. Ou morte...

Et ma trousse ? Ecrasée, pulvérisée, à jamais hors d'atteinte ? L'infection me tuerait. Ce qui m'importait peu. Mais j'aurais tout donné pour quelques comprimés de calmant. Pour endormir cette douleur rongear, exigeante, qui brouillait ma raison. La seule idée de devoir bouger me faisait suer d'effroi.

– La jument ? questionnai-je. Pourquoi ne l'as-tu pas amenée ?

– Elle est morte. Un arbre est tombé sur elle...

La révolte me rejeta dans des divagations haineuses. Malvie me prenait tout ! Jusqu'à cette petite affection animale. Un hennissement

de joie... des naseaux veloutés dans ma paume... une crinière argentée secouée avec coquetterie...

– Seigneur Jason ! Je t'en prie !

Un appel désespéré. Et une autre affection, plus exigeante celle-là, parce qu'humaine.

Je revins au présent. Tailler doucement le roc avec l'énerg ne serait pas une tâche facile. J'aurais beau expliquer cent fois à Dakil comment manier l'arme, il n'en aurait pas une suffisante maîtrise. Il fallait que j'aille jusqu'à la grotte. Comment ?

– Trouve-moi deux branches droites, dis-je. Il faut que j'immobilise cette jambe, pour essayer de ramper.

Je lus l'affolement dans les yeux du garçon. Il ne croyait pas que je pourrais y arriver. Je ne le croyais pas non plus, mais il fallait bien que j'essaye...

Placer et fixer les attelles me tortura suffisamment pour que je sois, plus encore, conscient de mes limites. Je me forçai à rassembler des réserves de volonté qui s'enfuyaient, comme coule de l'eau.

Et j'entamai mon calvaire.

Je progressais de quelques mètres à la fois, sur les fesses, les jambes jointes, en appui sur les mains. Je m'arrêtais pour un temps de repos. Avancer, s'arrêter, avancer, s'arrêter... L'éternité de l'enfer...

Chaque aspérité, chaque bosse du terrain se répercutait dans mon cerveau, le tailladant, le déchiquetant. Je brûlais, haletant, geignant, ruisselant de sueur. Des vertiges tournoyants me suçaient dans leurs spirales. L'univers s'éclipsait, pour réapparaître. La voix insistante de Dakil me rattachait à la réalité.

– Attention à droite ! Seigneur Jason. Non, va plus à gauche. Attention à ce gros caillou, là, juste devant !...

Je suivais les indications, comme un automate. La brume se peuplait de flammes. J'oscillais, au

bord d'un gouffre, et j'avais envie d'y choir. Chaque halte me rendait le nouveau départ un peu plus dur. Pourquoi continuer ?

– Ce n'est plus très loin, Seigneur Jason. Avance encore un peu, je t'en prie !

La voix suppliante me poussait en avant. Je me sentais contraint de lui obéir, tout en l'exécrant. La haine et la colère m'aidaient. Elles me tiraient des spirales rouges et noires, me retenaient au bord du gouffre, restituaient au paysage qui se diluait une netteté photographique. La luisance d'un caillou, les perles d'eau sur un brin

d'herbe, prenaient une importance démesurée.

Ma jambe blessée heurta une aspérité cachée sous des feuilles mortes. Du choc jaillit un brasier dévorant, qui se mua en tourbillon de noirceur. Il m'avalait.

Avant d'y disparaître totalement, j'entendis, loin, très loin, comme le faible écho d'un cri :

– Le triangle doré !

Mais les mots n'avaient déjà plus de signification.

C'est une étrange expérience, pour un incroyant, que de renaître en Paradis.

Le mien explosait de végétation. Des plantes grimpaient sur ses murs, tapissaient son plafond, et retombaient en courtes vrilles bouclées. Leurs teintes, allant du mauve clair au violet, se mêlaient en parfait accord. Le sol lui-même me parut habillé de mousse. Une mousse d'un gris doux, imperceptiblement rosé, épaisse et soyeuse. Les meubles me donnaient l'impression d'avoir *poussé*, en partant d'une plante, et non d'avoir été *fabriqués*.

J'étais couché sur quelque chose qui ressemblait moins à un lit qu'à un berceau d'écorce, tapissé d'une matière aussi légère qu'un nuage. Ma couche de l'Ambassade, pur produit de la technique terrienne, n'avait pas été plus confortable.

Une note presque familière, quand même. Ma jambe blessée disparaissait, du genou à la cheville, dans une gaine de métal ajusté. Des fils souples la reliaient à une grosse machine, faiblement ronronnante.

Comble de bonheur, toute souffrance s'était éteinte.

Pour parachever l'illusion paradisiaque, un ange, prosaïquement occupé à manipuler des flacons, me tournait le dos. Même repliées, ses ailes éclataient de couleurs lumineuses. Elles brillaient, en arabesques de vert, de rouge, de bleu, sur un fond or. L'ange était nu, et sa peau avait le même éclat orangé que celle d'Antras. Ses cheveux l'auréolaient de boucles de cuivre.

– Je peux admettre, dis-je à mi-voix, qu'une modification génétique se traduise par un changement de couleur, mais ces ailes...

Elles étaient, en effet, totalement invraisemblables !

L'ange se retourna, souriant. Je le découvris appartenant au sexe féminin. Ses yeux de safran chaud s'amusaient.

– Les ailes sont greffées, dit une jolie voix musicale.

Je sursautai. Me parlant à moi-même, je m'étais exprimé en

terrien, et je venais d'avoir la surprise d'entendre l'ange me répondre de même.

– Tu parles ma langue ?

– Ainsi que quelques autres. Nous utilisons des casques d'enseignement, et nous avons enregistré des émissions terriennes.

Elle ajouta, avec une sollicitude non feinte :

– Comment te sens-tu ?

– Très bien. Mais totalement dérouté. J'ai perdu connaissance dans le désert d'un monde primitif, en pleine catastrophe, et je me réveille en Paradis, en compagnie d'un ange. Malheureusement, mon scepticisme m'empêche d'y croire. J'aimerais bien quelques explications. Qui es-tu ?

– Je m'appelle Jelmina, et je suis médecin. Tu te trouves dans notre base souterraine de Malviè, en attendant que la régénératrice ait réparé tes os et ta chair. Je t'ai maintenu dans l'inconscience, pour éviter douleur, mais, si tout se passe normalement, tu pourras recommencer à marcher dès demain.

– C'est nettement trop beau pour être vrai. Et il me manque toujours quantité d'informations. Veux-tu me les donner ?

L'ange poussa près de mon lit un siège-nénuphar, et s'assit, jambes croisées. Sa beauté de cuivre clair l'assimilait à une statue, parfaite dans les moindres détails.

– Antras, dit-elle, pas l'Antras bébé, son père, cherchait à retrouver cette petite Malviennne qui s'appelle Sirane. Il l'aime, tu comprends. Lorsqu'il l'a connue, il était en mission ici, mais il a dû retourner sur Clarvie, pour...

– Clarvie ?

– La lune de Malvie. C'est notre monde.

Je protestai :

Il ne peut pas y avoir des habitants civilisés sur cette lune ! Nos explorateurs les auraient découverts.

– Mais non. Vous avez fait des observations à distance, en cherchant des villes. Nous n'en n'avons pas. Nous vivons dans des jardins, et toutes nos demeures sont des arbres. Comme tu le vois ici, nous faisons toujours entrer la nature dans nos maisons. Et les plantes de cette pièce sont à double usage. Décoratif, mais aussi bactéricide. Les lessiras assainissent naturellement.

– Mais, intervins-je, vous employez la technique. Que faites-vous en ce qui concerne l'industrie ? Vos usines sont aussi des jardins ?

J'ironisais plus ou moins.

– Elles sont toutes souterraines, dit Jelmina avec calme. Il est inutile de s'entourer de laideur, ne crois-tu pas ?

Explication valable. Qui faisait que la Terre avait installé son Ambassade sur Malvie, sans soupçonner la présence d'un monde évolué tout proche.

– Vous saviez que Terra avait établi des rapports avec Mal vie ? demandai-je.

– Nous avons vu vos vaisseaux, et capté des émissions.

– Pourquoi ne pas nous avoir contactés ?

– Nous n'y tenions pas. Notre monde est heureux. Nous sommes des télépathes, et nous possédons d'autres facultés paranormales. Nous pensons que vous ne pourriez pas nous comprendre... En réalité, Jason, les Terriens nous effraient un peu.

Je comprenais. Et j'avais un peu honte. La civilisation recouvrait notre passé de violence d'un vernis qui pouvait craquer. J'en étais la plus évidente preuve...

– Ça n'a rien de personnel, Jason. Sirane nous a parlé de toi. Nous pensons que tu fais honneur aux tiens.

Sirane ! Jusqu'à cet instant, je l'avais oubliée. Et au moment où je m'étais évanoui, elle était prisonnière d'une masse de rocs éboulés !

– Comment va-t-elle ? demandai-je. Et Dakil ? Et le bébé ?

– Ils vont tous bien. L'enfant a préservé sa mère. Je t'ai dit que nous possédons des facultés paranormales. Chez un bébé, elles ne sont pas consciemment dirigées, mais elles peuvent se manifester, surtout en cas de péril. Le bébé a empêché la roche d'écraser sa mère et lui-même.

Ce que je venais d'apprendre incluait d'autres possibilités.

– Les visions de Sirane ! C'était l'enfant qui...

– Oui. Chez un bébé, l'instinct de survie est très fort. Même avant de naître, l'enfant percevait certains périls, et en avertissait sa mère. Leurs esprits étaient liés par télépathie.

Evidence, à présent, mais je n'avais rien soupçonné. Les Terriens, s'ils reconnaissent la réalité de certains phénomènes paranormaux, les ont classés, après études, comme inexplicables, et incontrôlables. Je n'aurais même pas pu envisager cette hypothèse-là...

Une idée brusque me vint, assez désagréable. Je questionnai :

– Peux-tu lire mes pensées ?

– Certains d’entre nous le pourraient. Pas moi. Ma puissance mentale n’est pas assez grande.

J’en étais très soulagé. Je n’aimais pas cette idée de fouille dans mon cerveau.

– Reprends ton histoire, veux-tu ? Tu disais qu’Antras père cherchait Sirane. La savait-il enceinte ?

– Non. Comme je te l’ai dit, Antras a fait sa connaissance alors qu’il était en mission. Il est

membre du Conseil. On l’avait chargé de retrouver Texred.

– Texred ?

– Un Clarvien. Après un dur choc affectif, il a perdu la raison. Il avait disparu, avec une navette spatiale. Nous supposons qu’il pouvait s’être rendu sur Malvie. Antras a fini par le localiser, mais il a dû chercher très longtemps. Les émissions mentales de Texred étaient brouillées, incomplètes, et intermittentes...

Les yeux dorés de l’ange étaient pleins de tristesse. Elle semblait s’affliger du malheur d’un être cher.

– Le connaissais-tu ? demandai-je.

– Non. Pas au sens où tu l’entends. Je crois que tu ne comprends pas. Tous les Clarviens sont liés, du plus jeune au plus âgé, du jardinier au membre du Conseil. La télépathie nous unit, plus étroitement que si nous étions parents... Texred a sombré dans l’insanité. Pour faibles et rares qu’elles soient, ses émissions mentales nous blessent. La folie est pour nous contagieuse, et un contact prolongé avec l’esprit de Texred détruirait le nôtre. En le cherchant, Antras prenait d’énormes risques...

– Et il l’a retrouvé.

– Oui, mais le problème n’a pas été résolu pour autant. Texred a été capturé par des Malviens. Des fanatiques religieux qui se servent de lui pour blesser, tuer, détruire... Pour nous, c’est horrible... Tu as failli toi-même en être victime. Le Serviteur de la Colère, c’est Texred.

Un télépathe fou... qui possédait de plus des facultés paranormales... Et qui avait pu paralyser les robots-soldats, les moteurs d’une navette, ou abattre sur elle une muraille de rocs.

– Les Prêcheurs le poussent à nuire, dit Jelmina avec une peine profonde. Pour nous, c’est abominable. Nous en sommes tous souillés... Mais, heureusement, son insanité limite Texred. Ses pensées ne peuvent suivre une ligne directe, elles s’égarent. Il n’agit que partiellement, et c’est ce qui vous a sauvés. Guidé par les Prêcheurs, il

a tenté de vous tuer, puis sa folie l'a amené à vous oublier...

– Puisque vous savez où il est, ne pouvez-vous pas le récupérer ?

– Hélas non. Nous sommes incapables de l'approcher. Ses émissions mentales, encore tolérables à distance, nous communiqueraient sa folie de près. Et c'est là un mal que nous ne savons pas guérir... C'est pourquoi Antras a regagné Clarvie. Pour participer à une réunion du Conseil, et délibérer du cas de Texred. Mais la décision n'a pas encore pu être prise. Le réalisme voudrait que nous supprimions notre frère dément, mais c'est une solution qui nous répugne. Nous en cherchons une qui empêcherait Texred de nuire, sans le tuer. Le Conseil a une lourde charge...

Jelmina semblait très heureuse de n'avoir pas à décider elle-même du sort de Texred. Autrefois, j'aurais pu comprendre les scrupules des Clarviens. Mais j'avais changé. Avant de décider l'élimination de cet homme qui incarnait le Serviteur de la Colère, je n'aurais guère hésité. Et je mesurais le chemin parcouru...

– Puisque la décision concernant Texred était ajournée jusqu'à une nouvelle réunion du Conseil. Antras a pu s'occuper de ses propres affaires. Il est revenu sur Mal vie pour Sirane. En ne la retrouvant pas où elle avait habité, il s'est inquiété. Il l'a cherchée. En sillonnant la planète, il a perçu des émissions mentales informes, mais puissantes, qui exprimaient toutes l'angoisse et la détresse. Il a vite compris qu'il s'agissait d'un cerveau non formé, celui d'un bébé, et il a pensé que Sirane avait eu un enfant de lui. Il a longtemps cherché. Les émissions de détresse naissaient, puis s'éteignaient, sans lui permettre de les localiser vraiment. Mais à la suite du tremblement de terre, le bébé a émis sans s'interrompre. Antras a pu rejoindre l'enfant. En utilisant la télékinésie, il l'a libéré, ainsi que sa mère. Puis Dakil est arrivé, à peu près fou d'angoisse, pour se jeter aux genoux de celui qu'il prenait pour un « ange ». Tu étais inconscient. En voyant l'état de ta jambe, Antras a jugé plus sage de te faire une piqûre afin que tu ne te réveilles pas. Il vous a tous amenés ici, où nous avons une base depuis les débuts de la colonisation, ou presque. Je t'ai soigné, et tu seras très bientôt guéri.

– Sais-tu, dis-je en riant, que je ne suis pas loin de te prendre moi-même pour un ange ?

Jelmina se leva. Elle ouvrit largement ses ailes étincelantes, qui la parurent de gloire lumineuse. Les ailes palpitèrent, et elle s'éleva de quelques pouces.

– Elles sont greffées dès que nous avons achevé notre croissance. C'est une libération de la pesanteur, qui ne doit rien à la technique. Aimerais-tu en avoir aussi ?

– J’imagine que ça doit être très agréable, mais je ferais un spécimen de Terrien bien bizarre. Les miens me regarderaient peut-être de travers.

La clarté dorée des prunelles de Jelmina se troubla. Elle referma ses ailes et s’assit, le visage figé.

– Jason... Ça m’ennuie beaucoup de devoir te le dire... Tu ne pourras pas rentrer chez toi.

– Comment ça, je ne pourrai pas ? Vous avez des navires spatiaux ?

– Nous en avons. Mais je t’ai dit que nous avons choisi de rester cachés. Si tu retournes sur la Terre...

Brusquement, le décor de plantes, la beauté pure de Jelmina, devenaient hostiles. Et je sentais se refermer sur moi les murs d’une prison. Une prison dorée, très confortable, très séduisante, mais je ne voyais plus que les barreaux.

J’avais été persuadé de pouvoir retourner bientôt chez moi, sans la moindre difficulté,. Je dégringolais brutalement d’une montagne d’illusions. Mal vie, et peu importait qu’elle se soit cachée sous un autre nom, Clarvie, ne voulait pas me lâcher. A tort t) u à raison, les « anges » craignaient la Terre. Et ils me garderaient chez eux, aimables, gentils, mais geôliers... J’étais secoué par une rage impuissante.

Jelmina posa la main sur mon bras. Ses yeux safranés exprimaient la compassion.

– Tu seras très heureux chez nous, Jason. D’ici quelques jours, tu découvriras Clarvie. Je suis certaine que notre monde te plaira. L’existence y est douce, heureuse, facile.

Douce, heureuse, facile... Certainement. Pour eux, mais pour moi ? Un monde de télépathes surdoués. Liés entre eux par des liens que je ne connaîtrais jamais. Toute ma vie, je m’y sentirais en état d’infériorité. Le parent pauvre... Bien accueilli, mais coupé des autres par la distance existant entre nantis et miséreux... Ils ne me repousseraient pas, et m’épargneraient la condescendance, mais je sentirais toujours la barrière entre eux et moi. Conditionnés par les inégalités sociales qu’ils avaient connues, Sirane et Dakil s’adapteraient. Moi pas. Et moins encore parce que j’avais appris à haïr. Quelque jour, j’en viendrais à exécrer ces « anges » dorés. Assez, peut-être, pour désirer leur nuire...

– Ne te tourmente pas, Jason, dit Jelmina avec une douceur tendre. Le Conseil décidera. Et crois-moi, ses décisions sont toujours sages et justes.

Mais bien sûr ! « sages et justes ». Pour eux.

Un petit coup timide fut frappé à la porte, qui s'entrebâilla. Dakil y passa une tête prudente.

– Est-ce que... ? commença-t-il.

Il me découvrit bien éveillé. Le bleu de ses yeux flamba de joie.

– Seigneur Jason ! Tu es guéri ! Dame Jelmina l'avait promis, mais je craignais... Tu vas bien ?

– Tout à fait bien.

– Oh ! c'est merveilleux ! Mais tout est merveilleux ici, n'est-ce pas ? Quelle chance nous avons ! J'en remercie Jacris.

Evidemment. De son point de vue, tout était merveilleux... Pas du mien, mais à quoi bon doucher sa joie ? Il ne comprendrait pas mon aigreur. Au reste, avais-je tellement à me plaindre ? Quelque temps plus tôt, j'aurais été satisfait i de retrouver la tribu de Barberousse, pour m'y intégrer. On me proposait considérablement) ! mieux : une vie facile, en compagnie d'êtres aussi évolués, sinon plus, que les Terriens. Mon insatisfaction présente était parfaitement illogique. Je le reconnaissais, sans parvenir à dominer mon mécontentement. J'avais été si certain de pouvoir i rentrer chez moi...

Dakil bavardait d'abondance. Je hochais la tête > : pour acquiescer, mais je n'écoutais guère. Le garçon rayonnait de joie. Je me forçai à un effort -d'attention.

–... vite chercher Sirane. Elle sera si heureuse. Elle l'était déjà, bien sûr, mais elle se faisait J du souci pour toi.

Dakil s'éclipsa. Jelmina se taisait. Elle me regardait avec une gentillesse triste. Elle m'avait i dit n'être pas capable de capter mes pensées. Il me semblait, pourtant, qu'elle les devinait toutes. Et ; si elle n'approuvait pas ma rancœur, elle la ; comprenait.

Au lieu de l'apaiser, cette compréhension attisa mon ressentiment. Je n'avais pas besoin de sa pitié, ni de cette gentillesse, qui me semblait gluante. Devrais-je, toute ma vie, être en face de ces « anges » comme un enfant à qui l'on pardonne ses sottises ?

Sirane entra, le bébé niché au creux de son bras. Un bébé heureux, qui dormait béatement, poings fermés.

Dakil suivit, puis un ange mâle, un ange cuivré, étincelant, plus beau si possible que Jelmina. Son corps nu avait une perfection hors du réel, qui, loin de me satisfaire, ajouta à mon irritation. J'aurais mieux accepté Antras père si j'avais au moins pu lui découvrir un petit défaut. Etaient-ils tous ainsi, si totalement esthétiques que leur beauté

trop pure les éloignait de l'humain ?

Plus encore que son frère, Sirane éclatait de joie. Pour ne pas la peiner, je me forçai à une amabilité enjouée, pendant qu'elle me présentait le père de son fils.

Depuis la première entrée de Dakil, j'étais revenu à l'urriakien, et la conversation se poursuivait en cette langue.

Des yeux couleur de cuivre bruni, plus foncés et plus durs que ceux de Jelmina, me transperçaient, et j'avais l'impression d'avoir l'âme disséquée par l'intensité de ce regard. Je me rappelai le « certains d'entre nous le pourraient » de Jelmina lorsque je lui avais demandé si elle pouvait lire mes pensées. Antras était membre du Conseil. Puissant télépathe, sans doute. Était-il en train de me déchiffrer, à livre ouvert, percevant la rancœur que je dissimulais ? J'étais incapable d'en juger. Le beau visage était calme, et totalement inexpressif.

Nous avions échangé des banalités aimables, puis Antras exprima, avec une conviction chaude :

– Je voudrais te remercier, Jason, de ce que tu as fait pour Sirane. Sans toi, je l'aurais perdue, en même temps que mon fils.

Sa sincérité absolue ne me désarma pas. Et l'aigreur mal contenue explosa.

– Tu me remercies bien mal, dis-je avec ironie. En m'empêchant de retourner chez moi.

Le reproche toucha Sirane et Dakil. Il les blessa durement, et j'eus honte de moi. Antras, lui, restait si parfaitement calme que je ne sus si je l'avais atteint ou non.

– Je suis membre du Conseil, dit-il. Je puis t'assurer que tu auras mon appui total lors du débat te concernant. Mais je te dois la vérité : si je suis seul à croire que nous ne devrions pas te retenir contre ton gré, mon avis ne sera pas prépondérant. Nous nous inclinons devant les décisions de la majorité.

Je le sentais honnête, sans l'aimer davantage pour autant. Il m'appuierait, certes, mais accepterait aussi que la décision prise ne soit pas conforme à ses désirs. Ni aux miens...

– Tu ne serais pas heureux de vivre avec nous, Seigneur Jason ? me demanda Sirane, aussi désolée qu'incrédule.

Ce « Seigneur » ajouta une goutte de trop au vase d'exaspération. Seigneur ! Quel Seigneur ? Bien misérable, puisqu'il ne pouvait même pas obtenir sa liberté. Je contenais à grand-peine une explosion de hargne.

Jelmina intervint, avec une douceur ferme :

– Je vais vous mettre à la porte. Il ne faut pas trop fatiguer mon malade. Il n'est pas encore tout à fait guéri. Mais je pense pouvoir vous promettre qu'il sera sur pied demain. Vous aurez toutes les occasions voulues pour bavarder, mais c'est suffisant pour aujourd'hui.

Elle mentait, charitablement, pour m'épargner. J'étais irrité, mais pas souffrant. Ma jambe ne me gênait pas. Sur le plan physique, je me sentais en très bonne forme.

Antras, d'autant moins dupe de la ruse qu'il communiquait sans paroles avec Jelmina, fit quand même semblant d'y croire. Sirane et Dakil, eux, persuadés de m'avoir involontairement épuisé, s'en excusèrent.

Mes visiteurs partirent.

La porte refermée, Jelmina s'approcha. Elle tenait un petit cube.

– Tu es trop nerveux, Jason, je vais te faire dormir.

Je n'eus pas le temps, comme je le voulais, de protester rageusement. Prestement appliqué sur mon bras, le cube diffusa à travers ma peau un puissant somnifère. Je m'endormis d'un coup.

Une nouvelle planète. Si somptueusement belle que, comme ses habitants, elle me semblait irréelle. Une planète consacrée à la sylvie, végétale, colorée, lumineuse. Un univers de plantes, d'arbres, de fleurs et de parfums. Le tout soigné, travaillé, dirigé avec une compétence absolue. Température immuablement douce, pluies nocturnes, à heures fixes. Une planète au climat parfaitement contrôlé, une planète jardin, mais ordonnée, apprivoisée.

Je rêvais à des orages, au fracas d'une averse violente, à des vents de tempête. Je rêvais à des fouillis de ronces et d'orties, d'où émerge la grâce rose d'un églantier fleuri. Je rêvais à des forêts sauvages, étouffées de rejets. Je rêvais à de sombres jungles, traversées par la mosaïque vernie d'un boa, les taches de la panthère, les rayures du tigre. Je rêvais à des déserts de sable brûlé, à des marécages de vase en velours brun, à des terres pétrifiées dans la gangue des glaces...

Je rêvais à la Terre.

Clarvie était trop belle, trop parfaite, trop bien organisée. J'en venais presque à regretter Malvie, plus proche de moi par ses défauts. Invariablement, l'être humain, cet éternel insatisfait, désire ce qu'il n'a pas. Je reconnaissais l'infantilisme de ma réaction, sans être capable d'en avoir une autre.

Depuis une quinzaine de jours, j'étais l'hôte d'Antras, et j'habitais un merveilleux domaine végétal. Chaque maison était arbre, façonné,

dirigé en vue de produire un abri. Les murs des pièces étaient vivants, et habillés de tapisseries végétales. Tout l'appareillage technique avait été très soigneusement dissimulé. C'était beau, parfaitement confortable, et je n'en regrettais pas moins les villes terriennes, l'acier froid, et l'orgueilleux jaillissement des constructions vers le ciel.

Sirane et Dakil nageaient dans le bonheur. Le bébé Antras prospérait. Il commençait à émerger de sa phase larvaire, pour acquérir une personnalité.

Je le promenais volontiers dans les allées de ces jardins où pas une plante ne poussait hors de l'emplacement désigné. Et j'ironisais contre moi-même, en admettant que ce chiendent, qu'il m'aurait plu de découvrir comme une fausse note dans toute cette harmonie, n'était quand même pas indispensable.

J'avais fait la connaissance de nombreux Clarviens, parents ou amis d'Antras. Et j'avais découvert qu'ils n'utilisaient pas volontiers le langage articulé. Grâce à un casque d'enseignement, j'avais appris leur langue, mais, à l'occasion, j'éprouvais quelque gêne en conversant avec des gens qui me regardaient en silence, l'air interrogateur, et s'excusaient ensuite d'avoir étourdiment posé une question mentale.

Ils étaient tous accueillants, gentils. Ils étaient aussi télépathes, et moi pas. Les contacts prolongés avec eux me mettaient invariablement mal à l'aise. J'étais enfermé dans ma surdité mentale. Ils me parlaient, je répondais, en ayant l'impression de ne pas réellement communiquer.

J'avais conscience d'être dans mon tort. J'aurais dû les accepter, comme ils m'acceptaient. Je devais admettre que si j'avais été envoyé en poste sur Clarvie, j'aurais eu une optique différente. Je me serais félicité de ma chance, au lieu de me plaindre.

Ce que je ne supportais pas, c'était l'idée de prison. La porte de la cage ouverte, j'y serais demeuré volontiers. Et j'aurais pu apprécier la perfection du décor et des êtres, au lieu de m'en irriter. De me sentir condamné à l'exil faussait tout. Je n'osais pas espérer une décision du Conseil en ma faveur. Antras ne m'en avait pas reparlé, et j'évitais de la questionner. Le verdict viendrait assez tôt.

Les mœurs sexuelles des Clarviens étant aussi libres que les nôtres, j'avais reçu, de superbes anges féminins, d'aimable propositions. Que j'avais repoussées, malgré une envie évidente. En fouillant mes motivations, je découvrais que j'avais régressé dans le primitivisme au point de ne plus accepter la supériorité éventuelle d'une partenaire mentalement plus douée que moi. Je m'en voulais. Je me comportais en bon petit sauvage, incapable d'admettre qu'une femme soit plus brillante que lui. Jason Carren avait terriblement changé, et pas dans

un sens positif...

Puis je fis la connaissance d'un ange de 18 ans, nommé Eveli. Un ange particulièrement ravissant, tendre, un peu moqueur. Un ange jeune fille, aux cheveux d'acajou, dont les prunelles veloutées évoquaient une pensée jaune. Elle vint très vite à bout de ma résistance, et je rendis les armes.

L'expérience me fut très bénéfique, sur tous les plans. Je devins moins hargneux, plus tolérant, et je commençai à accepter les anges tels qu'ils étaient, supérieurs ou non, trop parfaits ou non. Eveli ne semblait nullement se soucier d'avoir un amant non télépathe, et de mon côté, je m'en souciais moins. Impossible de rester morose en compagnie d'Eveli. Sa gaieté railleuse réveillait mon sens de l'humour assoupi.

Elle me bouscula, me força à sortir de ma coquille, me servit de guide, et me fit découvrir vraiment le monde qui était le sien. Elle l'expliquait, jamais lassée, m'amenant à réviser mes jugements hâtifs et entachés de mauvaise foi. Entre moi et Clarvie, elle était trait d'union.

Je me préparais au sommeil quand Antras vint me rendre visite.

– Je voudrais te parler, Jason. Ce soir si tu es disponible, sinon demain.

– Je suis disponible. Assieds-toi.

Il s'installa, sur un de ces sièges nénuphars prévus pour des porteurs d'ailes.

– Le Conseil, dit-il, se réunira dans deux jours pour statuer sur ton sort. Tu devras t'y présenter, pour être testé avant la délibération.

– Testé ?

– Le Conseil te posera des questions.

– Parlées, ou mentales ?

La vieille amertume ressortait, en ironie froide. L'idée de ces télépathes fouillant dans mon cerveau me hérissait.

– Jason, dit Antras, nous sommes télépathes. C'est un fait. Mais tu nous jugerai mal en croyant que nous utiliserons la télépathie comme une arme contre toi. Je suis déçu. Je croyais que grâce à Eveli, tu commençais à mieux nous comprendre.

Grâce à Eveli ? Brusquement, l'évidence s'imposa, et je fus envahi d'une rage noire.

– Vous l'avez poussée dans mes bras ! Comme on donne un jouet à un enfant pour le calmer !

Maudits télépathes ! connaissant, et pour cause, mes pensées profondes, et téléguidant vers moi cet ange plein de charme !

L'amertume déferlait, mêlée d'écœurement. Tant de grâce, de gaieté, de tendresse... Sur commande !

– Jason, dit Antras, tu te trompes complètement. Mais, en ce moment, je ne saurais pas te convaincre. Je vais prier Eveli de venir te parler.

J'explosai de refus :

– Non ! Je ne veux pas la voir. Ni maintenant, ni jamais ! Et j'aimerais bien que tu t'en ailles.

Antras se leva. Et sortit sans rien dire de plus.

Après son départ, je restai assis une bonne heure, regardant sans les voir les vrilles rouges et

roses qui cascadaient du plafond. Je craignais qu'Eveli, alertée par Antras, ne vienne pour tenter de me parler. J'étais fermement décidé à la renvoyer, brutalement au besoin, sans vouloir écouter un mot. Elle m'avait dupé, je le savais, et je me sentais incapable de pardon.

Mais elle ne vint pas.

Je me couchai, et j'éteignis l'ampoule solaire habilement camouflée, qui baignait la pièce d'une clarté diurne, colorée de rose par les plantes.

Je restais à me retourner, cherchant vainement le sommeil. J'étais furieux, blessé, et aussi malheureux que possible.

Je regardais mes juges, avec une bonne dose d'hostilité. Dix anges, cinq masculins, dont Antras, cinq féminins. Parfaite égalité. A mes yeux, ils se ressemblaient tous, apparentés par leur pure beauté. L'âge ne les marquait pas ; il fallait un temps d'observation pour distinguer les plus jeunes des plus âgés. Antras me les avait présentés, mais j'oubliais déjà cette succession de noms.

Les sièges avaient été disposés en cercle, comme pour une conversation amicale. Les plantes de la pièce me rappelaient, par leur dominante de vert lumineux, mon propre monde. Par les baies ouvertes, le soleil du matin entraît, avec des morceaux de ciel turquoise.

J'étais sur la défensive. De ces hommes et de ces femmes aux visages lisses, aux yeux calmes, mon futur dépendait. Je leur en voulais de ce pouvoir. Je désirais ma liberté, non que d'autres puissent décider à ma place de ce que je ferais, ou ne ferais pas...

– Jason, me dit Antras, nous allons débattre aujourd'hui, non

seulement de ton propre sort, mais de ce qui en découlera obligatoirement si tu retournes chez toi : l'établissement de relations avec les Terriens.

Evidemment. Que je revienne sur Terre, et les miens apprendraient l'existence des Clarviens. Je pouvais promettre le silence à cet aréopage, mais rien ne l'obligerait à me croire...

Mes juges écoutaient mon cerveau. Antras me le prouva en répondant à la question non formulée :

– Il ne s'agit pas de savoir si nous te croirions ou non. Es-tu toi-même certain de ne jamais être interrogé sous contrôle de vérité ?

– Non, admis-je. Je ne le suis pas. Il n'est pas impossible que la Diplomatie Générale m'impose un contrôle de ce genre lorsque je lui ferai mon rapport. Mais vous, vous pourriez effacer une part de mes souvenirs avant de m'autoriser à partir.

Les dix anges furent tous choqués par cette suggestion. Une femme aux yeux couleur de châtaigne exprima :

– Ce serait une atteinte inadmissible à ta personnalité. Nous ne pouvons pas agir ainsi !

– Vraiment ? Et l'atteinte à ma personnalité ne sera pas inadmissible si vous m'emprisonnez ici ?

– Jason, dit calmement Antras, nous allons tenter de trouver une solution au mieux de tes intérêts, mais aussi des nôtres. Veux-tu essayer d'être équitable, comme nous le serons envers toi ?

Equitables ! Ils le seraient plus ou moins. Ils pouvaient se le permettre, ils détenaient tous les atouts. Mais moi ? Ma position ne me rendrait pas l'équité facile. Je me promis cependant de faire un effort dans ce sens, dans un souci de justice.

Les visages lisses des anges n'exprimaient rien. Mais je les sentais disséquant mes pensées, échangeant entre eux des phrases mentales que je ne pouvais entendre. Equitable... J'aurais des difficultés à l'être...

– Nous voudrions, dit Antras, que tu nous parles de la Terre, et des Terriens. Que tu nous restitues ton monde, tel qu'il est, tel que tu le sens. Nous te connaissons. Sirane, Dakil, Eveli ont témoigné pour toi, ainsi que moi-même. Mais nous ne connaissons pas tous les Terriens. Et nous avons peur...

L'aveu désarma la colère qui était née en entendant parler de « témoignages » et surtout d'Eveli, leur espion. Ils avaient peur... A juste raison, ou non ? Qui étions-nous, réellement ?

Des gens bien, décidai-je. Avec des défauts, mais aussi des qualités.

Les anges pouvaient suivre mes pensées, mais pour mieux les clarifier moi-même, je m'exprimai en paroles.

Et je plaicai pour les miens, avec une profonde conviction.

J'expliquai que nous étions partis de l'animalité pour aboutir, peu à peu, à la sagesse. Relative, peut-être, mais quand même existante. Et nous n'avions pas eu, comme les Clarviens, l'avantage de la télépathie pour une meilleure compréhension des autres. Nous avions réussi à bannir l'injustice, la violence, les appétits égoïstes, au moins en ce qui concernait, chez nous, la majorité. Il pouvait demeurer des exceptions. Mais les Clarviens pouvaient-ils affirmer qu'il n'existait pas, parmi eux, une seule brebis galeuse ?

Je leur parlai de papa Portive, et de sa bonté généreuse. Je le peignis avançant seul, désarmé, vers des fanatiques déchaînés, pour tenter de parlementer. Il avait eu, à sa disposition, la puissance de défense terrienne, et ne l'avait pas employée.

Puis je leur parlai de moi. J'admis les changements qui avaient modifié ma personnalité. J'avais appris la haine, et tué le Baron en y prenant plaisir. Mais je ne pensais pas avoir à le regretter. Je n'avais pas fait plus que supprimer un être malfaisant. Je leur demandai si, placé dans une situation aussi dure que la mienne, un Clarvien aurait réellement conservé une parfaite équité mentale et répondu aux agressions par une douceur suave ? Chez tous les êtres, l'instinct de survie commande. Terriens et Clarviens avaient la même origine, et le même héritage d'animalité.

Je leur décrivis le mode de gouvernement de la Terre, basé sur égalité et justice. Je leur fis remarquer que les rapports établis avec un autre monde laissaient tous leurs droits à ses habitants. Même lorsqu'il s'agissait de planètes arriérées, nous n'intervenons pas pour modifier des coutumes pourtant haïssables à nos yeux. Nous tentions de convaincre, et non de contraindre.

Je parlai et parlai, plaicant plus pour les miens que pour moi-même. Les Terriens méritaient que l'on leur accorde confiance. Et des relations entre

Terra et Clarvie seraient bénéfiques pour les deux parties.

Puis je me tus, à bout d'arguments comme de salive.

Les anges m'avaient écouté avec attention, sans jamais m'interrompre.

J'étais terriblement las. En cet instant, avoir gagné ou perdu m'était indifférent. J'avais fait de mon mieux...

– Tu peux partir, me dit Antras. Nous allons délibérer. Je te ferai part de la décision dès qu'elle aura été prise.

Je quittai la salle du Conseil, pour retourner à mon domicile, en traversant une succession de jardins.

J'avais la tête vide, et légère. Je trouvais un apaisement dans la beauté du paysage. Tout était soleil, fleurs et parfums.

En arrivant chez moi, je trouvai quelqu'un qui m'attendait : Eveli.

Elle était assise, totalement immobile, sur un siège-nénuphar. Les plantes de la pièce, à dominante de vert-jaune, s'accordaient parfaitement à sa beauté.

Depuis que j'avais appris les motifs cachés guidant ses actes, je ne l'avais pas revue, et je m'étais efforcé de l'oublier.

Toute ma rancune revint, en flot déferlant. J'ouvris la bouche pour une explosion rageuse. Eveli me devança :

– Je sais que tu es furieux, Jason, et que tu n'as qu'une envie : me mettre à la porte. Je te prie quand même de m'écouter, rien qu'un instant. J'ai quelque chose d'important à te dire. Pour toi et pour moi.

Je savais qu'Eveli n'était pas assez puissante télépathe pour me lire. Mais elle avait toujours su me deviner. Ses yeux de velours jaune suppliaient, et leur expression fit refluer en partie ma colère.

– Je t'écoute.

– Jason, je veux que tu saches ceci : si, en ce qui te concerne, la décision du Conseil devait être négative, je passerais personnellement outre, et je ferais en sorte que tu puisses rentrer chez toi quand même. Je pense pouvoir m'arranger pour voler un navire.

J'étais stupéfié. Je savais à quel point la télépathie unissait les Clarviens. Pour mentir à ses frères, Eveli serait contrainte de dissimuler toutes ses pensées, et elle se sentirait en profond désaccord avec l'harmonie générale. Elle en souffrirait horriblement. Je ne comprenais pas.

– Pourquoi ? demandai-je.

– Pour que tu ne me haïsses pas. Non ! ne m'interromps pas. Je suis venue à toi avec des intentions cachées, c'est vrai. Antras m'avait demandé, comme un service personnel, d'essayer de te faciliter l'adaptation. Mais je me suis prise moi-même au piège que je te tendais. J'ai vraiment désiré que tu nous comprennes mieux, non pour satisfaire Antras, mais pour moi. Je sens que tu me détestes, et je ne peux pas le supporter. Je ne suis pas venue m'expliquer plus tôt, parce qu'il fallait que je réfléchisse. C'est fait, et j'ai pris ma décision. Je

t'aiderei à retourner sur la Terre, égoïstement, pour une seule raison r^jue tu ne me haïsses pas.

Elle était effrayée, malheureuse, et toute ma rancune s'envola. Elle se levait, hésitante, ne sachant si elle devait venir à moi, ou s'en aller.

Un flot de tendresse et de désir me poussa en avant. Les ailes étincelantes palpitèrent, et m'enveloppèrent.

J'étais détendu, heureux, oublieux de tout sauf du joli corps proche, et du plaisir que nous avions partagé.

Eveli se dressa sur un coude. Elle me sourit, radieuse.

– Jason ! Antras vient de me contacter. Le Conseil s'est décidé en faveur de relations avec la Terre, et de ton retour !

Je savourai la nouvelle, absolument béat, les yeux pleins d'un bleu qui était celui du ciel de Terra.

Puis une petite pensée se glissa dans mon bonheur. Insidieuse, ironique, urticante, elle dansait comme un grelot :

Avais-je toujours autant envie de partir ?

FIN

Une gueule ? Une fleur ? Une gueule fleurie ? Une fleur-gueule ?

Cela tenait d'une orchidée de taille démentielle, et de la gueule d'un requin. C'était d'un vert intense de cuivre en fusion, maculé d'éclaboussures pourpres. Les pétales charnus se hérissaient d'une multitude d'épines carminées, aiguës et triangulaires, qui suggéraient une idée de dents.

La fleur-Gueule s'agitait avec frénésie, béante, luisante d'un suc marron-rouge qui dégouttait comme de la salive.

Sirane hurla :

– Attention !